

**Bibliothèque  
des Classiques Chrétiens  
Latins et Grecs**

---

**CHOIX D'HOMÉLIES DE  
ST GRÉGOIRE LE GRAND  
À L'USAGE DE LA JEUNESSE**

**Corrigés**



**Deuxième édition – 2020**



## BASILIQUE DE SAINT PIERRE, APÔTRE, LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE

*S. Matthieu, II, 1-12.*

Jésus étant né à Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voici que des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, disant : Où est le roi des Juifs qui est né ? car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. À cette nouvelle, Hérode fut troublé et tout Jérusalem avec lui. Et assemblant tous les Princes des Prêtres et les Scribes du peuple, il leur demandait où le Christ devait naître. Ils lui dirent : À Bethléem de Juda. Voici en effet ce qui est écrit par le Prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite parmi les principales villes de Juda, car de toi sortira le chef qui gouvernera mon peuple Israël. Alors Hérode, ayant appelé secrètement les Mages, s'informa d'eux avec soin depuis lequel temps l'étoile leur avait apparu. Et les envoyant à Bethléem il leur dit : Allez, et informez-vous soigneusement de l'enfant, et, lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aie, moi aussi, l'adorer. Ayant entendu le roi, ils s'en allèrent. Et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient se mit à les précéder jusque ce qu'elle vint s'arrêter sur le lieu où était l'enfant. Or, en voyant l'étoile, ils furent remplis d'une grande joie. Et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère ; et, se prosternant, ils l'adorèrent. Et, ayant ouvert leur trésor, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; et ayant été avertis en songe de ne pas revenir auprès d'Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

### I.

*Ils lui dirent : À Bethléem de Juda.*

Au milieu de tous les prodiges qui ont éclaté à la naissance ou à la mort du Seigneur, considérons l'incroyable (l'excessive) dureté de cœur de certains Juifs : rebelle aux prophéties, cette dureté a résisté aux miracles mêmes ; car tous les éléments ont témoigné de l'arrivée de leur auteur<sup>1</sup>.

Pour proclamer sa divinité, les cieus ont aussitôt envoyé une étoile ; la mer est devenue, sous ses pieds, comme un terrain solide ; à sa mort, la terre a tremblé, le soleil a voilé sa lumière, les rochers se sont fendus, les murs se sont écroulés, et les tombeaux ont rejeté de leur sein les morts qu'ils renfermaient.

Et cependant celui que ces créatures inanimées avouent à l'envi pour leur Maître, le cœur endurci des Juifs refuse encore

de le reconnaître pour Dieu ; comblant la mesure de leur crime, ils méconnaissent, à sa naissance, celui dont l'avènement leur fut connu longtemps à l'avance.

Bien plus, ils connaissaient le lieu de sa naissance ; fondés sur l'autorité de l'Écriture, ils l'indiquent à Hérode qui le demande : C'est Bethléem, disent-ils expressément, que, aux termes de l'Écriture, le nouveau Roi veut honorer de sa naissance ; en sorte que leur science est tout ensemble un titre de condamnation pour eux, et pour nous un motif de foi (de crédibilité).

1. L'habile écrivain veut mettre en lumière la dureté de cœur du peuple Juif. Fidèle à son objet, il ne le perd pas de vue un seul instant. Qu'on pèse toutes les paroles de ce premier paragraphe ; pas un mot qui ne porte et qui n'aille directement au but. L'orateur n'a pas noyé sa pensée dans un torrent de mots stériles, il l'a développée et environnée de tous les détails qui la rendent plus saillante et pour ainsi dire palpable... Remarquez aussi l'ordre ingénieux qui règne dans les diverses circonstances qu'il rapporte. C'est une gradation toujours croissante d'idées ; le discours, en avançant, devient plus animé, plus fort, plus énergique. En un mot, pas de trait inutile dans ce tableau ; les couleurs, habilement combinées, font toutes ressortir le sujet principal, et l'on demeure convaincu que l'insensibilité du Juif endurci est vraiment prodigieuse, inexplicable.

## II.

*Allez, et, lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir.*

Informé de la naissance de notre Roi, Hérode<sup>1</sup> a recours à la ruse pour conserver son royaume terrestre. Il demande qu'on lui apprenne le lieu où se trouve l'enfant ; il fait semblant de vouloir aller l'adorer, pour le faire périr.

Mais que peut toute la malice humaine contre les conseils de Dieu ? Il est écrit, en effet : Toute sagesse, toute prudence, tout conseil est vain contre le Seigneur (Prov. XXI, 30).

Aussi l'étoile qui s'est montrée, guide fidèlement les mages ; ils trouvent l'Enfant-Roi, lui offrent des présents, et un songe les avertit de ne pas retourner vers Hérode. C'est ainsi que Jésus échappe aux recherches de ce prince. N'est-il pas une figure évidente des hypocrites, au faux zèle desquels le Seigneur refuse de se montrer ?

1. Hérode est un type d'hypocrisie, c'est un type de cette soi-disant politique qui commence par la ruse et finit par la violence ; qui n'a d'autre règle, d'autre morale, d'autre religion, d'autre Dieu que l'intérêt, et l'intérêt matériel. Politique infernale que Nicolas Machiavel a réduite en théorie dans son livre du *Prince...* Du reste, Hérode, dans cet art perfide, eut plus tard d'innombrables imitateurs, comme il avait eu dans le passé de nombreux devanciers. Le Pharaon, persécuteur de Moïse, préfigurait Hérode, persécuteur du Christ... N'oublions pas que tout est symbolique ou figuratif dans l'Ancien Testament. *La loi*, dit Bossuet, *est un Évangile caché, et l'Évangile est la loi expliquée.*

### III.

*Ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe.*

Mais les mages offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. L'or est l'apanage des rois ; l'encens s'offrait à Dieu en sacrifice ; quant à la myrrhe, elle servait à embaumer les corps. Ainsi, l'adoration des mages est accompagnée de présents tout symboliques : l'or proclame la royauté (du nouveau-né) ; l'encens, sa divinité ; la myrrhe, sa mortalité.

Des hérétiques<sup>1</sup> se rencontrent qui confessent sa divinité, mais qui nient sa royauté universelle ; ils lui font bien l'offrande de l'encens, mais ils n'y joignent pas l'offrande de l'or.

Il en est d'autres qui, le tenant pour roi, lui dénie la divinité ; ils lui offrent l'or, c'est vrai, mais lui refusent l'encens.

D'autres confessent sa divinité et sa royauté, mais refusent de croire à son incarnation. A l'or et à l'encens qu'ils offrent, il manque la myrrhe, symbole de sa mortalité.

Quant à nous, au Seigneur naissant offrons l'or, pour confesser sa royauté sans limites ; l'encens, pour proclamer l'éternité de ce Dieu qui a paru dans le temps ; la myrrhe, pour exprimer la mortalité de notre chair en celui que sa divinité rend impassible.

L'or, l'encens, la myrrhe, peuvent encore avoir une autre signification. L'or, en effet, désigne la sagesse, au témoignage de Salomon : *Un trésor digne d'envie*, dit-il, *repose sur les lèvres du sage* (Prov. XXI, 20).

L'encens qu'on brûle en l'honneur de Dieu est un emblème de la prière ; témoin cette parole du Psalmiste : *Que ma prière s'élève comme l'encens en votre présence* (Psalm. CXL, 2).

La myrrhe figure la mortification de la chair : de là cette parole de la sainte Église au sujet de ses athlètes combattant pour Dieu jusqu'à la mort : Mes mains ont distillé la myrrhe (Cant. V, 5).

C'est donc offrir l'or au nouveau Roi, que de resplendir en sa présence de l'éclat de la sagesse surnaturelle ; c'est lui offrir l'encens, que de consumer sur l'autel de nos cœurs les pensées charnelles par les saintes ardeurs de l'oraison ; c'est lui offrir la myrrhe, que d'exterminer, par la mortification, les vices de la chair.

1. Le saint docteur, dans ce passage, spécifie trois sortes d'hérétiques : 1° *Ceux qui nient la royauté universelle du Christ* ; à cette classe appartiennent les Manichéens. Suivant ces rêveurs, les corps ou la matière auraient été créés par le principe du mal, et par là même seraient soustraits à la souveraineté de Dieu. 2° *Ceux qui nient la divinité de Jésus-Christ*. De ce nombre sont les Ébionites, hérétiques du premier ou du second siècle de l'Église, et aussi les Ariens ainsi nommés de leur chef, Arius, prêtre d'Alexandrie, (319). 3° *Ceux qui nient la réalité de l'incarnation du Sauveur*, prétendant que sa chair n'était qu'imaginaire ou apparente ; tels furent en général les gnostiques (illuminés), surnommés, pour ce motif, *docètes, opinants, ou imaginants*.

#### IV.

##### *Ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.*

Il y a pour nous quelque grande leçon dans ce retour des mages en leur pays par un autre chemin. Fidèle aux avertissements d'en haut, leur conduite assurément doit renfermer quelque enseignement pour la nôtre.

Notre pays, c'est le paradis ; impossible d'y arriver, Jésus une fois connu<sup>1</sup>, en suivant nos anciennes voies. C'est, en effet, l'orgueil, la révolte, l'amour des choses visibles, les jouissances défendues qui nous ont éloignés de la patrie ; pour y revenir, les larmes, l'obéissance, le mépris des choses terrestres et la mortification des appétits sensuels, sont nécessaires. C'est donc par un autre chemin que nous retournons dans notre pays, puisque les plaisirs nous éloignent des joies du paradis, dont nous rapprochent les gémissements de la pénitence.

Il faut donc que, toujours tremblants et sur nos gardes, nous placions en face de notre pensée, d'une part, nos iniquités, de l'autre, la suprême rigueur du jugement. Considérons l'extrême sévérité du juge qui s'avance, menaçant invisiblement de sa justice ; il fait planer la terreur sur les têtes coupables, et pourtant il retient encore son bras vengeur ; il sursoit à sa venue, précisément pour trouver moins de coupables à frapper.

Expions nos péchés dans les larmes, résistons aux enchantements de la volupté, aux séductions des folles joies ; car il va paraître le juge qui nous dit : *Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous gémirez et vous pleurerez* (Luc VI, 25).

Que la crainte des jugements de Dieu nous pénètre profondément, si nous voulons célébrer vraiment cette solennité de Dieu. Le sacrifice qui lui plaît, c'est la détestation du péché ; suivant ce mot du Psalmiste : *Le sacrifice digne de Dieu, c'est la componction du cœur* (Psalm. I, 19). La réception du baptême nous remet nos fautes anciennes ; les eaux de ce sacrement ne peuvent effacer une seconde fois les fautes nombreuses commises postérieurement.

C'est pourquoi notre vie, souillée depuis le baptême, doit être plongée dans un bain de larmes : par là nous regagnerons, par un autre chemin, notre pays où nous fera parvenir le secours de notre Seigneur qui vit et règne, etc.

1. La connaissance de Jésus ! Dans la langue de l'Évangile, le mot connaissance ne désigne pas une simple vue de l'esprit, c'est-à-dire une connaissance théorique ou spéculative, mais une connaissance qui, pénétrant le cœur, s'y change en sentiment, et réagit sur la volonté, siège des déterminations. Ainsi entendue, la connaissance opère dans l'homme une transformation complète, et sur les ruines du vieil homme s'élève glorieux, l'homme nouveau. Or, ce beau changement, qui doit être le but et l'effort de la vie entière, le saint docteur le décrit avec un naturel, une précision admirables, avec une richesse de langage et une remarquable vigueur : « A l'orgueil doit succéder l'humilité, l'amour de la règle doit remplacer l'insubordination ; la mortification et le mépris de tout ce qui passe, doit se substituer à la recherche immodérée des biens terrestres et des jouissances criminelles de la vie... Jésus ! nom le plus aimable qui soit sur la terre et dans les cieux ! *nom qui résonne à l'oreille comme une suave mélodie, qui est pour la bouche comme un miel délicieux, et pour le cœur une source intarissable de joies et de*

*consolations... Isaïe appelle l'Homme-Dieu l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Et de fait, il porte à bon droit tous ces noms glorieux ; mais son vrai nom, son nom propre, comme aussi son nom le plus attrayant et le plus délectable, c'est le nom de Jésus, de Sauveur : il vient en ce monde non pour appeler des justes, mais des pécheurs ; non pour perdre, mais pour sauver. Ce nom, il l'a conquis au prix de tout son sang. Ce nom lui a tout coûté, il nous a tout valu ! Oh ! que ce nom remue délicieusement les entrailles chrétiennes ! et de quel amour, de quelle vénération ne devons-nous pas l'environner ! »*



## BASILIQUE DE SAINT LAURENT, MARTYR, LE SECOND DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

*S. Luc, XVI, 19-35.*

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui tous les jours se traitait splendidement. Et il y avait aussi un pauvre, nommé Lazare, étendu à sa porte, tout couvert d'ulcères, désirant se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche ; et personne ne lui en donnait, et les chiens léchaient ses ulcères. Or, il arriva que ce pauvre mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et fut enseveli dans l'enfer. Or, élevant les yeux, quand il fut dans ce lieu de tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein. Et s'écriant il dit : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, parce que je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme. Et Abraham lui dit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie et Lazare ses maux. Maintenant, il est dans la consolation et vous dans les tourments. En tout cela, il y a entre vous et nous un grand abîme ; de sorte que ceux qui voudraient aller d'ici vers vous ne le peuvent, comme on ne peut venir ici du lieu où vous êtes. Et le riche dit : Je vous dis donc, Père, de l'envoyer dans la maison de mon père ; car j'ai cinq frères, afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments. Et Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. Mais il dit : Non, non, père Abraham ; mais si quelqu'un d'entre les morts va les trouver, ils feront pénitence. Abraham lui dit : S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, ils ne croiront pas non plus, quand quelqu'un des morts ressusciterait.

### I.

#### *Il y avait un homme riche.*

Certains esprits se persuadent que les préceptes de l'Ancien Testament sont plus sévères que ceux du Nouveau ; mais ils s'abusent par défaut de réflexion. Dans l'Ancien Testament, ce n'est pas l'avarice, mais seulement le vol qui est frappé de réprobation ; et le voleur est condamné à la restitution du quadruple. Dans le Nouveau, ce riche n'est pas accusé d'avoir enlevé le bien d'autrui, mais de n'avoir pas donné le sien. On ne voit à sa charge aucune violence, aucune injustice, mais il s'est enorgueilli de ses richesses.

Il faut inférer de là, avec une attention sérieuse, la rigueur du châtement réservé au ravisseur du bien d'autrui, puisque celui qui ne donne pas le sien, a l'enfer pour partage. Que personne donc ne se rassure en disant : Je ne touche pas au bien d'autrui, je jouis seulement de mon avoir ; car ce riche est puni, non pour quelque injustice, mais pour son attachement désordonné à ses richesses.

Voici une autre cause de sa damnation : sans crainte au sein de l'abondance, il a mis ses richesses au service de son arrogance ; sans pitié, sans entrailles, il n'a pas su racheter ses péchés alors que le prix de la rançon abondait entre ses mains.

Quelques-uns s'imaginent que l'amour des vêtements fins et recherchés n'est pas un péché. Dans ce cas, la parole évangélique n'eût pas marqué, avec tant de précision, que le riche torturé dans l'enfer était vêtu de lin et de pourpre. On ne recherche en effet les vêtements précieux que par vaine gloire, c'est-à-dire pour se distinguer de la foule ; et la preuve, c'est que nul ne tient à porter des habits somptueux lorsque personne ne doit le voir.

## II.

### *Et un pauvre nommé Lazare.*

Remarquons avec attention combien est parfait l'ordre du récit dans la bouche de la Vérité. Il est dit d'abord : « *Il y avait un homme riche...* » et aussitôt après : « *Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare.* » Certes, le nom des riches est plus répandu que celui des pauvres. Pourquoi donc le Seigneur, parlant du pauvre et du riche, articule-t-il le nom du premier et tait-il celui du second ? C'est que Dieu connaît et approuve les humbles, mais il ignore les superbes.

Il dit donc en parlant du riche : *Un homme* ; et en parlant du pauvre : *Un indigent nommé Lazare*. Comme s'il disait ouvertement : J'aime l'humilité du pauvre, j'abhorre l'orgueil du riche ; c'est pourquoi je connais le premier et j'ignore le second.

### III.

#### *Étendu à sa porte, tout couvert d'ulcères.*

Voilà que mendiant, couvert d'ulcères, Lazare est étendu à la porte du riche. Par là, le Seigneur accomplit à la fois une double justice. C'eût été pour le riche une circonstance atténuante, si Lazare, pauvre et couvert de plaies, n'eût pas été gisant à sa porte et n'eût pas offert à ses yeux le spectacle importun de sa misère. D'autre part, si le riche eût été loin des regards du lépreux, les angoisses de ce dernier eussent été moins violentes.

Mais il a mis un pauvre, sillonné de blessures, à la porte d'un riche regorgeant de délices ; par cette unique et morne circonstance, il nous fait mesurer toute l'étendue de la faute du riche, insensible à la vue du pauvre, et tout le mérite du pauvre, journallement éprouvé à la vue du riche<sup>1</sup>.

1. Ce paragraphe et le suivant sont vraiment de main de maître ! c'est un ingénieux enchaînement de contrastes où le naturel s'allie merveilleusement à la solidité. Quelle abondance, quelle fécondité dans le génie de saint Grégoire ! Quelle habileté rare à exploiter l'inépuisable mine de l'Évangile ! Qui mieux que ce saint docteur a compris que tout dans ce livre divin est esprit et vie ! Qui posséda, dans un degré plus éminent que lui, cette sagacité qui découvre une richesse dans un mot, dans une circonstance qui paraîtraient indifférents au vulgaire des esprits ?... A un autre point de vue sa parole est ferme, toujours sûre d'elle-même, comme sa pensée est précise, transparente, lumineuse ; et le type absolu du beau, le tant vanté Cicéron, avec ses idées vagues ou fausses (en métaphysique et en morale), et ses paroles vacillantes, pâlirait un peu, ce nous semble, rapproché de l'immortel pontife.

### IV.

#### *Et il aurait bien voulu avoir les miettes qui tombaient de sa table.*

Ce pauvre, en effet, dont le corps n'est qu'une plaie, ne fut-il pas en butte, je vous prie, aux tentations les plus violentes ? Déjà dénué de tout et en proie à la souffrance, il a de plus sous les yeux un riche qui, plein de santé, s'enivre de délices et de voluptés. Pour lui, la douleur et le froid ; au riche, les joies et les vêtements de pourpre et de lin ; il est couvert de plaies, le riche nage au milieu des jouissances ; il manque de tout, le riche ne sait rien donner.

Nous formons-nous une idée, mes frères, de la violence de l'épreuve pour le cœur du pauvre ? La pauvreté sans la maladie, ou la maladie sans la pauvreté, est seule une croix assez lourde ; mais pour que la vertu de Lazare se montre avec plus d'éclat, voilà que la pauvreté et la maladie se réunissent pour l'accabler.

## V.

### *Et les chiens venaient lécher ses plaies.*

Ce n'est pas tout : il voyait le riche entouré d'un cortège esclave de ses volontés ; mais nul ne vient visiter son indigence et son infirmité : la preuve, c'est que les chiens léchaient ses plaies en toute liberté. Ainsi donc, dans le simple rapprochement du Lazare pauvre gisant à la porte du riche, le Dieu tout-puissant accomplit une double justice : le riche, par sa dureté, aggrave le châtement dû à son crime ; le pauvre, par ses épreuves, augmente sa récompense. Ici-bas, deux cœurs ; là-haut, un seul spectateur qui éprouve l'un d'eux pour l'élever en gloire, et qui supporte l'autre avant de le punir.

## VI.

### *Or, il arriva que le pauvre mourut. Et le riche mourut aussi.*

O combien grande est la finesse des châtements de Dieu ! Il est dit plus haut que Lazare en cette vie ambitionnait inutilement les miettes qui tombaient de la table du riche. Maintenant le riche, au milieu de son supplice, désire ardemment que Lazare fasse tomber du bout de son doigt quelque goutte d'eau dans sa bouche. Arguons de là, avec quel discernement Dieu applique ses vengeances.

Ce riche, en effet, refusa au pauvre tout ulcéré même les rebuts de sa table ; dans l'enfer, il est réduit à convoiter ce qu'il y a au monde de plus mince en valeur. Il mendie une goutte d'eau, lui qui refusa les miettes de sa table !

## VII.

*Que Lazare trempe le bout de son doigt dans l'eau, afin qu'il vienne me rafraîchir la langue.*

Appliquons-nous à pénétrer pourquoi le riche, au sein des flammes, demande un rafraîchissement pour sa langue. A ce riche superbe le Seigneur a reproché, non l'intempérance de la langue, mais les excès de la bonne chère. Mais parce que les discours sans frein sont l'accompagnement ordinaire des festins, la langue, qui s'adonna outre mesure aux plaisirs de la table, brûle d'un feu plus ardent aux enfers.

La première suite des repas immodérés, c'est le péché de la langue ; viennent ensuite les jeux sans retenue. L'Écriture sainte en témoigne : « *Le peuple, dit-elle, s'assit pour manger et pour boire, et se leva pour jouer.* » Mais avant que le jeu ait mis le corps en mouvement, les plaisanteries, les paroles insensées ont mis en jeu la langue. Si donc le riche, au milieu des tourments, demande un rafraîchissement pour sa langue, c'est qu'elle fut, au milieu de la bonne chère, un fécond instrument d'iniquités, et que, par justice distributive, un feu plus cruel la torture.

## VIII.

*Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens pendant votre vie.*

Cet arrêt, mes frères, provoque la terreur plutôt qu'il n'a besoin d'éclaircissement. Possesseurs des biens de ce monde, s'il en est parmi vous, tremblez, si je puis le dire, à la vue de ces faveurs temporelles ; c'est là peut-être la récompense de certains de vos actes ; peut-être ces honneurs, ces richesses, loin d'être un appui pour la vertu, sont tout le salaire de vos travaux.

Toujours est-il que cette parole : « *Vous avez reçu vos biens pendant votre vie* », indique que même en ce riche se trouvait quelque vertu, dont les biens de cette vie furent la récompense.

## IX.

### *Semblablement Lazare a reçu ses maux.*

Cette parole : « *Lazare a reçu ses maux* », montre évidemment que Lazare aussi avait quelques taches à laver ; mais le feu de la pauvreté a purifié les souillures de Lazare, comme les vertus du riche ont trouvé leur récompense dans la félicité d'une vie passagère. La pauvreté, en affligeant le premier, le purifia ; l'abondance, en rémunérant le second, l'a réprouvé.

Donc, qui que vous soyez, heureux du siècle, à la pensée du bien que vous avez fait, soyez saisis d'un profond effroi, craignez que la prospérité qui vous est départie n'en soit la récompense. Et gardez-vous de mépriser les pauvres dont la conduite n'est pas en tout irréprochable ; gardez-vous d'en désespérer, car le creuset de la pauvreté purifie peut-être ces souillures, fruit d'un reste de misère humaine.

## X.

### *Entre vous et nous il y a un abîme qu'on ne peut franchir.*

Cherchons le sens de cette parole : « *Ceux qui d'ici veulent aller vers vous ne le peuvent.* » Que les damnés désirent partager le sort des bienheureux, cela n'est pas douteux. Mais les élus, au sein de la félicité, dans quel sens est-il dit qu'ils désirent aller vers les victimes de l'enfer ? De même que les réprouvés désirent s'associer aux prédestinés pour échapper aux tortures de leurs supplices, de même les justes, suivant l'impulsion de leur compassion naturelle, voudraient aller vers les victimes de l'enfer pour les délivrer de leurs tourments.

Mais ce désir des heureux habitants de la gloire ne peut se réaliser : l'âme des justes, en effet, bien que bonne et miséricordieuse par nature, ne peut, quoiqu'elle en ait le désir, appliquer sa compassion au sort des réprouvés, parce qu'elle est étroitement unie à l'Auteur de la justice et dominée par cette rectitude souveraine<sup>1</sup>.

Ainsi les réprouvés, enchaînés qu'ils sont par une éternité de peines, ne peuvent parvenir au sort des bienheureux ; réciproquement les justes ne peuvent aller vers les damnés ;

subjugués par la justice, du jugement de Dieu, leur compassion (naturelle) ne peut aucunement s'ébranler.

1. En sorte que la compassion des élus n'altère en rien leur immuable et complète félicité.

## XI.

*Je vous supplie, père Abraham, de l'envoyer dans la maison de mon père.*

Sans espoir pour lui-même, ce riche, que la soif consume, se tourne alors vers les parents qu'il laissa sur la terre. Car la peine qu'elle endure forme inutilement à la charité l'âme des réprouvés ; ils aiment alors spirituellement leurs proches, eux qui, fascinés ici-bas par le péché, ne s'aimaient pas eux-mêmes. Remarquons à ce propos combien de maux sont accumulés sur ce riche en proie à des ardeurs dévorantes. C'est pour son supplice que la connaissance et la mémoire lui sont conservées. Il connaît Lazare qu'il méprisa, il se souvient de ses frères dont la mort l'a séparé.

Il manquerait quelque chose à son châtement au sujet du pauvre, s'il ne reconnaissait celui-ci dans le séjour des récompenses. Et son supplice, au milieu des flammes, serait incomplet, s'il n'avait pas à redouter pour les siens sa cruelle destinée. Ainsi les réprouvés, pour aggraver leurs tortures, voient dans la gloire les objets de leurs mépris ; ils sont tourmentés de la damnation (possible) des objets d'une tendresse inutile<sup>1</sup>.

Il est à croire qu'avant l'exécution du jugement suprême, les pécheurs voient certains justes au sein du repos, pour que la vue de ce bonheur ajoute encore à leurs tortures. De leur côté, les justes ont constamment sous les yeux les supplices des damnés, pour que leur bonheur grandisse par le spectacle du malheur dont la miséricorde divine les a préservés.

1. *Des objets d'une tendresse inutile.* Le riche aimait ses proches sur la terre d'un amour purement naturel. Un élément de foi n'était pas venu se surajouter à cette affection pour la *surnaturaliser*, la transformer en charité, et la rendre méritoire dans l'ordre du salut. C'est donc à bon droit que cette *tendresse*, cette affection est dite *inutile* et sans valeur au point de vue surnaturel.

## XII.

### *Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent.*

Infidèle à la parole de Dieu, le riche ne jugeait pas que ses frères y seraient plus dociles. Aussi, reprenant la parole : « *Mon Père, mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils croiront.* », il entend aussitôt cette lumineuse sentence : « *S'ils n'écoutent ni Moïse ni les Prophètes, ils ne croiront pas, quand quelqu'un des morts ressusciterait.* » Car qui méprise les paroles de la loi, n'accomplira pas non plus les préceptes du Rédempteur ressuscité d'entre les morts. Les prescriptions de la loi sont moins parfaites que les ordonnances du Seigneur. La loi n'impose que la dîme de nos biens, mais notre Rédempteur prescrit l'abandon du tout, à qui aspire à la perfection. Elle proscriit les péchés de la chair, mais notre Rédempteur condamne même la pensée mauvaise.

## XIII.

### *Conclusion.*

Bornons-nous à ces réflexions que nous a fournies la méditation du fait *évangélique*. Mais vous, mes frères, instruits du bonheur de Lazare et du supplice du riche, agissez avec sagesse ; cherchez-vous, dans les pauvres, des intercesseurs pour vos fautes ; procurez-vous des avocats au jour du jugement. Maintenant les Lazares abondent ; ils gisent à vos portes, et ils ont besoin, quand vous êtes rassasiés, du superflu journalier de votre table.

Les paroles du texte sacré doivent nous instruire à remplir les devoirs de la charité *fraternelle*. Tous les jours, si nous le cherchons, nous trouvons Lazare ; tous les jours, sans le chercher, Lazare se montre à nous. Voilà que, sans relâche, les pauvres se présentent, ils nous supplient, eux qui deviendront alors nos intercesseurs. Certes, en toute rigueur, c'est nous qui devrions être suppliants, et pourtant nous sommes priés. Voyez si nous pouvons refuser ce qu'on nous demande, alors que les solliciteurs sont nos *futurs* patrons.

Gardez-vous de laisser passer le temps propre à la miséricorde ; ne négligez pas les remèdes qui vous sont présentés. Avant le supplice, pensez au supplice. Ceux que



vous voyez abjects en ce monde, alors même que leur vie ne vous paraîtrait pas sans reproche, n'allez pas les mépriser ; car ces blessures, qu'ils doivent à leur infirmité morale, comme un remède salulaire, la pauvreté les guérit.

S'il y a en eux de ces désordres qu'à bon droit il faut réprimer, faites-les servir, si vous voulez, à l'accroissement de vos mérites, en donnant à la fois le pain et la parole : le pain qui répare, et la parole qui amende. Vous donnerez alors deux nourritures à qui n'en demandait qu'une ; en fortifiant leur corps, vous rassasiez leur âme.

Ainsi donc, le pauvre d'une conduite répréhensible doit être averti, non méprisé. Mais si sa vie est sans reproche, il faut l'entourer d'une profonde vénération<sup>1</sup>, comme un intercesseur. Mais nous en voyons une multitude ; leur moralité, leur mérite, nous l'ignorons. Tous donc sont à vénérer, et vous devez vous abaisser devant tous, d'autant plus profondément que vous ignorez sous la figure duquel le Christ est caché.

1. Il faut l'entourer (le pauvre) d'une *profonde vénération*. Cette doctrine sublime élève les peuples chrétiens à une hauteur infinie au-dessus de l'antiquité.

Aux yeux des païens, le pauvre était l'objet du plus profond mépris. Sans pitié comme sans remords, ils le laissaient croupir dans la plus abjecte dégradation. Tant qu'il était valide, le pauvre était considéré comme un animal plus ou moins utile suivant le degré de son aptitude ou de sa force physique. Mais devenait-il infirme, impotent ; les travaux et les années l'avaient-ils épuisé de vie, on s'en délivrait comme d'un vil fardeau ; quelquefois on le jetait tout vivant dans les viviers pour engraisser des murènes (poissons) ; le plus souvent on le laissait se consumer lentement dans les tortures de la faim. Quel oubli de l'humanité, quelle barbarie chez ce peuple si prôné, si fanatiquement admiré ! Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à l'Évangile de nous avoir délivrés de ces mœurs abominables ! C'est l'Évangile, en effet, qui nous a donné l'*intelligence du pauvre*, comme s'exprime le prophète, en nous révélant sa grandeur. Ce livre céleste nous fait comprendre de quel prix sont pour l'homme coupable et déchu les souffrances, les privations, l'infirmité ; et plus l'enfant d'Adam le ramasse en lui, plus il est grand, parce qu'il se rapproche davantage de l'homme des douleurs et qu'il acquiert avec le Roi du calvaire une plus parfaite ressemblance.

Le païen, comme l'homme terrestre, n'ouvrant sur le pauvre que les yeux de la chair, n'y voyait rien que de bas, de rebutant, de méprisable.

Mais le chrétien, enrichi d'un sens nouveau, de l'œil de la foi, découvre dans le pauvre le membre privilégié de Jésus-Christ ou plutôt Jésus-Christ même ! Est-il étonnant dès-lors que le pauvre soit aux yeux du fidèle un être supérieur qu'il entoure dans son âme d'une *profonde vénération* ? On a vu des rois incliner leur majesté devant la grandeur du pauvre et le servir à genoux ! « Éminente dignité des pauvres dans l'Église ». C'est l'admirable titre d'un des plus beaux sermons de Bossuet.

#### XIV.

##### *Trait historique.*

Le trait que je rapporte est bien connu de mon frère et collègue dans la prêtrise, Spéciosus, ici présent. Lorsque j'entrai au monastère, une femme d'un âge avancé, Redempta, consommée dans la vie religieuse, demeurait dans cette ville, près de l'église de la bienheureuse Marie toujours vierge.

Elle s'était formée à l'école de cette Hérundine, éminente par ses grandes vertus, qui, suivant la tradition, menait, sur les monts Prénestes, la vie érémitique. Deux élèves s'étaient attachées à Rédempta ; la première s'appelait Romula ; quant à l'autre, elle vit encore, je la connais de vue, mais j'ignore son nom. Ces trois personnes, réunies sous le même toit, menaient une vie riche en vertus, mais pauvre des biens de ce monde.

Or cette Romula, déjà nommée, l'emportait sur sa compagne dont j'ai parlé, par le mérite transcendant de sa vie. Elle était d'une patience admirable, d'une obéissance parfaite ; religieuse observatrice du silence, elle était pleine d'ardeur pour la pratique de l'oraison continuelle. Mais souvent ceux qui sont parfaits dans l'opinion des hommes, aux yeux du suprême Ouvrier, ont encore quelques imperfections. C'est ainsi qu'un œil inexpérimenté vante comme irréprochable une statue qui n'a pas reçu la dernière main, et où le regard de l'artiste trouve encore à polir.

Romula dont nous parlons fut frappée de cette maladie corporelle que les médecins appellent d'un mot grec *paralysie* ; étendue sur un lit durant de nombreuses années, elle était presque privée de l'usage de tous ses membres. Sa patience, au milieu de ses maux, fut cependant inaltérable ; l'affaiblissement de son corps devint pour elle un

accroissement de vertu, car elle se livrait à l'oraison avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle était incapable de toute autre occupation.

Or donc, au milieu d'une nuit, elle appela Rédempta, qui traitait ses deux élèves comme des filles ; « Mère, s'écria-t-elle, venez, mère, venez. » Aussitôt elle se leva avec son autre disciple ; c'est le récit de l'une et de l'autre, et beaucoup d'autres le confirmèrent alors.

Elles étaient arrivées près du lit de l'infirmes, lorsque tout à coup, au milieu de la nuit, une lumière venue du ciel remplit toute la cellule ; la splendeur fut tellement éblouissante, qu'une frayeur inexprimable saisit les deux témoins de ce prodige et les rendit soudain immobiles de stupeur.

En même temps, un bruit se fit entendre ; on eût dit les pas d'une grande foule qui pour entrer secouait et poussait d'un effort commun la porte de la cellule. Elles entendaient entrer cette multitude, disaient-elles ; mais l'excès de la peur et de la lumière les empêchait de rien voir ; leur vue, affaiblie déjà par la frayeur, était d'ailleurs éblouie par l'éclat inouï de cette splendeur. Bientôt à la lumière se joignent les émanations d'un parfum.

Au milieu de ces flots éblouissants de clarté, Romula, d'une voie douce, rassure Rédempta, qui se tient près d'elle toute tremblante : « Ne craignez pas, ma mère, dit-elle, je ne vais pas mourir. » À plusieurs reprises, elle répéta cette parole rassurante, tandis que, par degrés, le resplendissement s'évanouit ; mais le parfum qui l'avait suivi ne cessa pas de répandre ses douces exhalaisons, le second et le troisième jour.

La quatrième nuit, Romula appela de nouveau. La maîtresse arrive près de son élève, qui demande et reçoit le viatique. Rédempta et son autre fille (spirituelle) étaient encore près du lit de la mourante, lorsque tout à coup, sur la voie publique, devant la porte de la cellule, deux chœurs de musiciens s'arrêtèrent ; et durant la célébration de ces funérailles célestes, cette âme sainte se dégagea des liens de la chair. Elle monta vers les cieux au milieu de ce cortège, et à mesure que ces chœurs harmonieux s'éloignaient, la mélodie alla

s'affaiblissant par degrés, et enfin se perdit dans le lointain avec la suavité du parfum.

Durant sa vie terrestre, qui donc l'entoura d'honneur ? Dédaignée de tous, pour tous elle fut un objet de mépris. Qui eût voulu l'aborder, qui eût daigné la visiter ? Mais dans cette boue était enfouie une perle de Dieu<sup>1</sup>. J'appelle boue la corruptibilité de ce corps, j'appelle boue l'abjection de la pauvreté.

Retirée de la boue qui la recouvrait, cette perle est entrée dans la parure du Roi des cieux, elle brille déjà dans la cour céleste, elle resplendit au milieu des pierreries étincelantes du diadème éternel.

O vous qui, en ce monde, vous croyez riches, ou qui l'êtes en effet, comparez, si vous le pouvez, vos fausses richesses avec les richesses véritables de Romula ; vous perdrez, vous, tous ces biens que vous possédez dans le pèlerinage de cette vie ; elle qui ne s'inquiéta jamais des provisions du voyage, au terme a trouvé tous les biens. La vie vous sourit, à vous, et vous craignez la mort comme un malheur ; elle a subi la vie comme une épreuve, et désiré la mort comme un bonheur. Vous recherchez, vous, les hommages éphémères des hommes ; elle, objet de mépris pour les hommes, est entrée dans la société des anges.

Apprenez donc, mes frères, à mépriser tout bien périssable, à dédaigner tout honneur passager, à aimer la gloire éternelle. Honorez les pauvres ; vous voyez le siècle, s'arrêtant à l'extérieur, en faire l'objet de ses rebus. Regardez-les au fond comme les amis de Dieu. Pesez cette parole de la Vérité même : *Toutes les fois que vous avez fait du bien à un des moindres de mes frères que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait* (Matth. XXV, 45). Que tardez-vous à donner, alors que remis au pauvre gisant sur la terre, votre don est offert au roi qui règne dans le ciel. Mais qu'il vous dise au cœur ces choses, le Dieu tout-puissant qui vit et règne avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit, Dieu, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

1. Saint Grégoire excelle dans l'art de donner du relief à ses pensées par l'emploi des contrastes ; en voici un exemple entre mille : *Margarita in*

*sterquilino*, une perle dans la boue ! belle antithèse aussi remarquable par sa justesse que par son énergie. D'abord, l'orateur appelle *boue* cette chair corruptible où l'âme est comme enfouie, cette chair qui bientôt doit se résoudre en poussière, et devenir *un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue*, comme parle Bossuet traduisant Tertullien. Quoi de plus vrai, de plus admirablement expressif ? D'autre part, la perle par son éclat, son resplendissement, peint avec autant de vivacité que de naturel l'âme de Romula, cette âme toute rayonnante de vertus, toute éclatante de sainteté. Mais ce n'est pas tout : saint Grégoire voit encore *une perle enfouie dans la boue*, dans l'abjection de la pauvreté. En effet, au regard de l'homme charnel, quoi de plus vil, quoi de plus méprisable que la pauvreté ! Mais aux yeux de la foi, quoi de plus éminent et de plus vénérable (il s'agit de la pauvreté résignée, vertueuse) ! la perle, pour nous d'un si haut prix, nous donne à peine une idée de la grandeur du pauvre. Plus son indigence est complète, plus il se rapproche de la grandeur par excellence, du Dieu *qui n'avait pas où reposer sa tête*.

## BASILIQUE DES SAINTS JEAN ET PAUL, LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

*S. Luc, XV, 1-10.*

En ce temps-là, les Publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter ; et les Scribes et les Pharisiens en murmuraient, disant : il accueille les pécheurs et mange avec eux. Et il leur proposa cette parabole en ces termes : Quel est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis et en ayant perdu une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour s'en aller après celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Et lorsqu'il l'a retrouvée, il la met sur ses épaules avec joie. Et venant dans sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. Je vous dis de même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou quelle est la femme qui, ayant dix drachmes et en ayant perdu une, n'allume la lampe, et, balayant sa maison, ne la cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ? Et après l'avoir trouvée, elle appelle ses amis et ses voisines, disant : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Je vous le dis de même : il y aura une grande joie parmi les anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fera pénitence.

### I.

*Les Publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus ; et les Scribes et les Pharisiens en murmuraient.*

La chaleur, qui m'est extrêmement contraire, ne m'a pas permis de parler longuement du récit de l'Évangile. Mais, est-ce à dire, parce que la langue s'est tue, que la charité a perdu son ardeur ?

Entouré d'un nuage, le soleil devient invisible à la terre, bien qu'il respandisse au firmament ; c'est ainsi que la charité se voile, et, déployant au dedans l'énergie de son ardeur, elle ne laisse pas transpirer au dehors les flammes de son activité. Mais voici de nouveau l'occasion de parler ; vos désirs m'enflamment, et mon ardeur à prêcher égalera l'empressement de vos cœurs à m'entendre.

Le récit évangélique, mes frères, vient de vous apprendre que les pécheurs et les publicains s'approchèrent de notre Rédempteur, non seulement pour parler, mais aussi pour

manger avec lui. Témoins de ces relations, les Pharisiens le méprisèrent.

Inférez de ce fait que la justice véritable est miséricordieuse, et que la fausse est méprisante, bien qu'une sainte indignation contre le pécheur soit aussi le propre de la vertu. Mais quelle différence ! là c'est le fait de l'enflure de l'orgueil, ici c'est le fruit de l'amour de l'ordre. Le juste, en effet, dédaigne sans dédaigner, il méprise sans mépriser ; tout en le poursuivant, il aime le pécheur ; pour amender ce dernier, il peut bien multiplier extérieurement les reproches, mais au fond du cœur il conserve la douceur sous la garde de la charité. Il s'abaisse en lui-même au-dessous de celui qu'il reprend, estimant meilleur que soi, même celui qu'il censure ; conduite qui tout à la fois est un remède pour les inférieurs et un préservatif pour lui-même.

Au contraire, ceux qui s'enorgueillissent de leur fausse justice, méprisent tous les autres, sont sans pitié pour les faibles ; pécheurs de la pire espèce, et d'autant plus qu'ils se croient moins pécheurs. A cette classe appartiennent sans contredit les Pharisiens, qui font à Jésus le procès, parce qu'il accueille les pécheurs ; cœurs secs qui osent blâmer la source même de la miséricorde.

## II.

### *Quel est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis, etc.*

Mais à ces malades au point de n'avoir pas conscience de leur mal, le céleste médecin applique avec douceur le remède ; il presse dans leur cœur malade cette enflure d'orgueil. *Qui est celui d'entre vous, dit-il, qui, possédant cent brebis et en ayant perdu une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour s'en aller après celle qui s'est perdue ?*

Le nombre de cent est le chiffre total. Dieu s'acquie cent brebis par la création des anges et des hommes. Mais une brebis fut perdue lorsque l'homme, en péchant, abandonna les pâturages de la vie. Le pasteur laisse dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf brebis, lorsque Dieu laisse au ciel les chœurs sublimes des anges.

Mais pourquoi le ciel est-il appelé désert, si ce n'est parce que désert signifie abandonné ? Or, l'homme, au moment de son péché, abandonna le ciel. Les quatre-vingt-dix-neuf brebis étaient demeurées au ciel, lorsque le Seigneur sur la terre cherchait la centième ; le nombre des créatures raisonnables, c'est-à-dire l'ensemble des anges et des hommes destinés à la vision béatifique, (ce nombre) fut entamé par la perte de l'homme, et pour compléter intégralement la somme des brebis dans le ciel, il fallait retrouver sur la terre l'homme qui s'était perdu.

### III.

#### *Lorsqu'il l'a trouvée, il la met sur ses épaules.*

Il a mis la brebis (perdue) sur ses épaules, lorsque, revêtu de la nature humaine, il a pris sur lui nos iniquités. *Et, retournant en sa maison, il appelle, ses amis et ses voisins : Réjouissez-vous avec moi, leur dit-il, parce que j'ai retrouvé ma brebis perdue.*

La brebis une fois trouvée, il retourne en sa maison, parce que le Pasteur suprême est remonté au ciel après la réparation de l'homme. Il y trouva ses amis et ses voisins, c'est-à-dire les chœurs angéliques qui sont ses amis, parce que, fixés dans la justice, ils obéissent inviolablement à sa volonté, ils sont aussi ses voisins, parce que toujours en sa présence ils jouissent des clartés de sa face.

Et remarquez qu'il dit : *félicitez-moi*, et non pas : félicitez ma brebis retrouvée ; car sa joie c'est notre vie<sup>1</sup>, et notre retour au ciel met le comble à son bonheur.

1. *Car sa joie c'est notre vie*, etc... Aimable et consolante doctrine, bien propre à développer dans les cœurs le délicieux sentiment de la confiance...

Qu'on peigne les rigueurs de la justice de Dieu pour porter la terreur dans les consciences assoupies, et pour les réveiller au bruit formidable des vengeances célestes ? rien de mieux, c'est une part du rôle du prédicateur évangélique ; mais si l'on cache *systématiquement* le plus bel attribut de Dieu, la miséricorde, on flétrit, on dessèche les âmes, on les pousse au désespoir, on s'inspire alors de l'esprit de cette hérésie dure, glaçante, l'hérésie janséniste si fatale à notre patrie, hérésie si perfide et si sourde, « *la plus subtile que le diable ait jamais tissée* »,



véritable vipère qui chercha toujours à se cacher sournoisement dans le sein de l'Église pour mieux injecter ses poisons dans les cœurs.

#### IV.

***Il y aura autant de joie dans le ciel à la conversion d'un seul pécheur, qu'à la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.***

Recherchons, mes frères, pourquoi le Seigneur déclare que la conversion des pécheurs cause plus de joie dans le ciel que la persévérance des justes. Tous les jours l'expérience en met la raison sous nos yeux.

Souvent ceux qui ne sentent pas sur leur conscience un poids énorme d'iniquités, en évitant les chutes graves, se maintiennent dans les voies de la justice ; mais ils ne savent pas aspirer avec ardeur vers la céleste patrie ; ils se passent l'usage de tout ce qui est licite, avec d'autant plus de facilité qu'ils n'ont pas de fautes graves à se reprocher ; et d'ordinaire rien ne secoue leur indolence pour la pratique des grandes œuvres ; ils sont pleinement rassurés, parce qu'ils n'ont pas commis d'énormités.

Quelquefois, au contraire, des âmes coupables de quelques crimes, dans la douleur qui les pénètre, s'embrassent de l'amour de Dieu, s'exercent aux grandes vertus, affrontent toutes les difficultés du saint combat, et disant adieu à tout ce qui est du monde, elles fuient les honneurs, recherchent les affronts, et, consumées de (saints) désirs, elles aspirent à la céleste patrie : à la vue de leur indigence passée, elles compensent les pertes précédentes par les gains ultérieurs.

La conversion du pécheur cause donc dans le ciel plus de joie que la persévérance du juste. C'est ainsi qu'un général d'armée préfère le soldat qui, honteux de sa fuite, revient charger vigoureusement l'ennemi, à celui qui jamais n'a tourné le dos, mais qui jamais non plus n'a vaillamment combattu. Ainsi le champ d'abord couvert de ronces et qui produit ensuite des fruits abondants, a plus de prix aux yeux du laboureur qu'une terre sans épines mais aussi sans fécondité.

Mais cependant, sachez-le, il est des justes en grand nombre dont la vie cause (au ciel) une joie supérieure à celle que peuvent lui donner toutes les pénitences des pécheurs. Ces justes n'ont conscience d'aucun crime, et pourtant ils se livrent à la mortification avec autant d'ardeur que s'ils étaient chargés de toutes les iniquités. Ils se refusent toute satisfaction même permise ; par un élan sublime, ils s'élèvent jusqu'au mépris du monde ; rien à leurs yeux qui pour eux ne soit défendu ; les adoucissements qu'on leur permet, ils se les retranchent ; pleins de mépris pour les choses visibles, ils ne brûlent que pour les invisibles ; les gémissements sont leurs joies, et tout est pour eux une occasion de s'humilier. Ces âmes, je vous prie, ne joignent-elles pas la pénitence à la justice<sup>1</sup> ?

De là une conclusion : c'est que la joie que cause à Dieu la pénitence du juste doit être bien grande, puisque le ciel se réjouit de la pénitence du pécheur.

1. *Pur, saint, immaculé* et dans le sens le plus absolu, Jésus-Christ cependant a subi toute la peine du péché. Or c'est le désir de ressembler à l'*homme des douleurs*, au divin crucifié, qui produit dans les justes exempts de fautes graves et cette ardeur pour la mortification, et ce mépris pour toutes les satisfactions terrestres, et ces gémissements de la componction... Saint Grégoire était compétent au suprême degré pour parler de ces phénomènes de la vie ascétique. Il nous donne ici comme un échantillon de sa science profonde dans les voies spirituelles ; science qui pour lui ne restait pas à l'état de théorie, mais qu'il réalisait parfaitement dans sa conduite. A son insu, il a tracé dans ce passage le portrait de son âme.

## V.

### *Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, etc.*

Figuré par le pasteur, Dieu l'est aussi par la femme. Et comme sur la drachme une image est empreinte, la femme a perdu la drachme lorsque l'homme, fait à l'image de Dieu, a effacé par le péché sa ressemblance avec son Auteur.

Mais la femme allume la lampe ; c'est la sagesse de Dieu se couvrant de l'humanité. La lampe, en effet, est une lumière dans un vase ; or la lumière dans le vase, c'est la divinité dans la chair. La lampe allumée, la femme balaie la maison, parce

que, sitôt que la divinité a brillé dans la chair, toute notre conscience s'est ébranlée. Oui la maison est (comme) balayée lorsque la vue de ses fautes bouleverse la conscience humaine. Et la maison balayée, la drachme se retrouve, parce que ce bouleversement de la conscience répare dans l'homme sa ressemblance avec Dieu.

## VI.

*Et lorsqu'elle l'a retrouvée, elle appelle ses amis.*

Quelles sont ces amis, ces voisins, sinon ces puissances célestes, déjà plus haut mentionnées ? Mais pourquoi cette femme, qui figure la sagesse de Dieu, nous est-elle présentée comme possédant dix drachmes dont une a été perdue ?

Il est certain que Dieu a créé les anges et les hommes pour la vision bienheureuse ; or les dix drachmes que la femme possède, figurent les neuf chœurs d'anges, et l'homme, créé pour compléter la société des élus, forme le nombre dix, l'homme que son auteur n'a pas laissé périr même après la chute, puisque la sagesse éternelle a réparé ses *ruines*.

## VII.

*Quels sont les neuf chœurs des anges.*

Nous avons dit qu'il y a neuf chœurs d'Anges, en nous fondant sur le texte sacré, qui distingue les Anges, les Archanges, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Qu'il y ait des Anges et des Archanges, presque toutes les pages des saintes Lettres en font foi. Quant aux Chérubins et aux Séraphins, les livres des prophètes en font souvent mention. Écrivant aux Ephésiens, l'apôtre saint Paul à son tour distingue quatre ordres (d'intelligences célestes) : *Au-dessus*, dit-il, *de toute Principauté, de toute Puissance, de toute Vertu, de toute Domination* (Ephes. I, 21). Il dit encore, dans sa lettre aux Colossiens : *soit les Trônes, soit les Puissances, soit les Principautés, soit les Dominations* (Coloss. I, 16). Il avait déjà parlé des Dominations, des Principautés et des Puissances dans son épître aux Éphésiens.

Si donc aux quatre ordres énoncés dans la lettre aux Éphésiens, savoir : les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Dominations, on ajoute les Trônes, voilà cinq chœurs spécialement distingués. Joignez-y les Anges et les Archanges, les Chérubins et les Séraphins, et vous avez nécessairement neuf chœurs d'Anges.

### VIII.

#### *Pourquoi sont-ils appelés anges ?*

Mais pourquoi énoncer seulement ces chœurs d'Anges demeurés fidèles, et ne pas dire un mot aussi de leur ministère ? En grec, le mot *ange* veut dire messenger ; et *archange*, messenger suprême. Ce nom exprime donc l'office des anges et non pas leur nature. Ces pures et célestes intelligences, en effet, sont bien toujours des esprits, mais le nom d'anges ne peut pas toujours leur être appliqué.

Ils ne sont anges que lorsqu'ils portent quelque message ; de là cette parole du Psalmiste : *Qui fait de ses esprits des messagers* (Psalm. CIII, 4) ; comme s'il disait clairement : ces intelligences, qui toujours sont esprits, il en fait à son gré des messagers.

Anges, quand ils remplissent des missions moins élevées, ils prennent le nom d'archanges si leur mission est plus haute. C'est pourquoi ce n'est pas un ange quelconque, mais l'archange Gabriel qui est député vers la vierge Marie ; certes un ange sublime pour le plus sublime de tous les ministères était de toute convenance.

### IX.

#### *Que signifient leurs noms propres ?*

Les anges portent des noms particuliers, afin que leur dénomination indique la nature de leurs opérations : Michaël (veut dire) qui est comme Dieu ; Gabriel, force de Dieu ; Raphaël, remède de Dieu. Et toutes les fois qu'il s'agit d'un prodige extraordinaire, c'est Michaël que l'on voit figurer, pour que la mission et le nom de l'ambassadeur nous fassent

comprendre que nulle puissance ne peut se comparer à la puissance de Dieu.

C'est ainsi encore que Gabriel, ou force de Dieu, est envoyé à Marie ; car il était chargé d'annoncer Celui qui pour terrasser des puissances répandues dans l'air a daigné se faire petit.

De même Raphaël signifie, nous l'avons dit, remède de Dieu, parce qu'il toucha les yeux de Tobie et les délivra des ténèbres de la cécité. Envoyé pour guérir, il devait de toute convenance porter le nom de remède de Dieu.

## X.

### *Que signifient leurs noms communs ?*

Nous avons rapidement interprété les noms (propres) des anges, il nous reste à traiter en peu de mots de leurs noms (collectifs, révélateurs) de leurs offices. Car on donne le nom de Vertus aux esprits qui opèrent ordinairement les prodiges et les miracles.

Les Puissances forment ce chœur auquel, plus largement qu'aux autres, il a été donné de tenir sous le joug les puissances ennemies ; son pouvoir répressif les empêche de tenter, à leur gré, le cœur des hommes.

On appelle Principautés, (les esprits célestes) préposés à de bons anges qui, dans l'accomplissement de leurs divins ministères, leur sont subordonnés.

Les Dominations surpassent en pouvoir les Principautés mêmes ; et ces phalanges angéliques, investies du droit de commander aux autres, sont pour ce motif appelées Dominations.

Les Trônes forment comme un sénat qui rend la justice sous la perpétuelle présidence du Dieu tout-puissant. En latin trône veut dire siège : on les a donc nommés trônes parce que la grâce de Dieu surabondant en eux, ils sont comme le siège du Seigneur, qui par eux décerne ses sentences.

Chérubins veut dire plénitude de la science. Ces sublimes cohortes doivent leur nom à la science qui les remplit dans une mesure d'autant plus abondante qu'ils contemplent de plus près les splendeurs de Dieu.

Les séraphins composent ces bataillons sacrés qui, grâce à leur extrême proximité de Dieu, brûlent d'un amour incomparable. Séraphins, en effet, veut dire (en hébreu) ardents, enflammés.

## XI.

### *Quels rapports avons-nous avec les anges ?*

Mais à quoi bon ces rapides considérations sur les esprits angéliques, si nous ne cherchons à les faire tourner à notre utilité ? Cette cité supérieure se compose d'anges et d'hommes, et dans notre foi, le nombre des élus humains doit égaler le nombre des anges demeurés fidèles, suivant cette parole : *(Le Créateur) a déterminé les limites des nations sur le nombre des anges de Dieu* (Deut. XXXII, 8).

Des distinctions établies parmi les citoyens célestes, il y a donc une induction (*pratique*) à tirer pour la direction de notre vie. Le genre humain doit fournir un contingent d'élus égal à celui des anges demeurés fidèles ; il faut donc que les hommes, en marche vers la patrie céleste, réfléchissent en eux quelques traits des phalanges angéliques.

Car la vie des hommes (élus) répond parfaitement aux fonctions diverses des chœurs célestes, et les élus de la terre, à raison de la similitude des vertus, doivent être mis au rang des Anges. La plupart n'atteignent que les plus humbles vérités, mais les annoncent à leurs frères pieusement et sans relâche ; ceux-là se rangent dans le chœur des Anges.

Quelques-uns, comblés des dons de la munificence divine, sont capables de pénétrer et d'annoncer les plus hauts mystères des cieux ; ou les classer si ce n'est parmi les archanges ?

D'autres font des miracles, opèrent des merveilles avec une grande puissance. Ne viennent-ils pas naturellement se ranger parmi les Vertus célestes ?

Il en est aussi qui chassent les esprits malins du corps des possédés. Où ces derniers trouvent-ils leur place légitime si ce n'est parmi les Puissances ?

Certains, par l'éclat de leurs vertus, font pâlir les vertus des autres ; meilleurs que les bons, ils priment en mérite les élus

leurs frères. N'ont-ils pas droit de figurer parmi les Principautés ?

D'autres ont dompté tous leurs vices, tous leurs désirs, au point que leur pureté en fait des dieux parmi les hommes. Leur place convenable n'est-elle pas parmi les Dominations ?

Quelques-uns, vigilants, attentifs, maîtres d'eux-mêmes, sont toujours enracinés dans la crainte de Dieu ; en récompense de leur vertu, il leur est donné de juger les autres comme la justice même. Ne sont-ce pas là les Trônes de Dieu ?

D'autres sont si remplis de l'amour de Dieu et du prochain, qu'à bon droit ils méritent le nom de Chérubins.

D'autres enfin, tout embrasés des feux de la divine contemplation, ne soupirent que pour le seul désir de leur Créateur ; pour eux le monde n'a plus d'attrait, l'amour de l'éternité est leur unique vie ; plein de mépris pour tout bien terrestre, leur cœur s'élève au-dessus de tout ce qui passe ; ils aiment, ils brûlent d'une ardeur qui ne se ralentit jamais, et le contact de leur parole allume soudain au cœur qui les entend le feu de l'amour divin. Quel nom leur donner, si ce n'est celui de Séraphins ?

## XII.

### *Que devons-nous conclure ?*

Mais vous, très-chers frères<sup>1</sup>, à ce discours rentrez en vous-mêmes. Voyez si dans le nombre des chœurs, qu'en quelques mots nous avons légèrement effleurés, vous trouvez la place de votre vocation. Ah ! malheur à l'âme qui ne découvre pas vestige en soi des vertus que nous avons énumérées ; mais trois fois malheur si la conscience de cette pauvreté ne lui arrache pas des gémissements !

Il est déplorable cet état dans une âme, surtout parce qu'elle ne le déplore pas. Qu'il gémissent donc celui qui reconnaît en soi ce dénuement absolu des dons célestes ; mais que la vue d'un plus riche que soi n'éveille pas sa jalousie ; car les esprits célestes, distribués en chœurs, sont également classés entre eux dans un ordre hiérarchique.

1. Très-chers frères ! Cette appellation, que le prédicateur adresse à son auditoire, a, pour qui la médite et la pénètre, une immense portée. Ce mot bien compris résume pour ainsi dire tout l'esprit de l'Évangile, et creuse un abîme incommensurable entre les peuples de l'antiquité et les nations chrétiennes. Qu'on nous permette quelques détails.

1° *Tous les hommes sont égaux par nature.* Composés d'un corps et d'une âme, faits à l'image du Créateur, liés par les mêmes devoirs, ils ont une origine commune, une commune destination, et forment comme une famille sous la paternité de Dieu. Or, cette vérité si simple et que nous avons bégayée dès l'enfance, le paganisme l'avait profondément méconnue. Les classes élevées ou riches, qui formaient au sein des Sociétés antiques une imperceptible minorité, étaient seules honorées du titre d'hommes. Les classes inférieures ou pauvres, composant, dans une proportion considérable, la masse de la population, étaient condamnées au plus abrutissant esclavage, et figuraient dans la loi sous la rubrique des choses. Or le nom de *frères*, qui retentit si fréquemment dans les tribunes saintes, proclame solennellement cette égalité de nature. Au regard de l'Évangile il n'y a plus d'esclaves, ni d'hommes libres ; il n'y a plus de patriciens ni de plébéiens. Le prédicateur ne voit devant lui que les membres d'une même famille, que les enfants d'un même père, en un mot des frères !

2° *Frères*, dans la langue païenne, désigne ce rapport de parenté, ce lien que le sang forme entre les enfants d'un père commun. Mais dans la langue chrétienne, sur les lèvres du prédicateur évangélique, il a une signification plus étendue et surtout plus élevée. Applicable à tous les fidèles, il rappelle cette parenté surnaturelle qu'ils ont contractée dans le sein maternel de l'Église... De plus, cette douce parole exprime et provoque la plus vive tendresse ; fruit de la charité, elle tend à la produire et à fondre tous les cœurs dans cette belle unité qui est le but suprême du christianisme. Ainsi donc, *frères* avec son acception nouvelle est une création de l'Évangile. C'est une des richesses de la langue chrétienne, langue si tendre, si onctueuse, si pénétrante, mais langue, hélas ! que notre siècle ignore pour son malheur, et qu'il ne voit qu'au travers d'un épais rideau d'injustes préjugés !

### XIII.

#### *Il y aura grande joie parmi les anges, à la conversion d'un pécheur.*

Mais voilà qu'en sondant les secrets des citoyens célestes, nous nous sommes écartés de l'ordre de notre discours. Aspirons sans doute à la gloire de ceux qui nous ont occupés, mais revenons à nous. Nous ne devons pas oublier notre mortalité. Silence donc sur les secrets du Ciel, et sous les yeux



de notre Créateur secouons par le travail de la pénitence la poussière qui nous souille.

Écoutez les promesses de la miséricorde divine : *Il y aura, dit-elle, de la joie dans le ciel, à la conversion d'un seul pêcheur*, et cependant le Seigneur déclare par le prophète : *Au jour que le juste aura péché, je mettrai en oubli toutes ses justices (passées)* (Ezech. XXXIII, 13).

Apprécions, si nous le pouvons, cette économie de la charité suprême. Sur qui se tient debout, s'il vient à tomber, il suspend le châtiment ; devant qui est tombé, pour l'exciter à se relever il place la miséricorde. Il effraie le premier, pour qu'il ne s'enfle pas de présomption dans le bien ; il relève le courage du second, pour prévenir son désespoir. Vous êtes juste, craignez sa colère pour ne pas tomber ; vous êtes pêcheur, pour vous relever, ayez confiance en sa miséricorde.

Mais nous sommes tombés, nous n'avons pas su nous tenir debout, nous voilà comme ensevelis dans nos convoitises. Eh bien, celui qui rabat la présomption du juste nous attend encore, il nous provoque à nous relever. Il nous ouvre le sein de sa clémence ; il désire notre retour à lui par la voie de la pénitence.

Mais pas de pénitence efficace, si nous ne savons la manière de la pratiquer. Faire pénitence, c'est tout à la fois pleurer les péchés commis, et ne plus se créer de ces sujets de larmes. Celui qui, déplorant certaines fautes en commet de nouvelles, celui-là, soit mauvais vouloir, soit ignorance, ne fait pas encore pénitence. Que sert en effet de pleurer les péchés de luxure, si les ardeurs de l'ambition nous tourmentent encore ? que sert de pleurer les péchés de colère, si les feux de l'envie nous consomment encore ?

#### XIV.

#### *Trait historique.*

Je vais rapporter en peu de mots un trait que m'a raconté un homme vénérable, Maximien, prieur de mon monastère, prêtre alors et maintenant évêque de Syracuse ; si vous l'écoutez

avec attention, il sera pour longtemps profitable à *Votre Charité*<sup>1</sup>.

« Il a vécu dans ces derniers temps un certain Victorinus, également appelé Emilianus, qui possédait de grands trésors, et comme le péché de la chair règne ordinairement au sein de l'opulence, il tomba dans une faute grave.

Pénétré de componction à la vue de son crime, il s'indigna contre lui-même, laissa tous les biens de ce monde et entra dans un monastère. Il s'y montra d'une humilité profonde, d'une extrême sévérité pour lui-même : et tous ses frères, qui, dans cet asile, avaient grandi dans l'amour de Dieu, étaient contraints, à la vue de sa pénitence, de mépriser leur vie. Il s'appliqua, de toutes les puissances de son âme, à crucifier sa chair, à briser sa volonté propre, à rechercher, pour prier, les lieux retirés, à se purifier chaque jour dans les larmes, à aimer le mépris et à craindre le respect dont ses frères l'entouraient.

Il se levait donc ordinairement avant les Nocturnes ; or la montagne où le monastère était situé, formait dans un endroit fort retiré une espèce de couvert ; c'est là qu'avant les Vigiles il se retirait régulièrement pour se macérer tous les jours dans les larmes de la pénitence avec toute la liberté que lui donnait le secret de sa retraite. Pénétré de la sévérité de son juge, il en épousait à l'avance les intérêts, et il punissait, dans les larmes l'énormité de son crime.

Or, une nuit, le vigilant abbé du monastère l'ayant vu sortir mystérieusement, se mit à pas lents à le suivre ; le voyant prosterné en prière dans l'endroit solitaire de la montagne, il voulut attendre qu'il se relevât pour constater la longueur de sa prière. Mais voilà, tout-à-coup une lumière venue du ciel se répandit sur le (religieux) humblement prosterné en prière ; une clarté si grande resplendit en ce lieu que tout ce côté de la montagne en fut illuminé ; à cette vue l'abbé tout tremblant prit la fuite.

Le long intervalle d'une heure écoulé, le même frère revint au monastère ; l'abbé, pour savoir s'il avait eu conscience de cette abondante effusion de lumière qui l'avait enveloppé, se mit à l'interroger : Frère, lui dit-il, d'où venez-vous ? Croyant pouvoir garder son secret ; J'étais au monastère, répondit-il.

Cette réponse évasive obligea l'abbé à dire ce qu'il avait vu. Mais lui, se voyant découvert, révéla au prieur ce qu'il ignorait encore : au moment que sous vos yeux cette lumière céleste descendait sur moi, ajouta-t-il, une voix a retenti qui disait : Ton péché est pardonné. »

Sans doute le Dieu tout-puissant eût pu lui remettre son péché sans rien dire ; mais cette voix qui résonne, cette lumière qui resplendit, voilà deux traits de miséricorde qui provoquent nos cœurs à la pénitence.

Ayez donc confiance, mes frères, en la miséricorde de notre Créateur, approfondissez votre vie présente, revenez sur votre vie passée. Considérez la munificence de la charité divine, et fondant en larmes recourez au juge miséricordieux qui patiente encore. À la pensée de sa justice, ne mettez pas en oubli vos iniquités, mais à la pensée de sa clémence gardez-vous de désespérer. Un Dieu-Homme inspire à l'homme confiance en Dieu. Et un gage solide pour notre repentir, c'est que notre avocat est notre juge, lui qui étant Dieu vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

1. Nom de tendresse et d'honneur que saint Grégoire applique à son auditoire.

**BASILIQUE DES SAINTS APÔTRES JACQUES ET  
PHILIPPE,  
LE SECOND DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.**

*S. Luc, XIV, 16-21.*

En ce temps-là Jésus dit aux Pharisiens cette parabole : Un homme fit un grand souper auquel il invita beaucoup de monde. Et à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt. Et tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser. Le premier dit : J'ai acheté une maison de campagne, et il faut nécessairement que j'aille la voir ; je vous prie de m'excuser. Le second dit : J'ai acheté cinq couples de bœufs, et je vais les éprouver ; je vous prie de m'excuser. Un autre dit : J'ai épousé une femme, ainsi je ne puis aller. Le serviteur, étant revenu, rapporta ceci à son maître. Alors le père de famille, irrité, dit à son serviteur : Va promptement sur les places et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Et le serviteur dit : Seigneur, ce que vous avez commandé est fait ; et il y a encore de la place. Le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et force-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie. Or, je vous dis qu'aucun de ceux que j'avais invités ne goûtera de mon souper.

**I.**

*Différence entre les plaisirs du corps et les plaisirs de l'âme.*

Il existe, mes très-chers frères, une différence entre les plaisirs du corps et ceux de l'âme ; les premiers allument en nous un violent désir, tant qu'on ne les a pas éprouvés ; en fait-on l'expérience, ils engendrent incontinent en celui qui les savoure, le dégoût et le rassasiement. C'est tout le contraire pour les plaisirs de l'âme ; inconnus, ils déplaisent ; ressentis, ils nous charment.

Le désir des premiers a un attrait que l'expérience dissipe ; le désir des seconds est faible, l'expérience le fait grandir. L'appétit pour ceux-là mène à la satiété et la satiété engendre le dégoût ; l'appétit pour ceux-ci conduit au rassasiement, et le rassasiement enfante l'appétit.

Les délices spirituelles accroissent le désir dans l'âme tout en la rassasiant, car plus elle en savoure les douceurs, mieux elle comprend avec quelle intensité il faut les aimer. Aussi,

impossible de les aimer tant quelles sont inconnues ; on ne sait pas leur douceur, et comment aimer ce qu'on ne connaît pas<sup>1</sup> ? Or ces délices furent perdues pour l'homme au jour de son péché dans le paradis (terrestre). C'est pourquoi nous aussi, dès notre entrée dans les misères de ce pèlerinage, nous sommes sans goût (pour ces délices), ignorant ce qui doit être l'objet de nos désirs. Aussi ce dégoût nous consume et nous fait languir dans une longue et fatale inanition : répandus au dehors, nous refusons de goûter ces douceurs tout intérieures, assez malheureux pour supporter sans peine notre faim spirituelle. Mais la miséricorde de Dieu nous recherche, même quand nous la fuons.

1. Ce passage est remarquable par l'abondance du style et l'heureuse propriété des expressions. L'auteur compare les plaisirs du corps avec les plaisirs de l'âme ; il met en regard, pour les faire mieux trancher, les effets contraires que produisent dans l'âme ces plaisirs de nature si différente. Cet ingénieux parallèle a peu d'étendue, mais il est parfaitement soutenu d'un bout à l'autre, et pour peindre les oppositions respectives des deux termes de la comparaison, des paroles pleines d'expression, d'un naturel et d'une justesse irréprochables, viennent sans effort se placer sur les lèvres de l'orateur.

## II.

### *Un homme fit un grand souper.*

Il rappelle à notre mémoire ces délices, objets de nos dédains ; il nous les propose, car il nous dit : *Un homme fit un grand souper auquel il invita beaucoup de monde. Quel est cet homme ? n'est-ce pas celui dont parle le prophète : Il est homme, et qui l'a connu ?*

Il a fait un grand souper, parce qu'il nous a préparé une surabondance de douceurs intérieures. Il a invité beaucoup de monde ; mais peu y viennent, parce que ceux que la foi lui soumet se privent quelquefois, par leur mauvaise vie, du festin éternel.

### III.

#### *A l'heure du souper.*

Il poursuit : *Mais à l'heure du souper il envoya son serviteur dire aux conviés de venir.* L'heure du souper, n'est-ce pas la fin du monde ? Aussi ce festin de Dieu n'est pas appelé un dîner, mais un souper ; parce qu'il y a le souper après le dîner, et qu'il n'y a plus de repas après le souper. Et comme c'est pour la fin de la vie que l'éternel festin de Dieu nous est préparé, c'est à bon droit que ce festin est appelé non pas un dîner, mais un souper.

### IV.

#### *Il envoya son serviteur.*

Ce serviteur que le père de famille envoie vers les convives, n'est-il pas la figure des prédicateurs ? Nous comptons aujourd'hui parmi eux malgré notre indignité, malgré le poids accablant de nos fautes, et lorsque je vous adresse, comme maintenant, quelques paroles d'édification, je suis le serviteur du Père de famille par excellence.

Lorsque je vous exhorte au mépris du siècle, je vous invite au souper de Dieu. Et gardez-vous, en vous arrêtant à ma personne, de me dédaigner dans le ministère que je remplis. Je puis bien vous paraître indigne de cette mission, mais cependant elles sont grandes les délices que je promets.

Souvent, mes frères, il arrive, je l'insinuais (tout à l'heure), qu'une personne puissante ait un serviteur méprisé ; et si, par son organe, il fait donner aux siens, ou aux étrangers, quelques instructions, on ne méprise pas la personne du serviteur qui parle, parce que dans son cœur on entoure de respect le maître qui l'envoie. Celui qui écoute pense non pas au messager, mais au message et à son auteur<sup>1</sup>.

Faites donc de même, mes frères, et si, par hasard, notre personne est un juste objet de votre mépris, cependant respectez dans votre âme le Seigneur qui vous invite par ma voix. Empressez-vous de devenir les convives du souverain Père de famille. Secouez votre âme, pour la délivrer de ce dégoût mortel. Voilà que pour le dissiper tout est déjà

préparé : L'agneau par excellence est immolé pour vous au festin du Seigneur.

1. On est édifié et confondu d'admiration à la vue de cette humilité de saint Grégoire. Lui si grand, si vénérable à tous les points de vue, il se compare au serviteur méprisé d'un puissant seigneur !... Ne l'oublions pas, l'humilité est en raison directe de la sainteté ; et la profonde humilité de notre bien-aimé Pontife est la mesure exacte de la sublimité de sa vertu... Quelle différence entre lui et les auteurs païens, ces *animaux de gloire*, comme les appelle saint Jérôme, *animalia gloriæ* ! Et qu'il parait petit, en particulier, le vaniteux Cicéron mis à côté de notre grand docteur !

## V.

### *Et tous commencèrent à s'excuser.*

Dieu nous offre ce qu'il devrait nous laisser demander ; sans prière il veut donner ce qu'à peine on pouvait espérer ; et il est dédaigné. Il annonce que les délices du banquet éternel sont préparées ; et cependant tous s'excusent ensemble. Faisons, dans un ordre inférieur, une supposition pour apprécier dignement les choses supérieures.

Si un puissant (de la terre) envoyait inviter un pauvre, que ferait, mes frères, je vous prie, que ferait ce pauvre ? Joyeux de son invitation, il accepterait avec humilité, et prenant son vêtement le plus digne il s'empresserait d'aller au plus vite, jaloux de n'être pas devancé par un autre au festin de ce puissant (du siècle).

Ainsi donc le riche invite, et le pauvre se hâte de venir. Dieu nous invite à sa table, et nous nous excusons ! Mais j'entends vos cœurs me dire : Nous ne voulons pas nous excuser, nous nous félicitons et d'être invités à ce banquet, et d'aller y puiser la nourriture céleste.

## VI.

### *Le premier dit : J'ai acheté une maison de campagne.*

En parlant ainsi, vos cœurs disent vrai, si le ciel leur est plus cher que la terre, si les choses sensibles les attachent moins que les réalités spirituelles<sup>1</sup>. C'est pourquoi (l'Évangile) nous signale encore ici le motif de ceux qui s'excusent : *Le premier*

*dit : J'ai acheté une maison de campagne, il faut nécessairement que faille la voir ; je vous prie de m'excuser.*

La maison de campagne désigne-t-elle autre chose que les richesses terrestres ? Il est donc allé voir sa maison de campagne, celui qui, par amour des biens du temps, se préoccupe seulement des choses extérieures.

1. Détacher notre cœur de la terre, concentrer toutes nos affections sur le ciel, tout l'esprit du christianisme est là. Cet esprit est admirablement résumé dans ce cri sublime que l'Église ne cesse de nous répéter : *Sursum corda !* en haut les cœurs !

## VII.

***Le second dit : J'ai acheté cinq couples de bœufs.***

Un autre dit : *J'ai acheté cinq couples de bœufs, et je vais les éprouver ; je vous prie de m'excuser.* Que faut-il entendre par les cinq paires de bœufs ? sans contredit les cinq sens de notre corps, qui sont, à bon droit, appelés couples, parce qu'ils se répètent dans les deux sexes. Ces sens corporels, incapables d'atteindre les choses immatérielles, ne peuvent saisir que les choses sensibles. C'est pourquoi ils sont une figure naturelle de la curiosité. La curiosité, en effet, en cherchant à scruter la conduite d'autrui, toujours aveugle sur son intérieur, s'absorbe dans les pensées du dehors. Grand vice que la curiosité ! Tandis qu'elle porte l'âme à s'enquérir au dehors de la vie du prochain, elle dérobe à celle-ci les secrets de son intérieur.

## VIII.

***Je vais les éprouver ; excusez-moi.***

Remarquons-le : Celui qui met en avant sa maison de campagne et celui qui prétexte ses couples de bœufs à éprouver, pour décliner le festin de l'hôte (céleste), mêlent à leur refus des paroles d'humilité : *Je vous prie de m'excuser*, disent-ils. Mais dire *je vous prie*, et cependant refuser de venir, c'est faire de l'humilité seulement en parole, l'orgueil est dans la conduite.

Nous aussi, lorsque nous disons à toute âme dérégulée : « Convertissez-vous, allez à Dieu, quittez le monde », ne



l'invitons-nous pas à la table du Seigneur ? Mais si elle répond : « Priez pour moi, je suis pécheresse, je ne puis me convertir », cette âme alors ne joint-elle pas la prière à l'excuse ?

Car en disant : « Je suis pécheresse », elle se donne un air d'humilité ; mais en ajoutant : « Je ne puis me convertir », elle montre son orgueil. Donc à la fois, elle prie et s'excuse ; sa parole est parée d'un faux-semblant d'humilité, l'orgueil est dans son fait<sup>1</sup>.

1. Révéler le sens des Écritures, en faire sortir des inductions morales pour la direction de la vie, tel est le but de l'homélie, but que saint Grégoire ne perd jamais de vue.

On le sait, l'Évangile est tout plein d'esprit et de vie. Pas une parole, pas une action du Sauveur qui ne renferme un mystère, qui ne recouvre un profond enseignement ; et cette doctrine céleste, ce pain de l'âme, cette manne précieuse cachée sous le voile du symbole, échappe souvent au regard vulgaire ; mais le génie perçant de Grégoire la découvre et l'expose avec une merveilleuse lucidité ; et lorsque l'habile interprète nous a donné l'intelligence du texte sacré, il en tire les règles de conduite les plus sûres, et quelquefois des applications inattendues qui causent à l'âme une vive surprise et la ravissent d'admiration.

## IX.

*Un autre dit : J'ai pris une femme, et je ne puis aller.*

La femme épousée figure le plaisir des sens. Or donc le Père de famille par excellence vous invite au banquet des délices éternelles ; mais tous s'excusent ensemble : l'un parce qu'il est asservi à l'avarice ; l'autre à la curiosité ; un autre enfin aux voluptés charnelles. Le premier est esclave des sollicitudes du siècle, le second est victime de ses indiscrettes recherches sur la vie du prochain, le troisième est couvert des souillures de la volupté ; mais un dégoût commun les éloigne du festin de la vie éternelle.

## X.

*Le serviteur étant revenu le dit à son maître, qui lui ordonna d'inviter les pauvres, etc.*

Ainsi donc l'homme adonné outre mesure à l'amour des richesses terrestres, refuse de venir à la table du Seigneur ;

celui qui se fatigue au labeur de la curiosité<sup>1</sup>, dédaigne le pain vivifiant qui lui fut préparé ; celui que les passions charnelles ont asservi, méprise les aliments du festin spirituel. Mais puisque les superbes refusent de venir, les pauvres sont appelés. Pourquoi cela ? Parce que, suivant le mot de saint Paul : *Dieu choisit les faibles selon le monde pour confondre les puissants* (I Cor. I, 27).

Mais remarquons les qualités de ceux qui sont appelés et qui viennent. Le nom de pauvres et d'estropiés est appliqué à ceux qui sont infirmes dans leur conscience et à leurs propres yeux. Car les pauvres eux-mêmes comptent parmi les forts, s'ils gardent l'orgueil au sein de la pauvreté. Quant aux aveugles, ils figurent ceux dont l'esprit est privé de lumière ; comme les boiteux représentent ceux qui n'ont pas une marche assurée dans *les voies du salut*.

Si donc les conviés qui ont refusé de venir, étaient pécheurs, il est manifeste que les conviés dociles à l'invitation, sont également pécheurs. Mais le pécheur superbe est rejeté, le pécheur humble est élu.

Dieu choisit ainsi ceux que le monde méprise, parce que souvent le mépris rappelle l'homme à lui-même. Cet enfant qui abandonna son père et qui prodigua follement sa part d'héritage, dut aux aiguillons de la faim, de revenir à lui-même : *Combien de serviteurs à gage dans la maison de mon Père, dit-il, et qui ont du pain en abondance !* Le péché, en effet, l'avait grandement éloigné de lui-même. Et il ne fût pas revenu à soi, sans le tourment de la faim.

Les pauvres donc et les estropiés, les aveugles et les boiteux, répondent à l'invitation, parce que les infirmes et les rebus de la terre obéissent ordinairement à la voix de Dieu, avec d'autant plus de promptitude que ce monde leur offre moins de jouissances.

1. Le style de saint Grégoire est toujours beau, clair, limpide. La raison en est simple : la lumière est abondante dans son esprit, ses idées sont nettes, précises, et le style, expression de la pensée, doit naturellement s'en ressentir. Mais souvent aussi la parole du saint docteur se colore ; elle devient expressive, pittoresque, poétique au suprême degré. Quelle vigueur dans ce style : *Alieni actūs sagax cogitatio devastat !...* Quelle

énergie tout à la fois et quelle poésie dans ce langage : *Qui terrenæ substantiæ plus justo incubat... qui labori curiositatis insudat !*

### XI.

***Seigneur, ce que vous avez commandé est fait, et il y a encore de la place.***

Après l'admission des pauvres au festin, écoutons ce que le serviteur ajoute : *Seigneur, ce que vous avez commandé est fait, et il y a encore de la place.* La Judée a fourni au repas du Seigneur beaucoup de convives. Mais cette foule de croyants venus d'Israël n'a pas rempli la salle du festin céleste ; il y a encore dans le royaume (des cieux) une place vacante destinée à la multitude des Gentils.

### XII.

***Va sur les chemins et le long des haies, etc.***

C'est pourquoi il est dit au même serviteur : *Va dans les chemins et le long des haies et force-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie.* Ces convives, que le Seigneur invite du milieu des rues et des places publiques, nous figurent ce peuple qui sut garder la loi (mosaïque) au milieu de la vie des cités.

Mais ceux qu'il fait recueillir le long des chemins et des haies, c'est ce peuple agreste, c'est-à-dire le peuple gentil, qu'il recherche, ce peuple que le Psalmiste désigne par cette parole : *Alors tous les arbres des forêts tressailliront de joie en présence du Seigneur, parce qu'il vient...* (Psalm. XCV, 15). Les gentils sont appelés bois des forêts, parce que l'infidélité les rendit toujours tortueux et stériles (au point de vue spirituel).

### XIII.

***Et force-les d'entrer.***

Remarquez que, dans cette troisième invitation, il n'est pas dit : Invite-les, mais : Force-les d'entrer. Les uns sont appelés et méprisent l'invitation ; d'autres sont appelés et viennent ; d'autres enfin ne sont pas appelés, mais sont forcés d'entrer.

Les premiers nous représentent ceux qui ont reçu le don (suprême) de l'intelligence<sup>1</sup>, mais dont les œuvres ne répondent pas à la croyance. Les seconds, ceux qui réalisent dans leur vie les enseignements de la foi. Enfin il en est dont la vocation est en quelque sorte forcée. Car ils connaissent le bien qu'il faudrait pratiquer, mais ils négligent de l'accomplir ; ils voient ce qu'il faudrait faire, mais la volonté leur manque pour l'exécuter.

Or il arrive souvent que les adversités de cette vie les frappent au milieu de leurs désirs charnels. Ils veulent s'élancer vers la haute mer de ce siècle, et toujours le vent contraire les repousse au rivage.

Ils veulent en effet grandir en gloire humaine, mais souvent c'est une longue maladie qui les consume ; c'est un sanglant affront qui les abat ; ce sont des pertes cruelles qui les jettent dans la désolation ; ces douleurs de la vie leur révèlent alors qu'il n'y avait pas à faire fond sur leurs plaisirs, et se reprochant leurs coupables satisfactions, ils tournent leur cœur vers Dieu.

1. On peut distinguer dans l'homme trois facultés : 1° l'Intelligence, siège des pensées ; 2° le cœur, siège des sentiments ; 3° la volonté, siège des déterminations.

On croit à la vérité révélée, surtout par l'intelligence ; on la goûte, on l'aime par le cœur ; on la pratique, on la réalise par la volonté qui pour cela met en jeu l'organisme, ou plutôt qui met en branle l'homme tout entier.

Or, pour être membre du festin spirituel, pour entrer dans le royaume des cieux, ou, ce qui revient au même, pour être dans les conditions du salut, il ne suffit pas de croire à la vérité révélée, il ne suffit pas même de la goûter, de l'approuver, de l'aimer d'un amour tel quel, il faut encore la vouloir et la mettre en pratique ; en un mot, suivant la profonde expression de l'Évangile, il faut faire la vérité, c'est-à-dire la réaliser dans sa vie.

#### XIV.

##### *Aucun de ces hommes ne goûtera de mon souper.*

Elle est formidable la sentence qui suit immédiatement. Prêtez l'oreille de votre cœur pour l'entendre, mes frères et mes maîtres : mes frères en tant que pécheurs, mes maîtres, en tant que justes. Prêtez l'oreille de votre cœur pour l'entendre, afin

qu'elle vous soit d'autant plus douce au jugement, qu'elle sera plus terrible pour vous dans cette prédication.

Elle est ainsi conçue : Je vous dis qu'aucun de ceux que j'avais invités ne goûtera de mon souper. Il appelle par lui-même, par les anges, par les patriarches, par les prophètes, par les apôtres, par les pasteurs, même par nous ; il appelle souvent par les miracles, souvent par les fléaux ; il appelle quelquefois par la prospérité, quelquefois par l'adversité. Que nul ne méprise cette invitation ; si, convié, il refuse de venir, qu'il craigne de ne pouvoir entrer quand il le voudra.

## XV.

### *Conclusion.*

Pouvons-nous, après cela, nous dispenser, très-chers frères, de tout abandonner, de nous dégager des soins du monde, et de soupirer uniquement pour les biens éternels ? Mais c'est là le secret du petit nombre. Si donc un abandon total de ce qui est du siècle vous est impossible, du moins possédez les choses de ce monde et n'en soyez pas possédés. Que la fortune soit servante et non pas maîtresse. Que, loin d'en être l'esclave, l'âme tienne les richesses sous son empire.

Usons, je le veux, des biens qui passent, mais désirons les biens éternels. Servons-nous des biens périssables pour le chemin, mais aspirons, pour le terme du voyage, aux biens immortels. Regardons de côté, pour ainsi dire, tout ce qui est de ce monde. Que le regard de l'âme se dirige en avant, tout préoccupé du but où nous tendons. Détruisons entièrement le vice, non seulement dans nos actions, mais jusque dans nos pensées.

Ni le plaisir des sens, ni les sollicitudes de la curiosité, ni les ardeurs de l'ambition, rien ne doit nous éloigner du souper du Seigneur. Ne touchons aux choses même honnêtes du monde, en quelque sorte, que par un côté de l'âme ; ces choses doivent servir au corps de manière à ne pas nuire à l'âme. Nous n'osons donc pas, mes frères, vous dire de tout abandonner. Mais, si vous le voulez, même en retenant tout, vous pouvez

tout abandonner ; traitez les choses temporelles de manière à tendre aux biens éternels de toutes les forces de votre âme.

## XVI.

### *Trait historique.*

Et pour que cette conduite ne semble difficile à personne, je vais rapporter le trait d'un personnage que beaucoup d'entre vous ont connu ; je l'appris à Centumcelle, il n'y a pas encore trois ans, de personnes dignes de foi.

Cette ville avait naguère pour comte, Théophanius, homme adonné aux offices de miséricorde, aux bonnes œuvres et surtout à l'exercice de l'hospitalité. Pour l'administration de son comté, il se mêlait des choses terrestres et temporelles, mais par devoir plutôt que par affection : on le vit bien à sa mort.

Il était sur le point d'expirer, mais l'affreux ouragan qui régnait alors n'eût pas permis de l'enterrer. Sa femme donc, toute baignée de larmes, lui disait avec anxiété : « Que ferai-je ? Comment pourrai-je vous donner la sépulture, moi que les fureurs du temps empêchent de franchir le seuil de la maison ? »

– « Ma femme, lui répondit-il, ne pleurez pas, car, à mon dernier soupir, la sérénité renaîtra. » A ces mots, il expira, et aussitôt le ciel redevint serein. La goutte avait enflé ses mains et ses pieds et formé des plaies dégoûtantes d'une humeur immonde. Mais lorsque, pour laver le corps suivant la coutume, on eut enlevé les appareils, on trouva ses mains et ses pieds parfaitement sains et sans aucune trace de leurs plaies.

On le porta dans sa tombe. Mais au quatrième jour sa femme trouva bon de faire remplacer le marbre qui recouvrait sa dépouille mortelle. Ce marbre fut donc enlevé ; aussitôt l'odeur d'un parfum se répandit avec abondance ; des aromates au lieu de vers semblaient s'échapper du corps du défunt déjà tombé en dissolution.

J'ai cité cet exemple voisin pour montrer qu'on peut avoir l'extérieur séculier sans en avoir l'esprit. Et ceux que la

nécessité enchaîne dans le siècle et qui ne peuvent pas entièrement s'en délivrer, doivent se mêler aux choses de ce monde de manière à ne pas s'en laisser dominer. Si le bien vous attire, concentrez donc vos affections sur le bien supérieur, le bien céleste. Si le mal vous effraie, pensez aux maux éternels.

Pour nous seconder dans cette œuvre nous avons le médiateur de Dieu et des hommes ; il sera pour nous le canal de toute grâce, si nous brûlons d'un amour véritable pour ce Dieu qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

## BASILIQUE DE SAINT LAURENT, MARTYR, LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÈSIME.

### *S. Matthieu, XX, 1-16.*

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit dès la pointe du jour, afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Et étant convenu avec les ouvriers de leur donner un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne. Il sortit de même sur la troisième heure, et en ayant vu d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire, il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste. Et ils y allèrent. Il sortit encore sur la sixième et sur la neuvième heure, et il fit la même chose. Enfin, il sortit sur la onzième heure, et en ayant trouvé d'autres qui se tenaient là, il leur dit : Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans travailler ? C'est, lui dirent-ils, que personne ne nous a loués. Et il leur dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne. Or, le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelez les ouvriers, et payez-les, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. Ceux qui étaient venus sur la onzième heure s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Ceux qui avaient été loués les premiers venant à leur tour, s'imaginèrent qu'on leur donnerait davantage ; mais ils ne reçurent néanmoins que chacun un denier. Et en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille, en disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur avez donné autant qu'à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous ai point fait de tort ; n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui vous appartient et allez-vous-en : pour moi, je veux donner à ces derniers autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? et votre œil est-il mauvais parce que je suis bon ? Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers ; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

### I.

#### *Le royaume des cieux est semblable à un père de famille.*

Le royaume des cieux est comparé à un père de famille qui loue des ouvriers pour cultiver sa vigne. Or, où trouver une plus parfaite image du père de famille que dans notre Créateur, Lui qui gouverne ses créatures, et qui en ce monde tient les élus sous sa main, comme un maître dans sa maison y tient ses serviteurs ; Lui qui possède une vigne, c'est-à-dire l'Église universelle, depuis le juste Abel jusqu'au dernier élu



qui naîtra à la fin du monde, laquelle a poussé autant de ceps qu'elle a produit de saints ?

## II.

*Qui sortit, dès la pointe du jour, afin de louer des ouvriers pour sa vigne.*

Ce père de famille pour cultiver sa vigne loue des ouvriers, le matin, à trois heures, à six, à neuf et à la onzième heure ; parce que, pour instruire le peuple fidèle, il doit susciter des prédicateurs depuis le commencement jusqu'à la fin du monde.

Depuis Adam jusqu'à Noé c'est le matin du monde, depuis Noé jusqu'à Abraham c'est la troisième heure ; depuis Abraham jusqu'à Moïse c'est la sixième heure ; c'est la neuvième depuis Moïse jusqu'à l'avènement du Seigneur ; enfin c'est la onzième depuis l'arrivée du Seigneur jusqu'à la fin des siècles. C'est l'heure où ont été envoyés, pour prêcher, les saints Apôtres qui, bien que venus tard, ont reçu la récompense entière.

Le Seigneur donc, pour instruire son peuple et comme pour cultiver sa vigne, envoie des ouvriers sans interruption, puisque, d'abord par les Patriarches, ensuite par les Docteurs de la loi et les Prophètes, enfin par les Apôtres, il a toujours travaillé à la culture de sa vigne.

## III.

*Qui sortit de nouveau à la sixième, à la neuvième, à la onzième heure.*

Quiconque a joint à la vraie foi une conduite vertueuse, a aussi travaillé à la vigne du Seigneur. C'est pourquoi l'ouvrier, du matin, de la troisième, de la sixième, de la neuvième heure, nous figure cet ancien peuple hébreu ; dans ses élus dont la vie pieuse fut conforme à la vraie foi, ce peuple depuis le berceau du monde n'a pas cessé de cultiver la vigne.

Mais à la onzième heure c'est le tour des gentils, c'est à eux qu'il est dit : *Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans travailler ?* Ceux en effet qui pendant un laps de temps si

long, depuis l'origine du monde, n'avaient encore rien fait pour se procurer la vie (surnaturelle), étaient bien comme oisifs tout le long du jour.

Mais pesez, mes frères, leur réponse à cette question : *C'est, disent-ils, que personne ne nous a loués.* Ni patriarche ni prophète n'avait paru parmi eux. Et que signifie : *Personne ne nous a loués pour travailler ?* n'est-ce pas dire : Nul prédicateur ne nous a montré les voies de la vie ?

Nous donc qui ne travaillons pas aux bonnes œuvres, que dirons-nous pour notre excuse ? nous qui à peine sortis du sein maternel avons respiré la foi, nous qui dès le berceau avons entendu les paroles de vie, nous qui avec le lait avons sucé aux mamelles de la sainte Église le breuvage de la céleste prédication.

#### IV.

##### *Ce que signifient la première, la sixième heure, etc.*

Mais nous pouvons distinguer, dans les âges successifs de chaque homme en particulier, cette même diversité d'heures. L'enfance en effet est le matin de notre intelligence, l'adolescence répond à la troisième heure ; le soleil alors en montant fortifie ses rayons, comme la chaleur de la vie (dans l'homme) prend de l'intensité. La sixième heure correspond à la jeunesse (dans sa plénitude) ; si le soleil alors est au sommet de la voûte céleste, l'homme est à l'apogée de sa vigueur.

La neuvième heure figure la vieillesse. Le soleil descend alors du haut du cercle qu'il décrit ; de même (dans l'homme) la chaleur de la virilité va s'attiédissant. La onzième heure représente la décrépitude ou la caducité. Si les ouvriers (dans la parabole) sont appelés à la vigne à des heures diverses, c'est que l'un s'attache à la vertu dans l'enfance, un autre dans l'adolescence, celui-ci dans la maturité, celui-là dans la vieillesse, cet autre enfin dans la caducité.

Examinez donc votre vie, très-chers frères, et voyez si déjà vous êtes les ouvriers du Seigneur. Que chacun pose bien ses actions, qu'il considère s'il travaille à la vigne du Seigneur. Il

n'est pas encore entré dans cette vigne (mystérieuse) celui qui recherche dans cette vie ses intérêts personnels.

Ceux-là travaillent pour le Seigneur qui ont à cœur non pas leur intérêt, mais celui du Seigneur ; qui obéissent au zèle de la charité, aux ardeurs de l'amour divin, qui s'inquiètent du salut des âmes et qui s'efforcent d'entraîner les autres avec eux à la (véritable) vie. Car celui qui vit pour soi, qui se repaît des voluptés de la chair, est à bon droit taxé d'oisiveté parce qu'il ne poursuit pas le succès de l'œuvre de Dieu.

## V.

### *Pourquoi restez-vous toute la journée sans rien faire ?*

Mais celui qui, jusqu'à l'extrémité de la vie, a négligé de vivre pour Dieu, est resté sans rien faire jusqu'à la onzième heure.

C'est donc avec raison que cette parole leur est adressée : *Pourquoi restez-vous là tout le long du jour sans travailler ?* ce qui revient à dire plus clairement : Si dans l'enfance et la jeunesse vous n'avez pas voulu vivre pour Dieu, du moins repentez-vous sur la fin de vos jours et entrez, bien que tard, dans les voies de la vie, alors que votre travail doit être de courte durée.

Et le Père de famille appelle des âmes ainsi attardées, et qui des premières ordinairement reçoivent leur récompense ; elles sortent du corps pour entrer au royaume (des cieux) avant celles qui furent appelées dès l'enfance.

Est-ce que ce n'est pas à la onzième heure que fut appelé le larron qui confessa Jésus-Christ sur la croix, et qui, on peut le dire, exhala le dernier soupir avec sa profession de foi ?

## VI.

### *Appelez les ouvriers et payez-les en commençant par les derniers.*

Le père de famille paie le denier en commençant par les derniers (venus), parce qu'il a introduit dans le repos du paradis le larron avant Pierre. Combien de patriarches avant et sous la loi ! Et cependant ceux qui furent appelés à

l'avènement du Seigneur sont entrés sans retard au royaume des cieux.

Ainsi donc les ouvriers de la onzième heure reçoivent ce même denier qui fut longtemps, pour ceux de la première (heure), l'objet du plus ardent désir. Car la vie éternelle échoit également en récompense et à ceux qui furent appelés dès l'origine du monde, et à ceux qui viennent au Seigneur sur la fin du monde.

## VII.

### *Les premiers murmuraient.*

Ceux qui avaient été les premiers au travail, murmuraient en disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure et vous leur avez donné autant qu'à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Ils ont porté le poids du jour et de la chaleur ceux qui ont travaillé aux premiers siècles du monde ; la longévité primitive condamnait à subir plus longtemps les assauts de la chair.

Mais on dira peut-être : Ceux qui sont tard introduits au royaume murmurent ; comment cela ? car on ne reçoit pas en murmurant le royaume des cieux, le murmure est alors impossible.

Mais les anciens patriarches n'ont pu entrer au ciel avant la venue du Seigneur, et l'objet de leur murmure, c'est le long délai qu'ils subirent avant d'être mis en possession du royaume. C'est donc avant de recevoir le denier qu'ils ont en quelque sorte murmuré, ceux qui ne furent introduits au sein des joies célestes qu'après de longs siècles passés aux enfers (aux limbes).

Mais nous venus à la onzième heure, nous ne murmurons pas après le travail, nous recevons (immédiatement) le denier, parce que, depuis l'avènement du Médiateur, nous entrons au ciel au sortir du corps.

## VIII.

### *Beaucoup sont appelés et peu sont élus.*

Elle est terrible à l'excès la parole qui suit : Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. Beaucoup en effet arrivent à la foi, mais peu entrent dans le royaume céleste. Nous voilà réunis fort nombreux pour la fête de ce jour, nous remplissons l'enceinte de l'église, mais cependant qui pourrait déterminer le petit nombre de ceux qui comptent dans le troupeau des élus de Dieu ! Tous confessent le Christ en paroles, mais leur vie dément leur croyance. La plupart sont à Dieu par la foi, et loin de lui par les œuvres.

C'est d'eux que parle saint Paul : *Ils font profession de connaître Dieu, mais ils le renoncent par leurs œuvres* (Tit. I, 16). Et encore saint Jacques : *La foi sans les œuvres est morte* (Jac. II, 20,26).

Dans le bercail de la sainte Église les boucs sont mêlés aux agneaux ; mais le Juge suprême à son arrivée doit séparer les bons des méchants, comme le berger sépare les boucs des brebis. Car les esclaves des plaisirs charnels sur la terre, ne peuvent pas compter au nombre des brebis.

Voici donc deux points dignes d'une sérieuse considération : d'abord, puisque beaucoup sont appelés et peu sont élus, personne ne doit présumer de soi-même ; car bien qu'il soit en possession de la foi, il ignore s'il est digne du royaume éternel. En second lieu, personne ne doit désespérer du prochain qu'il voit peut-être tout plongé dans le vice, parce qu'il ignore les richesses de la miséricorde divine<sup>1</sup>.

1. Nous ferons une observation générale sur l'ensemble de cette homélie. L'Évangile, qu'elle a pour but d'expliquer, présente au premier coup d'œil plusieurs difficultés ; mais elles s'évanouissent devant les savantes et profondes explications du saint docteur, comme les ténèbres s'enfuient devant la lumière.

Le style est remarquable par deux précieuses qualités : 1° une grande simplicité ; riche de doctrine et de vérité, il se passe sans grand dommage de ces frivoles atours si recherchés par les auteurs païens, mais que la raison élevée de saint Grégoire dédaigna toujours, comme indignes de la gravité évangélique ; 2° une grande clarté ; c'est l'inséparable qualité du style de saint Grégoire : nous en avons plus haut signalé la cause : la netteté, la précision des idées.

Le quatrain suivant rend hommage à cette vérité : *Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement / Et les mots, pour le dire, arrivent aisément. / Selon que notre idée est plus ou moins obscure, / L'expression la suit ou moins nette ou plus pure.*

L'auteur de ces vers, Boileau, a longtemps passé dans le monde classique, pour un oracle, pour le suprême législateur du bon goût. Ce n'est pas ici le lieu de lui faire le procès ; mais on commence à comprendre que toutes les sentences qu'il a rendues ne sont pas irréformables... Un catholique ne doit accorder sa confiance et son admiration qu'à bonnes enseignes ; il ne doit pas ignorer que l'esprit, les écrits de Boileau ont subi l'influence janséniste. Il a fait du coryphée du parti, d'Arnauld, l'éloge le plus outré. Arnauld, sectaire opiniâtre, apparaît dans les écrits de Boileau comme l'organe du Saint-Esprit. Quelle énormité ! Quel scandaleux abus de langage !

## IX.

### *Trait historique.*

Je vais rapporter un trait, mes frères, récemment arrivé, afin que si la conscience vous accuse d'être pécheurs, vous aimiez davantage la miséricorde du Dieu tout-puissant. Cette année, dans mon monastère, situé près de l'église des bienheureux martyrs Jean et Paul, un frère vint pour se convertir. Accueilli avec piété, il vécut plus pieusement encore.

Son frère l'y suivit, mais, en donnant son corps au monastère, il se réserva l'âme. Car il avait la conversion en horreur, et n'acceptait le monastère que comme lieu de refuge. Et bien que sa vie n'eût rien de monastique, pourtant il restait au couvent, dénué qu'il était de toute industrie, de tout moyen d'existence.

Sa vie dérégulée contristait tout le monde, tous pourtant la supportaient en patience par amour pour son frère. Il avait donc dans le monastère des mœurs toutes mondaines : léger dans ses paroles, sans retenue dans ses mouvements, gonflé d'orgueil, compassé dans sa mise et d'une vie dissipée.

Mais au mois de juillet dernier la peste que vous connaissez l'atteignit et le fléau, le serrant de près, le réduisit à l'extrémité et allait lui arracher la vie : déjà la mort avait gagné les parties inférieures, et la vie s'était réfugiée au cœur et à la langue.

Les frères l'entouraient, et de tout leur crédit sur la bonté divine protégeaient, par la prière, sa sortie de ce monde. Mais

lui tout-à-coup voit un dragon qui s'avance pour le dévorer ; il se met à crier de toute sa force : Me voilà livré en proie au dragon, mais votre présence l'empêche de me dévorer.

Et aux frères qui l'exhortaient à imprimer sur lui le signe de la croix il répondait : Je veux le faire, mais ne le puis, le dragon m'en empêche. Sa bave souille mon visage, il me serre fortement à la gorge. Et voilà que sa gueule garrotte déjà mes bras après m'avoir englouti la tête.

En poussant ces cris, il était pâle, tremblant et mourant, et les frères de redoubler l'ardeur de leurs prières pour l'arracher aux cruelles étreintes du dragon. Délivré tout-à-coup, il s'écrie d'une voix forte : Dieu soit loué ! il s'est éloigné, il a disparu ; vos prières ont chassé le dragon qui me possédait.

Aussitôt il se voua au service de Dieu, et depuis ce moment jusqu'à cette heure il est en proie à la fièvre, aux souffrances de la maladie. Bien qu'à l'abri de la mort, il n'a pas recouvré la vie dans une plus large mesure. À de longues et persévérantes iniquités, il faut (comme expiation) une langueur prolongée.

Qui jamais eût pensé qu'il fût destiné à se convertir ? qui pourrait assez admirer cette prodigieuse miséricorde de Dieu ? Voilà un jeune homme dérégé qui voit à la mort le dragon dont il fut l'esclave pendant la vie ; et il le voit non pour perdre le peu de vie qui lui reste encore, mais afin qu'il connaisse le tyran qu'il a servi, que le connaissant il lui résiste, et que lui résistant il en triomphe. Quelle langue pourra dignement exalter les entrailles de la miséricorde divine ? Quelle âme devant ce prodige de charité ne serait frappée d'étonnement ?

Rappelons donc à notre mémoire les péchés que nous avons commis, pensons avec quelle infatigable longanimité Dieu nous supporte, admirons les entrailles de cette charité qui s'incline non seulement à pardonner au repentir, mais à lui garantir le royaume céleste. Et du plus profond du cœur disons tous et chacun : Mon Dieu, ma miséricorde, qui vivez et réglez, trine dans l'unité, et un dans la trinité, durant l'infinité des siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

## BASILIQUE DE SAINT PAUL, LE DIMANCHE DE LA SEXAGÈSIME.

*S. Luc, VIII, 4-15.*

En ce temps-là, comme le peuple s'assemblait en foule et se pressait de sortir des villes pour venir vers lui, il leur dit en parabole : Celui qui sème s'en alla semer son grain ; et, en semant, une partie du grain qu'il semait tomba le long du chemin, où elle fut foulée aux pieds ; et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre partie tomba sur des pierres, et ayant levé elle sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité. Une autre tomba au milieu des épines ; et les épines croissant avec la semence, l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans une bonne terre, et étant levée elle porta du fruit, et rendit cent pour un. En disant ceci, il criait : Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. Et il leur dit : Pour vous, il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais, pour les autres, il ne leur est proposé qu'en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en écoutant ils ne comprennent point. Voici donc ce que veut dire cette parabole : La semence, c'est la parole de Dieu. Ceux qui sont marqués par ce qui tombe le long du chemin, sont ceux qui écoutent la parole divine ; mais le diable vient ensuite, qui enlève la parole de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés. Et ceux qui sont marqués par ce qui tombe sur la pierre, sont ceux qui, écoutant la parole de Dieu, la reçoivent avec joie ; mais ils n'ont pas de racines, ils croient pour un temps, et ils se retirent aussitôt que l'heure de la tentation est venue. Ce qui tombe dans les épines, marque ceux qui ont écouté la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les sollicitudes, par les richesses et par les plaisirs de la vie, de sorte qu'ils ne portent point de fruit. Enfin, ce qui tombe dans la bonne terre, marque ceux qui écoutent la parole avec un cœur bon et sincère, la retiennent et portent du fruit par la patience.

### I.

#### *Celui qui sème sortit pour semer sa semence.*

Le texte du saint Évangile, que vous venez d'entendre, n'a pas besoin d'explication : ce que la vérité même a expliqué, la faiblesse humaine n'aura pas la témérité de l'interpréter encore. Une observation suffit. Si nous vous disions que la semence figure la parole ; le champ, le monde ; les oiseaux, les démons ; les épines, les richesses<sup>1</sup>, votre esprit peut-être hésiterait à nous croire. C'est pourquoi le Seigneur a bien voulu expliquer lui-même sa parole, pour vous apprendre à



découvrir le sens des paraboles qu'il n'a pas lui-même interprétées.

Qui m'aurait jamais cru, si dans les épines j'eusse vu les richesses ; alors surtout que celles-là déchirent, et que celles-ci nous charment ! Et pourtant les (richesses) sont de (véritables) épines, qui déchirent l'âme, la traînent violemment jusqu'au péché, la blessent cruellement et l'ensanglantent.

Dans cette même parabole, au témoignage d'un autre évangéliste, le Seigneur ne les appelle pas richesses (dans un sens absolu), mais trompeuses richesses. Elles sont trompeuses, en effet, parce que bientôt elles doivent nous échapper ; elles sont trompeuses, parce qu'elles ne guérissent pas l'âme de son indigence. Les véritables richesses sont uniquement celles qui nous enrichissent de vertus.

Si donc, mes très-chers frères, vous voulez devenir riches, ambitionnez les véritables richesses. Si vous aspirez au faite des honneurs solides, tendez au royaume des cieux. Si la gloire des dignités vous touche, empressez-vous de vous faire inscrire dans la céleste société des anges.

La parole du Seigneur qui entre en vous par l'oreille, conservez-la dans votre âme. C'est là sa véritable nourriture. Elle est bien désespérée la vie de qui ne garde plus les aliments.

La mort éternelle est la chance terrible à redouter si, nos saintes exhortations une fois entendues, vous laissez échapper de votre mémoire ces paroles de vie, cet aliment de la justice. Voilà que tout ce qui vous occupe est passager, et chaque jour, bon gré, mal gré, vous marchez à grands pas vers le jugement suprême. Pourquoi donc aimer ce qu'il faudra quitter ? Pourquoi mettre en oubli ce qui vous attend au terme ?

1. Les richesses comparées aux épines ! Voilà qui nous donne la véritable mesure de l'estime que nous devons faire des richesses.

Le païen, comme l'homme charnel, bornant sa vue à l'étroit horizon de la vie présente, concentre toutes ses affections sur l'or et les jouissances qu'il procure ; la doctrine évangélique éminemment spiritualiste nous élève au-dessus de tous ces biens corruptibles, elle tire les âmes de cette fange de la terre où elles souillent leurs ailes ; par un élan sublime, elles doivent tendre sans cesse vers les réalités invisibles du monde

supérieur ; voilà les véritables richesses, voilà l'objet le plus légitime de nos plus ardent&es aspirations.

Et quelle justesse, quelle profondeur dans cette comparaison des richesses avec les épines !

1° L'épine par sa nature est déchirante ; image expressive de l'effet des richesses sur l'âme ! *Les richesses déchirent l'âme*, d'abord en la partageant entre mille soucis, en la livrant en proie à mille inquiétudes ; *les richesses déchirent l'âme*, en ce que trop souvent elles sont pour elle une source de péchés, par l'extrême facilité qu'elles donnent de satisfaire tous les penchants dépravés ; or, l'âme couverte d'iniquités est horriblement défigurée aux yeux de Dieu, comme un corps que des épines tranchantes auraient ensanglanté.

2° Les épines en s'entrelaçant forment une barrière toute hérissée de pointes menaçantes, et nous *refusent la liberté de passage*. Grave et importante leçon ! Les richesses embarrassent et entravent nos pas dans les voies de Dieu !

## II.

### *Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.*

Souvenez-vous de cette parole : *Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre*. Assurément tous ceux qui l'entouraient avaient les oreilles du corps. Mais évidemment ce sont les oreilles de l'âme qu'il demande. Prenez donc soin que la parole entendue retentisse longtemps à l'oreille du cœur. Gardez que la semence ne tombe le long du chemin, que l'esprit malin ne vienne ravir la parole à votre mémoire. Gardez que la semence ne tombe sur un terrain pierreux, et que le fruit des bonnes œuvres, privé des racines de la persévérance, ne vienne à défaillir.

Beaucoup, en effet, approuvent la parole et se proposent de commencer à pratiquer le bien ; mais aux premières difficultés qu'ils rencontrent, ils laissent inachevée leur entreprise. C'est bien là le terrain pierreux qui, faute d'humidité, n'a pas poussé le premier germe jusqu'au fruit de la persévérance.

Beaucoup, au bruit de nos anathèmes contre l'avarice, pris d'horreur pour ce vice, font grand cas du dépouillement absolu ; mais, au premier objet de convoitise qui se présente, ce beau sentiment s'évanouit. Souvent encore le souvenir de nos iniquités nous pénètre de componction, et ces larmes à peine séchées, nous retombons dans ces mêmes iniquités.

### III.

#### *La parole est étouffée par les sollicitudes, les richesses et les plaisirs.*

Mais remarquons-le, dans son explication le Seigneur déclare que les sollicitudes, les plaisirs et les richesses étouffent la parole. Elles l'étouffent, en effet, parce que leurs pensées importunes ferment les avenues de l'âme ; elles ne laissent pénétrer au cœur aucun bon désir, et par là interceptent l'entrée au principe de la vie.

Remarquons aussi qu'il y a deux choses que la richesse réunit, les soucis et les plaisirs, qui écrasent l'esprit en le rendant inquiet et l'amollissent en le comblant de biens.

### IV.

#### *Ce qui tomba dans une bonne terre rendit cent pour un.*

(La parole) doit sa fécondité à la patience, parce que toutes nos bonnes œuvres sont inutiles, sans le support généreux des injustices du prochain. Car plus on a fait de progrès dans la vertu, plus sont lourdes les croix qu'on trouve à porter en ce monde.

Aussi une foule d'âmes se rencontrent toutes vouées au bien, et qui pourtant sont accablées sous le poids énorme des tribulations. Leur cœur est fermé à tous les désirs de la terre, et cependant elles sont en butte aux plus dures afflictions. Mais, suivant la parole du Seigneur, elles portent du fruit par la patience ; elles subissent avec humilité toutes ces épreuves, et bientôt un repos glorieux couronnera leur constance.

C'est ainsi que foulé sous les pieds (du vigneron) le raisin se transforme en liqueur généreuse. Ainsi, l'olive écrasée abandonne sous le pressoir sa grossière enveloppe, et donne en flots épais une huile onctueuse. Ainsi, dans l'aire, sous les coups du fléau, le grain se sépare de la paille pour qu'ainsi dépouillé il soit recueilli dans les greniers.<sup>1</sup> Voulez-vous donc en finir avec les passions ? Appliquez-vous à supporter humblement les épreuves destinées à vous purifier.

1. Rien de plus gracieux, de plus expressif que cette triple comparaison ! On définit le génie : *Une âme en qui l'intelligence, le sentiment, l'imagination, sont dans une proportion élevée, et en équation exacte.* Or, saint Grégoire posséda dans un degré suréminent ces trois belles facultés. Son esprit découvre avec une rare sagacité les sens les plus profonds et les plus cachés de nos divines Écritures ; il incarne ses idées dans des images pleines de naturel et de vivacité : enfin, rien de plus chaleureux, de plus pathétique que ces exhortations. Il occupe donc un rang distingué parmi les intelligences d'élite. Mais si la couronne du génie brille sur le front de l'immortel Pontife, au-dessus resplendit plus éclatante encore l'auréole de la sainteté. Que faut-il de plus pour exciter notre admiration et notre amour ?

## V.

### *Trait historique.*

Sous le portique que l'on traverse pour entrer dans l'église de Saint-Clément, se trouvait un certain Servulus, que beaucoup d'entre vous ont connu comme moi ; pauvre des biens de ce monde, mais riche en vertu, une longue maladie l'avait épuisé.

Car il languit paralysé depuis la première enfance jusqu'à la fin de sa vie. Impossible à lui de se tenir sur son séant ; impossible de porter la main à la bouche et de changer de côté. Il avait pour le servir sa mère et son frère, et par leurs mains il distribuait aux pauvres tout ce que l'aumône pouvait lui procurer.

Bien que sans aucune teinture des lettres, il avait acheté les livres de la sainte Écriture et se les faisait lire sans cesse par toutes les personnes de piété qu'il hébergeait. Il en vint à posséder pleinement nos Saintes Lettres, quoiqu'il fut, comme j'ai dit, absolument illettré. Au milieu de sa douleur, toujours occupé de l'action de grâces, il chantait nuit et jour des cantiques et célébrait les louanges de Dieu.

Mais le temps approchait où cette patience héroïque devait être récompensée ; la douleur des membres s'étendit alors aux organes essentiels à la vie. Sur le point de mourir, il convie ses hôtes à se lever et à chanter avec lui des psaumes dans l'attente de sa délivrance.

Tout moribond qu'il était, il unit sa voix à la psalmodie ; mais tout-à-coup arrêtant le chœur : Silence ! dit-il, n'entendez-

vous pas résonner dans le ciel une magnifique mélodie ? Il prêtait encore l'oreille du cœur à cette mystérieuse harmonie, lorsque cette âme sainte se dégagea des liens de la chair. A sa sortie (du corps), l'odeur d'un parfum se répandit si abondante, que tous les assistants furent embaumés de la plus suave émanation.

Un religieux de notre couvent fut présent à cette merveille ; il vit encore et il déclare en versant des larmes abondantes que, tant que le corps ne fut pas mis en terre, les douces exhalaisons du parfum se firent sentir. Tel fut l'honneur qui entourait la mort de celui qui dans sa vie fut si constant dans les épreuves. Ainsi, la bonne terre, suivant la parole du Seigneur, porte du fruit par la patience.

Mais je vous en prie, mes très-chers frères, voyez quel moyen d'excuse nous aurons à produire dans ce jugement sévère ? Nous sommes dans l'aisance, nous avons l'usage de nos mains, et nous sommes engourdis pour le bien ! Et lui, pauvre et paralysé, accomplit religieusement les préceptes du Seigneur.

Pour nous confondre, *inutile* que le Seigneur nous montre les Apôtres traînant à leur suite dans le royaume cette multitude de fidèles, fruit de leurs prédications ; *inutile* qu'il produise ces martyrs qui, au prix de leur sang répandu, ont conquis la patrie céleste ; mais ce Servulus dont nous avons parlé, que dirons-nous à sa vue ? lui, dont une langueur prolongée enchaîne les bras, sans pourtant les entraver pour la pratique du bien ! Méditez ces choses, mes frères, dans votre esprit. Animez-vous de zèle pour les bonnes œuvres, et prenant les bons pour modèles, devenez leurs imitateurs maintenant, pour mériter plus tard de partager leur destinée.

## BASILIQUE DE SAINT CLÉMENT.

### *S. Matthieu, XXII, 1-13.*

En ce temps-là Jésus parlant encore en paraboles, dit aux Princes des Prêtres et aux Pharisiens : Le royaume des cieus est semblable à un roi qui fit les noces de son fils. Et il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient invités ; mais ils refusèrent d'y venir. Les uns s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, et l'autre à son négoce. Les autres se saisirent de ses serviteurs, et les tuèrent après leur avoir fait plusieurs outrages. Le roi, l'ayant appris, en fut irrité, et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : Le festin des noces est tout prêt ; mais ceux qui y avaient été invités n'en ont pas été dignes. Allez donc dans les carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Et les serviteurs, s'en allant par les rues, assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle du festin fut remplie de convives. Le roi entra ensuite pour voir ceux qui étaient à table, et ayant aperçu un homme qui n'avait point de robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? Et cet homme demeura muet. Alors le roi dit à ses gens : Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

#### **I.**

### *Le royaume des cieus est semblable à un roi qui fit les noces de son fils.*

Votre charité comprend déjà quel est ce roi, père d'un roi, et qui a célébré les noces de son fils. Dieu le Père fit les noces de Dieu son Fils, quand il l'a uni à la nature humaine dans le sein de la Vierge ; quand il a voulu que, Dieu avant les siècles, il se fit homme à la fin des siècles ; quand il lui donna la sainte Église pour épouse par le mystère de l'incarnation. Le sein de la Vierge Mère fut le lit nuptial de cet Époux.

#### **II.**

### *Il envoya ses serviteurs.*

Il envoya ses serviteurs pour inviter ses amis à ces noces. Il les a deux fois envoyés ; parce qu'il a fait annoncer l'incarnation

du Seigneur d'abord par les prophètes, ensuite par les Apôtres ; les premiers le prédisaient, les seconds l'ont raconté. *Mais ils refusèrent d'y venir et s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à son négoce.* Aller à sa maison de campagne, c'est s'adonner passionnément aux occupations terrestres ; aller à son négoce, c'est n'ambitionner que les profits des opérations commerciales, et par là refuser de venir aux noces du roi.

### III.

#### *Les autres tuèrent ses serviteurs.*

Quelques-uns ne se bornent pas à refuser la faveur de l'invitation, ils en viennent aux persécutions. *Mais le roi, l'ayant appris, envoya ses armées, extermina les meurtriers et brûla leur ville.* Il extermine les meurtriers quand il frappe les persécuteurs. Il brûle leur ville, quand il livre aux tourments des flammes éternelles et l'âme et le corps qui fut sa demeure. Pour détruire ses ennemis, il envoie ses armées, parce que c'est par les anges que Dieu exerce ses vengeances.

### IV.

#### *Les serviteurs firent entrer les bons et les méchants, et la salle des noces fut remplie.*

La qualité des convives nous révèle sans obscurité que les noces du roi figurent l'Église de la terre où les bons sont mêlés aux méchants. Elle engendre bien tous les chrétiens à la foi, mais ne les amène pas tous par le changement de la vie à la liberté de la vie spirituelle. Tant que dure la vie, quoi que nous en ayons, nous marchons confondus dans le chemin du siècle présent. Le discernement n'a lieu qu'au terme du voyage.

Des justes seulement sur la terre ! Jamais : c'est le privilège du ciel. De même l'enfer seul, jamais la terre, ne renferme que des pécheurs. Mais l'Église du temps, lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer, est mélangée de bons et de méchants.

Si donc vous êtes du nombre des bons, tant que vous serez sur la terre supportez patiemment les méchants. Car quiconque s'y refuse ne compte pas parmi les justes : son impatience en

est la preuve. Celui-là renonce à être Abel qui ne subit pas les persécutions de Caïn. Ainsi le grain dans l'aire est foulé sous la paille ; ainsi croissent les fleurs au milieu des buissons et la rose parfumée au milieu de l'épine déchirante<sup>1</sup>.

Le premier homme eut bien deux fils, mais l'un d'eux fut élu et l'autre réprouvé. Des trois fils de Noé, renfermés dans l'arche, deux furent élus, et le troisième réprouvé. Abraham eut deux fils, un seul fut élu ; Isaac eut deux fils, l'un d'eux fut réprouvé. Jacob eut douze enfants ; l'un d'eux est juste, il sera vendu ; les autres sont méchants, ils feront trafic de leur frère.

Douze Apôtres sont élus ; mais dans ce nombre il en est un qui exercera les onze autres. Les Apôtres ordonnèrent sept diacres, l'un d'eux fut hérésiarque<sup>2</sup>.

Il est donc impossible que, dans l'Église d'ici-bas, les méchants ne soient pas toujours mêlés aux bons, et les bons aux méchants. Ayez donc sous les yeux, mes très-chers frères, l'histoire de vos ancêtres pour vous animer au support des méchants. Si nous sommes les enfants des élus, il est de toute nécessité que nous marchions sur les traces de nos pères. On n'est juste qu'à la condition de supporter les pécheurs.

1. Images ingénieuses, pleines de grâce, d'éclat et de justesse ! Plus est pénétrante la vue de l'esprit, plus elle saisit avec facilité les harmonies du monde supérieur avec le monde inférieur, et les similitudes existantes entre les diverses classes d'êtres qui composent l'ordre physique. Ces rapprochements, ces comparaisons, source du langage métaphorique ou figuré, sont comme l'âme et la vie du style, et forment sa plus brillante parure. « *L'imagination*, a dit excellemment un grand écrivain, l'imagination qu'on décrie comme incompatible avec la raison, n'est pourtant qu'une raison plus féconde et plus forte : les esprits secs et stériles, qui forment le plus grand nombre, ne pouvant y atteindre, s'en vengent par en médire ».

2. L'hérésiarque dont parle le saint docteur est Nicolas, l'un des sept premiers diacres de l'église de Jérusalem, que les Apôtres eux-mêmes choisirent comme des hommes remplis de sagesse et de l'Esprit saint, pour rehausser l'éclat des fonctions saintes et maintenir le bon ordre dans la maison du Seigneur.

Les sectateurs de Nicolas prirent le nom de Nicolaites. Leur doctrine différait peu, pour le fond, de celle des Simonien, des Ménandrien, des Corinthien et de toute cette lie d'hérétiques que l'enfer vomit dès le berceau de l'Église. Tous s'arrogeaient orgueilleusement le nom



fastueux de *gnostiques*, c'est-à-dire *intelligents, illuminés*. Ils altéraient le dogme et la morale.

I. Le dogme. Ils supposaient une divinité souveraine de laquelle était sortie une première classe de substances spirituelles auxquelles ils donnaient différents noms suivant leurs caprices, et dont ils décrivaient les émanations, les successions et combinaisons diverses avec de nombreuses variantes. Ils rêvaient encore une seconde classe de substances invisibles, dans un état permanent d'hostilité avec les premières ; c'est à ces esprits d'un rang inférieur qu'ils attribuaient : 1° la création de la matière qui, suivant eux, était impure et mauvaise en soi ; 2° la loi ancienne et la constitution politique des Juifs... Ces mêmes sectes s'accordaient encore à détruire le mystère de l'Incarnation, quoiqu'elles prissent diverses routes pour en corrompre la droite intelligence.

II. La morale. Suivant eux, *rien n'était juste ou injuste de soi-même*. Maxime détestable, principe fécond des plus affreux désordres. Mener une vie austère, affliger la chair par des jeûnes, vivre dans la virginité et la continence, était, à leurs yeux, des folies. Aussi la plume la moins pudique rougirait de retracer les monstruosité familières à ces sectes abominables.

Du reste, si plusieurs saints Pères regardent le diacre Nicolas comme le fondateur de la secte des Nicolaïtes, la vérité historique oblige de dire que d'autres le disculpent de cette infamie. Suivant ces derniers, les hérétiques pour se couvrir de son vrai nom et se donner une origine respectable, détournèrent de son vrai sens une parole qui était comme sa devise : *il faut abuser de sa chair* ; c'est-à-dire la maltraiter, la mortifier, la dompter.

## V.

### ***Le roi étant entré vit un homme qui n'avait pas de robe nuptiale.***

L'âme doit peser en tremblant la parole qui suit : *Mais le roi entra pour voir les convives, et il aperçut un homme qui n'avait pas la robe nuptiale*. Cette robe nuptiale désigne-t-elle autre chose que la charité ? Il est dans la salle du festin, mais sans robe nuptiale, celui qui, membre de la sainte Église par la foi, n'a pas la charité.

La robe nuptiale figure très bien la charité, notre Créateur était revêtu de ce sentiment, en venant célébrer son alliance avec l'Église. Car c'est par charité seulement que le Fils unique de Dieu s'est fait l'époux des âmes prédestinées... Ainsi, quiconque parmi vous s'est ouvert par la foi les portes de

l'Église, est déjà par là-même entré au festin dans la salle des noces, mais sans y porter la robe nuptiale s'il a perdu la parure de la charité.

Et certes, mes frères, lorsqu'on est invité à des noces charnelles, on revêt un habit nouveau ; on rougirait d'assister aux joies de ces fêtes avec des vêtements usés. Nous venons aux noces de Dieu, et nous ne songeons pas à renouveler le vêtement de l'âme.

C'est nous, mes très-chers frères, qui sommes les conviés aux noces du Verbe, nous que l'Église a dotés de la foi, que l'Écriture nourrit d'un aliment céleste et qui nous glorifions d'être l'épouse mystique de Dieu. Considérez, je vous prie, si c'est avec la robe nuptiale que vous venez à ces noces, soumettez vos pensées à un scrupuleux examen, pesez sur chaque chose les sentiments de votre cœur, voyez si vous êtes sans fiel contre personne, si la prospérité d'autrui n'allume pas en vous les feux de l'envie, si vous ne cherchez à nuire à personne par quelque secrète malice.

## VI.

*Et il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ?*

Voilà que le roi entre dans la salle des noces, il examine l'état de notre âme et dit en colère à celui qu'il trouve dépouillé de la charité : *Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ?* Bien étonnante parole ! il appelle ami celui qu'il réproouve. C'est comme s'il disait plus ouvertement : Ami et ennemi : ami par la foi ; ennemi par les œuvres.

*Et cet homme demeura muet ;* parce que, chose lamentable ! dans la juste sévérité du suprême reproche, il n'y a plus aucun moyen d'excuse. Car le juge qui tonne au dehors est aussi à l'intérieur le témoin accusateur de la conscience.

## VII.

*Alors le roi dit à ses serviteurs : Liez-lui les pieds et les mains, etc.*

Un châtiment bien mérité lie les pieds et les mains que le péché captiva pour les bonnes œuvres. Ces pieds, en effet, qui négligent de visiter le malade, ces mains qui ne s'ouvrent jamais sur l'indigent, la volonté déjà les avait garrottés pour le bien ; maintenant donc ils se livrent de plein gré aux liens du péché ; en punition ils sont alors enchaînés malgré eux.

Mais cette parole : Qu'il soit jeté dans les ténèbres extérieures est pleine de justesse. Nous appelons ténèbres intérieures, l'aveuglement du cœur ; et ténèbres extérieures, l'éternelle nuit de la damnation. Or, c'est dans les horreurs de cette nuit que le réprouvé est alors précipité en dépit de lui-même, parce qu'il s'est ici-bas volontairement plongé dans les ténèbres du cœur.

Il y a aussi (dit l'Évangile) des pleurs et des grincements de dents, pour que là grincent des dents ceux qui furent ici-bas adonnés à la bonne chère, pour que là pleurent ces yeux accoutumés ici-bas aux jouissances criminelles ; en sorte que chaque membre soit tourmenté par un supplice analogue à la passion dont il fut l'esclave sur la terre.

## VIII.

*Beaucoup sont appelés et peu sont élus.*

Elle est terrifiante, la parole que nous avons entendue : voilà qu'appelés déjà par la foi, nous sommes venus aux noces du roi céleste ; nous croyons et confessons le mystère de son incarnation, nous participons à la nourriture de la parole divine ; mais le roi doit entrer au jour du jugement. Notre vocation n'est pas douteuse ; mais notre élection est incertaine : et plus est grande sur ce point notre ignorance, plus nous devons nous abîmer profondément dans l'humilité.

Quelques-uns n'ébauchent pas même l'œuvre du salut, d'autres la commencent mais ne l'achèvent pas. L'un passe sa vie presque entière dans le désordre, mais sur la fin de sa vie, il expie ses dérèglements dans les soupirs et les rigueurs de la

pénitence. Un autre semble mener une vie de prédestiné, et pourtant il entre dans la voie de perdition presque au terme de la carrière. Ainsi donc, que chacun tremble sur sa destinée, et d'autant plus vivement qu'il ignore le résultat définitif. Disons souvent, sans jamais l'oublier : Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

## IX.

### *Trait historique.*

Mais, comme quelquefois l'exemple est plus efficace que la parole pour la conversion des âmes, je veux rapporter un fait que vos cœurs entendront avec d'autant plus d'effroi, qu'il est pour eux comme un écho plus rapproché, car il est tout récent, et des témoins de ce trait existent encore.

Mon père eut trois sœurs qui toutes trois firent vœu de virginité ; elles s'appelaient Tharsille, Gordiane, Émiliane. Mues ensemble d'un même zèle, elles se convertirent, se consacrèrent à Dieu en même temps, et menaient dans leur propre maison une vie de communauté.

Continuant ce genre de vie, Tharsille et Émiliane firent dans l'amour de Dieu chaque jour de nouveaux progrès. L'ardeur de Gordiane s'attédisait au contraire, l'amour de Dieu dépérit journellement dans son âme, où par degrés s'insinua de nouveau l'amour du siècle. Tharsille, cependant, toute désolée, répétait souvent à Émiliane : Je vois *bien* que Gordiane, notre sœur, n'a pas nos inclinations.

Elles s'appliquaient, par de tendres reproches, à l'amender et à la ramener de la légèreté de sa vie à la gravité de son état. Son extérieur alors se composait aussitôt, mais l'heure de la remontrance passée, sa retenue de commande s'évanouissait en même temps, et vite elle revenait à ses conversations frivoles. Elle recherchait la société des jeunes séculières, et supportait avec peine toute personne qui n'eût pas été mondaine.

Or, ma tante paternelle Tharsille, que sa gravité rendait vénérable entre ses sœurs, était glorieusement parvenue au sommet de la sainteté. Une nuit, mon ascendant au quatrième

degré, Félix, pontife de l'Église romaine, lui apparut, et lui montrant le séjour de la lumière éternelle : Viens, lui dit-il, viens à ma suite au sein de la lumière. Bientôt après la fièvre la saisit et la réduisit à la dernière extrémité.

Lorsque les femmes ou les hommes nobles sont en danger de mort, la foule assiège leur demeure pour consoler leurs parents. Suivant l'usage, autour du lit de Tharsille sur le point de mourir, se rassembla une multitude d'hommes et de femmes, parmi lesquelles se trouva ma mère. Mais tout à coup levant les yeux au ciel, la moribonde vit arriver Jésus et se mit à crier à ceux qui l'entouraient : Éloignez-vous, éloignez-vous, voilà Jésus ! Et le regard fixé sur Jésus qu'elle voyait, cette âme sainte sortit de la prison du corps. L'odeur d'un parfum délicieux se répandit aussitôt avec abondance, et la suavité même de cette émanation rendit manifeste pour tous l'arrivée en ce lieu de l'auteur même de la suavité. Or, cette merveille s'accomplit avant le jour de Noël.

Après cette fête, la défunte, dans une vision nocturne, apparut à Émiliane, sa sœur : Viens, lui dit-elle, si j'ai célébré sans toi la naissance du Seigneur, du moins que nous fêtions ensemble sa sainte Épiphanie. Mais Émiliane inquiète du salut de sa sœur : Si je viens seule, répondit-elle aussitôt, à qui confier Gordiane, notre sœur ?

Insistant d'un air consterné : Viens, reprit Tharsille, Gordiane s'est de nouveau sécularisée. Après cette apparition, Émiliane tomba malade, et le mal faisant des progrès, elle mourut, suivant la prédiction, avant l'Épiphanie.

Quant à Gordiane, se voyant seule, elle fit bientôt des progrès dans le désordre ; elle perdit la crainte de Dieu, oublia sa consécration et se maria à l'intendant de ses terres.

Voilà que toutes les trois dans un même élan s'étaient converties, mais elles n'ont pas toutes persévéré dans cette même ferveur, parce que, suivant la parole du Seigneur : Il y a beaucoup d'appelés, mais peu sont élus. J'ai rapporté ce trait, pour que les bonnes œuvres accomplies n'inspirent à personne une sécurité téméraire, puisqu'au milieu de l'incertitude de cette vie, il ignore quelle sera sa fin dernière.

## BASILIQUE DE SAINT FÉLIX, LE JOUR DE SA NAISSANCE.

*S. Luc, XII, 35-40.*

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Que vos reins soient ceints, et ayez dans vos mains des lampes allumées. Et soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître revienne des noces, afin que lorsqu'il sera venu et qu'il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux ces serviteurs que le maître trouvera à son arrivée veillants ! Je vous dis en vérité que s'étant ceint, il les fera mettre à table et viendra les servir. S'il arrive à la seconde ou à la troisième veille de la nuit et qu'il les trouve en cet état, heureux seront ces serviteurs. Or, sachez que si ce père de famille était averti de l'heure où le voleur doit venir, il veillerait certainement, et ne laisserait pas percer sa maison. Tenez-vous donc aussi toujours prêts, parce que le Fils de l'Homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas.

### I.

#### *Que vos reins soient ceints.*

Nous ceignons nos reins, lorsque par la continence nous refrénon les appétits désordonnés de la chair. Mais, comme il ne suffit pas d'éviter le mal, et que chacun doit encore s'appliquer au labeur des bonnes œuvres, le texte ajoute aussitôt : *Ayez dans vos mains des lampes ardentes.* Nous tenons dans nos mains des lampes ardentes, lorsque nos bonnes œuvres sont, pour le prochain, des exemples de lumière. C'est de ces bonnes œuvres que le Seigneur a dit : *Que votre lumière brille à la face des hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel* (Matth. V, 16).

Il y a donc deux prescriptions : ceindre ses reins et porter des lampes, en sorte que la pureté, fruit de la chasteté, éclate dans le corps, et que la lumière de la vérité brille dans les œuvres. Car l'un sans l'autre ne saurait plaire à notre Rédempteur. Et la chasteté n'est pas quelque chose de bien grand sans les bonnes œuvres, ni les bonnes œuvres non plus sans la chasteté.

## II.

### *Soyez semblables à ceux qui attendent leur maître.*

Quiconque associe les deux choses, n'a plus qu'à diriger ses aspirations vers la patrie céleste, plaçant tout son espoir dans l'arrivée de son Rédempteur. Aussi est-il dit immédiatement : *Et soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître revienne des noces.* Car le maître est allé aux noces, lorsque ressuscité des morts, et montant aux cieux, il s'est uni, homme nouveau, à la multitude des anges restés fidèles.

## III.

### *Afin que lorsqu'il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt.*

Mais c'est avec raison qu'il est dit des serviteurs qui attendent : *Afin que lorsqu'il sera venu et qu'il aura frappé, ils lui ouvrent aussitôt.* Car le Seigneur arrive quand il se prépare au jugement. Il frappe lorsque, par les souffrances de la maladie, il nous annonce l'approche de la mort. Nous lui ouvrons aussitôt, si nous le recevons avec amour.

Car il refuse d'ouvrir au juge qui frappe, celui qui craint de sortir du corps, qui appréhende de voir ce juge qu'il se souvient d'avoir méprisé. Mais celui que son espérance et ses œuvres rassurent, ouvre aussitôt qu'il entend frapper, parce que la présence de son juge le réjouit, et lorsque la mort signale son approche, la gloire de la récompense le ravit.

## IV.

### *Heureux les serviteurs que le maître trouvera veillants !*

Aussi voyez la suite : *Heureux ces serviteurs que le maître à son arrivée trouvera veillants !* Celui-là veille, qui tient les yeux ouverts aux rayons de la véritable lumière ; il veille celui dont les œuvres répondent à la croyance ; il veille celui qui repousse loin de lui les ténèbres de la négligence et de la torpeur. De là cette parole de saint Paul : *Réveillez-vous, justes, et ne vous laissez pas aller au péché* (I Cor. XV, 34) ; et encore cette autre : *L'heure est venue de sortir de notre sommeil* (Rom. XIII, 11).

## V.

### *Il se ceindra, les fera asseoir et les servira lui-même.*

Mais, à son arrivée, que fait le maître aux serviteurs veillants ? Écoutez. *Je vous dis, en vérité, que s'étant ceint, il les fera mettre à table, et passant, ils les servira.* Il se ceindra, c'est-à-dire qu'il se préparera à les récompenser, et les fera mettre à table, c'est-à-dire qu'il les fera jouir du repos éternel. Car l'action d'être à table exprime notre repos dans les cieus.

C'est pourquoi le Seigneur dit encore : *ils viendront et se mettront à table avec Abraham, Isaac et Jacob* (Matth. VII, 11). Mais passant, le Seigneur nous sert parce qu'il nous rassasie des clartés de sa gloire. Il est dit qu'il passe (pour faire entendre) qu'après le jugement il remonte au ciel, et son passage a pour effet de nous manifester ses splendeurs : nous l'avons vu, au jugement, dans son humanité ; nous le voyons de plus, après le jugement, dans sa divinité.

## VI.

### *Et s'il vient à la seconde ou à la troisième veille, et qu'il les trouve en cet état, heureux sont ces serviteurs.*

Mais qu'arrive-t-il, si les serviteurs sont négligents (endormis) à la première veille ? Car la première veille figure le premier âge<sup>1</sup>. *Dans ce cas, il ne faut pas que, désespérés, nous négligions la pratique du bien, car c'est pour nous faire penser à sa patience, à sa longanimité que le Seigneur ajoute : Et s'il vient à la seconde veille ou à la troisième, et qu'il les trouve en cet état (veillants), heureux sont ces serviteurs.*

Car si la première veille figure le premier âge ou l'enfance, la seconde représente l'adolescence ou la jeunesse, comme la troisième est un symbole de la vieillesse.

Que celui donc qui fut endormi à la première veille, secoue son sommeil à la seconde ; il n'a pas voulu, dans l'enfance, briser avec les passions mauvaises, qu'au moins, dans la jeunesse, il entre avec ardeur dans les voies de la vie ; et s'il a continué son sommeil durant la seconde veille, qu'il ne se prive pas des ressources de la troisième ; s'il est détourné dans



la jeunesse des sentiers de la vie, du moins que le repentir l'y ramène dans la vieillesse.

Considérez, mes très-chers frères, que la charité de Dieu n'a laissé aucune issue à notre dureté. Impossible à l'homme d'imaginer une excuse. Dieu est méprisé, il attend ; il se voit dédaigné, il revient à la charge ; ces rebuts sont outrageants pour lui, et cependant il offre au repentir, bien que tardif, même des récompenses. Mais gardons-nous d'abuser de cette longanimité ; longtemps en vue de sa conversion, il supporte le pécheur, mais il punit plus rigoureusement son impénitence.

1. Une idée facile à suppléer est omise dans le texte ; pour que la pensée soit complète, il faut : *l'attente*, dans la première, figure la vigilance dans le premier âge.

## VII.

***Si le père de famille connaissait l'heure où le voleur doit venir, il veillerait.***

Pour secouer l'indolence de notre âme, des malheurs de l'ordre matériel nous sont cités en comparaison, afin que cette vue provoque notre vigilance ; car il est dit : *Sachez que si le père de famille connaissait l'heure où le voleur doit venir, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison.*

Comme conséquence de cet exemple, se déduit l'exhortation suivante : *Et vous aussi, tenez-vous toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas.* Le voleur, en effet, perce la maison à l'insu du père de famille, lorsque l'âme assoupie n'étant pas sur ses gardes, la mort brise à l'improviste l'habitation de notre chair, tue le maître de la maison endormi, et le traîne au supplice avant qu'il en ait conscience. Il résisterait au voleur par la vigilance, parce que dans la prévoyance de l'arrivée du juge, qui nous saisit subitement, l'âme repentante court à sa rencontre, pour ne pas mourir impénitente.

### VIII.

#### *Le Fils de l'Homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas.*

Notre Seigneur a voulu que l'heure dernière nous soit inconnue pour qu'elle soit toujours redoutée, et que, dans l'impuissance de la prévoir, nous soyons toujours préparés. C'est pourquoi, mes frères, pensez à votre condition mortelle, préparez-vous chaque jour à l'arrivée du juge par les pleurs et les gémissements. Et puisque pour tous la mort est certaine, n'allez pas, sur un calcul incertain, faire fonds sur une vie passagère. Gardez que les soins terrestres ne vous appesantissent.

Puisque nous ignorons l'époque de la mort, et qu'après elle le bien est impossible, il faut donc saisir avec empressement le temps qui nous est accordé. Et pour que la mort soit pour nous l'occasion d'un triomphe, il faut qu'avant son arrivée elle nous soit un objet continuel de crainte.

## BASILIQUE DE SAINT-PIERRE, LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME.

*S. Luc, XVIII, 31-44.*

En ce temps-là Jésus prit à part ses douze disciples et il leur dit : Voici que nous montons à Jérusalem. Et tout ce qui a été écrit par les Prophètes touchant le Fils de l'Homme sera accompli. Car il sera livré aux gentils, moqué, flagellé, couvert de crachats. Et après qu'ils l'auront flagellé, ils le feront mourir, et le troisième jour il ressuscitera. Mais ils ne comprirent rien à tout cela. C'était pour eux un langage inconnu, et ils n'entendaient point ce qu'il leur disait. Or, il arriva, comme il approchait de Jéricho, qu'un aveugle était assis sur le bord du chemin, demandant l'aumône. Entendant passer une troupe de gens, il demanda ce que c'était. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Et aussitôt il s'écria : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Et ceux qui allaient devant lui disaient rudement de se taire. Mais il criait encore beaucoup plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jésus s'arrêtant, ordonna qu'on le lui amenât. Et quand l'aveugle se fut approché, il lui demanda : Que voulez-vous que je vous fasse ? L'aveugle répondit : Seigneur, que je voie. Et Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé. Et il le vit au même instant, et il le suivait, rendant gloire à Dieu ; ce que tout le peuple ayant vu, il en loua Dieu.

### I.

*Tout ce qui a été dit par les Prophètes touchant le Fils de l'homme s'accomplira.*

Notre Rédempteur prévoyant que sa passion jetterait le trouble dans l'âme de ses disciples, leur prédit longtemps à l'avance et les humiliations du Calvaire, et la gloire de son sépulcre, afin que le spectacle de sa mort leur fût un motif de croire à sa résurrection. Mais, encore charnels, ses disciples ne pouvaient comprendre les paroles de ce mystère ; il en vient donc à un miracle.

Sous leurs yeux il rend la vue à un aveugle, afin que plus à leur portée que les paroles du mystère céleste, cette action divine les affermit dans la foi. Mais les miracles de notre Seigneur et Sauveur, il faut les bien entendre ; d'abord ce sont des faits d'une indubitable réalité, et de plus ils ont une signification symbolique. Oui, ces œuvres nous montrent,

d'une part, la puissance de Dieu, et de l'autre proclament en mystère quelque vérité.

Voilà en effet que le récit (évangélique) nous laisse ignorer le nom de cet aveugle, mais nous n'en connaissons pas moins la signification mystique. Cet aveugle figure le genre humain qui, chassé dans notre premier père des joies du paradis, et privé des clartés de la lumière supérieure, est plongé dans des ténèbres vengeresses. Mais pourtant la présence de son Rédempteur l'éclaire assez, pour lui faire entrevoir par ses désirs les joies de la lumière divine et l'engager dans les voies d'une sainte vie.

## II.

***Comme il approchait de Jéricho, un aveugle était assis sur le bord du chemin, mendiant.***

Remarquons-le, il est dit que Jésus s'approchant de Jéricho, l'aveugle est éclairé. Ce n'est pas sans raison qu'il est représenté comme assis sur le bord d'un chemin et demandant l'aumône. Car : *Je suis la voie*, dit la Vérité même.

Celui donc qui est privé des rayons de la lumière éternelle, est aveugle ; mais s'il a déjà foi au Rédempteur, il est assis sur le bord du chemin. Que si, croyant déjà, il néglige la prière pour solliciter la lumière éternelle, c'est bien l'aveugle sur le bord du chemin, mais qui ne demande pas l'aumône. Mais si à la foi, et à la conscience de l'aveuglement de son cœur, il joint la prière pour obtenir la lumière de la vérité, l'aveugle alors est au bord du chemin et demande l'aumône.

Que celui donc qui reconnaît ses ténèbres, son aveuglement, crie du fond des entrailles, qu'il crie du fond du cœur : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.*

## III.

***Et ceux qui allaient devant, lui ordonnaient de se taire.***

Que figurent ceux qui précèdent les pas de Jésus ? N'est-ce pas cette foule de désirs charnels qui, avant l'arrivée de Jésus dans notre cœur, dissipent notre pensée et troublent le cri de l'âme dans la prière<sup>1</sup> ?

Souvent en effet après une vie criminelle nous voulons nous convertir au Seigneur ; alors nos péchés comme des fantômes assiègent notre mémoire, paralysent l'énergie de l'âme, bouleversent la pensée, étouffent la voix de notre prière.

1. Ingénieuse application de l'Évangile !... Les deux petits tableaux qui suivent sont remarquables par la vigueur, la propriété et la richesse des expressions ; rien de plus expressif et de plus pittoresque que : *occurrunt cordi phantasmata peccatorum*, etc. Rien de plus énergique que tout ce passage : *Quanto graviori tumultu cogitationum carnalium premimur, tanto orationi insistere ardentius debemus*, etc.

#### IV.

#### *Mais il criait beaucoup plus fort.*

Écoutons la conduite qu'oppose à ces difficultés cet aveugle qui va cesser de l'être : Mais il criait beaucoup plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Voilà qu'à l'envi on le rudoie pour le faire taire, mais il élève de plus en plus la voix, parce que plus est assourdissant pour nous le tumulte des pensées charnelles, plus il faut mettre d'insistance et d'ardeur dans la prière. Elles voudraient (ces pensées) étouffer notre voix, mais plus le cri de l'âme est rudement combattu, plus son intensité doit grandir.

#### V.

#### *Jésus commanda de le lui amener.*

En persistant avec énergie dans la prière, nous arrêtons Jésus dans notre âme. Aussi est-il ajouté : *Mais Jésus s'arrêtant, ordonna qu'on le lui amenât*. Il passait et voilà qu'il s'arrête, parce que tant que dans la prière nous sommes en proie à cette foule de fantômes, nous sentons en quelque sorte Jésus passer. Mais si nous persévérons avec ardeur dans la prière, alors Jésus s'arrête pour nous tirer des ténèbres. Dieu se fixe dans notre âme, et lui restitue la lumière qu'elle avait perdue.

#### VI.

#### *Que voulez-vous que je vous fasse ?*

Remarquons ce qu'il dit à l'aveugle qui s'approche : *Que voulez-vous que je vous fasse ?* Pouvait-il bien ignorer le désir

de l'aveugle, celui qui pouvait rendre la lumière ? Nos besoins, les faveurs qu'il nous destine, il les connaît à l'avance, mais il veut que l'un et l'autre soient une occasion de prière. Il nous exhorte à la prière avec insistance, et cependant il dit : *Votre Père céleste sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez* (Matth. VI, 8). Il exige donc nos demandes, pour exciter notre zèle pour la prière.

## VII.

### *Seigneur, faites que je voie.*

Aussi l'aveugle répond aussitôt. *Seigneur, faites que je voie.* Voilà que l'aveugle demande au Seigneur, non pas l'or, mais la lumière. Tout, hormis la lumière, a peu de prix à ses yeux ; car sans la lumière toutes les richesses qu'un aveugle peut posséder sont invisibles pour lui.

Imitons, mes très-chers frères, celui que nous voyons à la fois guéri dans son corps et dans son âme. Demandons au Seigneur, non pas les fausses richesses, les faveurs terrestres, les honneurs passagers, mais la lumière ; non pas la lumière circonscrite dans l'espace, limitée par le temps, éclipsée par les ténèbres de la nuit et qui nous est commune avec les bêtes, mais cette lumière que nous partagerons seulement avec les anges, et qui n'a ni commencement ni fin. Le chemin infaillible de cette lumière, c'est la foi. Aussi l'aveugle qui va participer à cette lumière entend-il aussitôt cette réponse si juste : *Voyez ; votre foi vous a sauvé.*

## VIII.

### *A l'instant il vit et il le suivait.*

Mais écoutons l'effet de la prière de l'aveugle, et aussi sa conduite : Il vit au même instant et il le suivait. Il voit et il suit, celui qui pratique le bien qu'il connaît. Mais il voit sans suivre, celui qui connaît le bien, et qui néglige de l'accomplir.

Si donc, mes très-chers frères, nous reconnaissons l'obscurité du pèlerinage, si notre foi au mystère de notre Rédempteur nous place sur le bord du chemin, si nous sollicitons de notre Créateur la lumière par une prière quotidienne, si déjà cette

même lumière a dissipé les ténèbres qui offusquaient notre intelligence, ce Jésus que nous voyons des yeux de l'esprit, suivons-le par les œuvres. Regardons ses voies et marchons fidèlement sur ses traces : Car suivre Jésus, c'est l'imiter.

Considérons ses voies pour nous mettre en état de le suivre. Maître et créateur des anges, voilà que pour revêtir la nature qu'il nous a donnée, il descend dans le sein d'une vierge. Et il n'a pas voulu naître en ce monde au sein de l'opulence, il s'est donné des pauvres pour parents. Aussi l'agneau ne figure pas dans l'offrande faite pour lui. Sa mère offre en sacrifice deux colombes et deux tourterelles. Il a dédaigné les prospérités de ce monde ; il a subi les opprobres et les railleries, il a supporté les crachats, la flagellation, les soufflets, la couronne d'épine et la croix.

Y a-t-il chose au monde que l'homme ne doive souffrir pour lui-même, alors que Dieu a tant souffert pour l'homme ? Ce sont les larmes qui nous conduisent aux joies éternelles, suivant cette promesse de la Vérité : *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés* (Matth. V, 5). Les joies au contraire nous mènent aux larmes, comme en témoigne encore cette parole de la Vérité : *Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous pleurerez et gémirez* (Luc. VI, 25).

Si donc nous voulons trouver, au terme, la joie promise, marchons, durant le voyage, dans les amertumes de la pénitence. Par là, non seulement, notre vie d'abord deviendra de plus en plus divine ; mais encore elle portera nos frères à louer le Seigneur suivant cette parole : *Et tout le peuple à ce spectacle rendit gloire à Dieu.*

## BASILIQUE DE SAINT-JEAN-DE-LATRAN, LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

### *S. Matthieu, IV, 1-11.*

En ce temps-là Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert afin d'y être tenté par le diable, et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Et le tentateur s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains. Jésus répondant dit : il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le diable alors le transporta dans la ville sainte, et, le mettant sur le pinacle du temple, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : il a donné à ses anges des ordres relatifs à vous, et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre. Jésus lui dit : il est encore écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta encore sur une montagne fort élevée, et lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire. Et il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si, vous prosternant, vous m'adorez. Alors Jésus lui dit : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. Alors le diable le laissa, et voilà que les anges s'approchèrent et le servirent.

### I.

#### *Jésus fut conduit dans le désert pour être tenté par le diable.*

Un homme-Dieu, que le diable transporte sur une haute montagne ou dans la ville sainte ! Ce récit excite les répugnances de l'esprit, comme il épouvante les oreilles humaines. Cependant ce fait, comparé à d'autres événements de sa vie, cesse de paraître incroyable.

Certes Satan est le chef de tous les méchants, et tous les méchants sont les membres de ce chef. Est-ce que Pilate ne fut pas membre de Satan ? Est-ce qu'ils ne furent pas membres de Satan, les Juifs persécuteurs et les soldats qui crucifièrent le Christ ? Est-il donc étonnant qu'il ait permis au chef de l'emporter sur une montagne, alors qu'il permet aux membres de le crucifier ?

Notre Rédempteur n'a donc pas dérogé en se laissant tenter, lui qui venait pour être mis à mort. Il était convenable en effet que par ses tentations il vainquît les nôtres, lui qui venait terrasser notre mort par la sienne.



## II.

### *Trois degrés dans la tentation.*

Mais il faut le savoir ; il y a trois degrés divers dans la tentation : la suggestion, la délectation, le consentement. Nous, dans la plupart de nos tentations., nous allons jusqu'à la délectation, ou même jusqu'au consentement, parce que, issus de la concupiscence, nous portons en nous-mêmes la matière de ces combats laborieux.

Mais Dieu, né dans le sein d'une Vierge, et venu au monde sans péché, ne trouvait en lui aucune contradiction. C'est donc par suggestion seulement qu'il a pu être tenté, mais la délectation du péché n'a pas effleuré son âme. Et ainsi cette tentation de Satan, tout au dehors, n'a pas pénétré à l'intérieur.

## III.

### *Trois sortes de tentations.*

L'antique ennemi souleva contre notre premier père une triple tentation : à savoir la tentation de gourmandise, de vaine gloire et d'ambition. Tentation victorieuse, car l'homme y donna son consentement.

Il le tenta de gourmandise en lui montrant le fruit défendu et lui persuadant d'en manger. Il le tenta de vaine gloire, en lui disant : *Vous serez comme des dieux* (Genes. III, 5). Il le tenta d'avarice par cette parole : *Vous saurez le bien et le mal* (ibid.). Car l'amour de l'exaltation est avarice comme la passion de l'argent ; et c'est vraiment de l'avarice que d'ambitionner démesurément l'élévation.

## IV.

### *Moyens de résister aux tentations.*

Mais la tactique qui le rendit victorieux<sup>1</sup> du premier homme, échoua dans la tentation du second. Car il le tenta de gourmandise, en disant : *Commandez que ces pierres deviennent des pains* ; de vaine gloire, en disant : *Si vous êtes le Fils de Dieu jetez-vous en bas* ; d'ambition, lorsque lui montrant

tous les royaumes de ce monde, il ajoute : *Je vous donnerai toutes ces choses si, vous prosternant, vous m'adorez.* Mais il est vaincu par le second homme, dans les mêmes combats où il avait triomphé du premier.

Cependant, mes très-chers frères, la tentation du Sauveur nous offre un autre point de vue : le Seigneur oppose aux suggestions de Satan les oracles des saintes Écritures ; lui qui d'une parole pouvait précipiter le tentateur dans l'abîme, n'use pas de sa toute-puissance. Les paroles des saintes Lettres, voilà son unique défense ; il nous a donné cet exemple de patience afin que, si la malice des hommes nous fait quelques injustices, nous recourions plutôt aux enseignements (célestes), qu'à la vengeance.

Comparez l'extrême patience de Dieu avec notre impatience extrême. Si l'outrage ou quelque injustice vient à nous atteindre, outrés de fureur, nous poussons la vengeance aussi loin que nos forces, ou nous menaçons de ce qui les excède. Et le Seigneur, en butte aux assauts de Satan, ne lui oppose que des paroles de douceur.

1. Le démon.

## V.

### *Et les anges le servirent.*

Remarquons ce qui suit, le diable l'ayant laissé, les anges le servaient. Ce fait ne prouve-t-il pas les deux natures dans une même personne ? Le démon le tente, parce qu'il est homme ; les anges le servent, parce qu'il est Dieu.

Reconnaissons donc en lui notre nature, puisque, sans elle, le démon n'eût pu le tenter. Adorons en lui la divinité, car s'il n'était pas comme Dieu supérieur à tout, il n'aurait pas les anges pour serviteurs.

## VI.

### *Il jeûna quarante jours.*

Le jeûne de notre Rédempteur a été de quarante jours ; on nous l'a rappelé au commencement de cette période

quadragésimale. Recherchons pourquoi ce jeûne a duré quarante jours.

Pour recevoir la loi, Moïse jeûna quarante jours. Durant un égal intervalle Élie dans le désert s'imposa cette même privation. Notre Créateur lui-même, en venant au milieu de nous, s'est abstenu pendant quarante jours de toute nourriture. Nous aussi dans la mesure de notre pouvoir, au retour annuel de la quarantaine, efforçons-nous d'affliger notre chair par le jeûne.

À partir de ce jour, jusqu'aux joies des solennités pascales, on compte six semaines qui donnent quarante-deux jours. En retranchant de cette somme les six dimanches, il ne reste plus que trente-six jours de jeûne, Mais l'année se compose de trois cent soixante-cinq jours ; ainsi en jeûnant pendant trente-six jours nous offrons à Dieu la dîme de l'année.

C'est pourquoi, mes très-chers frères, de même que la loi vous prescrit la dîme de vos biens, appliquez-vous à offrir à Dieu la dîme de vos jours. Que chacun, autant que ses forces le permettent, macère sa chair, en mortifie les désirs, en extermine les appétits honteux, pour en faire, suivant le mot de l'Apôtre, une hostie vivante.

L'hostie, bien qu'immolée, est pourtant vivante, tant que dure la vie de l'homme mortifié dans ses désirs charnels. La chair contentée nous entraîna au péché ; que, matée, elle nous ramène à l'innocence ; car c'est en goûtant au fruit défendu que l'auteur de notre mort a transgressé le précepte de la vie. Et puisque c'est le manger qui nous a fait déchoir des joies du paradis, pour y remonter pratiquons le jeûne, suivant l'étendue de nos forces.

## BASILIQUE DE SAINT PANCRACE, LE JOUR DE SA FÊTE.

*S. Jean, XV, 12-16.*

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appellerai plus désormais serviteurs, parce que le serviteur ne sait ce que fait son maître ; mais je vous appellerai mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis et je vous ai établis afin que vous alliez et que vous rapportiez du fruit et que votre fruit demeure ; afin que mon Père vous donne tout ce que vous lui demanderez en mon nom.

### I.

*Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres.*

Puisque les saintes Lettres sont toutes pleines des préceptes du Seigneur, pourquoi dit-il de la charité, comme d'un précepte à part : *Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres* ? N'est-ce pas parce que tout commandement dérive uniquement de la charité, et que tous se résument en un seul : puisque tout commandement a sa base dans la charité ?

Car, de même que dans l'arbre les rameaux nombreux proviennent tous de la racine, de même toutes les vertus sont filles de la charité. Et le rameau des bonnes œuvres n'a de vie que par la racine de la charité. La loi du Seigneur est donc à la fois une et multiple : multiple par la diversité des œuvres (qu'elle impose) ; une, par la racine de la charité<sup>1</sup>.

1. *Dilectio* a le même sens que *charitas*... Dans la langue païenne, ces deux mots expriment l'amour réciproque du père et de l'enfant, de l'époux et de l'épouse, du concitoyen pour son concitoyen, etc., ils désignent, en un mot, une affection purement naturelle, dérivée de la chair et du sang, ou du tempérament.

Dans la langue chrétienne, *dilectio*, *charitas*, signifient un amour surnaturel qui a sa source dans la grâce et sa récompense dans la gloire. Cet amour sublime ne suppose pas toujours la sympathie naturelle ;

mais il ne l'exclut pas non plus, et dans ce dernier cas, il l'agrandit, la perfectionne et la *surnaturalise*.

Le premier de ces deux amours est étroit et limité : s'il franchit le foyer domestique, il expire aux confins de la cité ou de la patrie. Les païens n'en connurent pas d'autres. Aussi, dans leur langue, *hostis*, hôte, étranger, veut aussi dire : *ennemi*.

Le second amour (la charité chrétienne) est vaste comme le monde, aussi étendu que l'humanité, et s'applique sans exclusion à tout être humain, parce qu'il voit en lui l'image du Dieu qui l'a créé.

Une langue ne peut exprimer que les idées et les sentiments du peuple qui la parle. Or, les païens, étaient étrangers à la charité. La charité est un sentiment nouveau créé par l'Évangile. C'est donc vainement qu'on chercherait dans l'idiome païen un mot qui traduise le plus beau de tous les sentiments qui soit sur la terre et dans les cieux, la Charité !

Ce n'est pas tout. Le cœur des païens étaient sec et sans miséricorde, aussi leur langue est froide, sèche et dure comme eux ; mais sitôt que la charité a pénétré les entrailles humaines de ses divines influences, le langage s'attendrit et revêt un charme inconnu jusqu'alors. Qu'on lise les lettres des Apôtres, les écrits de nos saints docteurs, on y trouve une onction pénétrante, une supériorité de tendresse, je ne sais quelles effusions d'un cœur qui vous touchent et vous remuent délicieusement, et qui sont totalement étrangères à cette langue païenne si fanatiquement admirée parmi nous. On sent que des expressions si nouvelles et si tendres ne peuvent sortir que des entrailles de l'homme régénéré, sanctifié par la grâce et transformé par la charité.

## II.

### *Comme je vous ai aimés.*

La manière dont il faut pratiquer la charité, il nous l'indique, en nous ordonnant d'aimer nos amis en lui, et nos ennemis pour lui. Aimer en Dieu et pour Dieu, tel est le caractère de la vraie charité.

Il en est qui aiment le prochain, mais par une affection (venue) de la chair et du sang, et que (d'ailleurs) les saintes Écritures ne réprouvent pas. Mais autre chose est une affection fondée sur une inclination naturelle, autre chose est la charité qu'impose l'obéissance aux préceptes du Seigneur ; (ceux qui aiment par tempérament) sans doute aiment le prochain, mais sans mériter pourtant les sublimes récompenses de la charité, parce que la source de leur amour n'est pas l'esprit, mais la chair.

C'est pourquoi le Seigneur à cette parole : *Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres*, ajoute aussitôt : *Comme je vous ai aimés*. Plus clairement encore : aimez-vous en vue de la fin pour laquelle je vous ai aimés.

### III.

***Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses ennemis.***

Considérons attentivement que l'antique ennemi nous inspire à la fois l'amour des choses temporelles et excite le prochain à nous ravir par des menées injustes ces biens, objets de nos affections. Le but de l'ennemi, dans cette perfidie, n'est pas de nous dépouiller de nos trésors, c'est la charité seule qu'il veut éteindre dans nos âmes.

Car la haine aussitôt nous enflamme : pleins d'ardeur pour maintenir intacts nos droits matériels, nous essayons, dans l'ordre spirituel, un détriment énorme. Tandis qu'au dehors nous sauvegardons de médiocres intérêts, nous perdons à l'intérieur des biens du premier ordre, parce que l'attachement aux biens terrestres nous dépouille de la vraie dilection. Car tout ravisseur de nos biens (extérieurs) est un ennemi ; mais si cet ennemi devient pour nous un sujet de haine, tous les biens intérieurs nous sont enlevés.

Lors donc que le prochain nous lèse dans quelque bien matériel, soyons en garde à l'intérieur contre le voleur invisible ; le plus sûr moyen de le vaincre est d'aimer le voleur visible.

C'est pourquoi la Vérité même (le divin Maître) subit le supplice de la croix ; et cependant il épanche sur ses bourreaux une effusion de sa charité. *Père*, s'écrie-t-il, *pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font*. Sera-ce donc une grande merveille, que les disciples aiment des ennemis qui leur laissent la vie sauve, alors que le Maître aima des ennemis qui le mirent à mort !

#### IV.

#### *Preuves de l'amour des ennemis.*

Mais personne n'en veut à notre vie. A quel signe donc pouvons-nous reconnaître si nous aimons nos ennemis<sup>1</sup> ? *Si quelqu'un*, dit saint Jean, *a des biens de ce monde, et que, voyant son frère en nécessité, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ?* (I Joan. III, 17) Dans le même esprit, saint Jean-Baptiste dit encore : *Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas* (Luc. III, 11).

Celui donc qui au milieu de la paix ne donne pas pour Dieu sa tunique, comment, en temps de persécution, donnera-t-il sa vie ? Pour être invincible dans la tempête, la vertu de charité doit se nourrir de miséricorde en temps de calme ; en sorte que, dressée d'abord à donner ses biens au Dieu tout-puissant, elle en vienne ensuite à se livrer elle-même.

1. L'amour des ennemis, le pardon des offenses ! autre miracle de l'Évangile.

On trouve au sein des nations païennes des vestiges plus ou moins effacés de la religion primitive... Dieu avait annoncé à l'homme coupable un réparateur et lui avait fait espérer la grâce du pardon. Les Gentils eux-mêmes avaient conservé une réminiscence plus ou moins vague de cette promesse, transmise par voie traditionnelle. La sagesse antique, se fondant sur ces idées de rémission divine, pressentit la grandeur morale du pardon des offenses et s'éleva jusqu'à conseiller cette vertu. Mais ce conseil, à l'état de lettre stérile et morte dans les livres des sages, eut peu d'empire sur les cœurs.

Et puis, voyez le beau motif que cette philosophie impuissante proposait pour exciter à la pratique de cette vertu !

La secte stoïcienne sentait, il est vrai, que la vengeance traîne après soi je ne sais quoi de bas et d'emporté qui eût défiguré le portrait de son sage imaginaire ; mais elle engageait à l'oubli de l'offense par le dédain superbe de l'offenseur, et l'orgueil, suivant l'observation de Bossuet, se relâchait sans peine du plaisir de nuire à un ennemi par la gloire qu'il trouvait à le mépriser. Ainsi cette pauvre sagesse païenne donnait le vice pour piédestal à la vertu ! Quelle infirmité ! Quelle impuissance !

Certes, le christianisme s'y prend un peu différemment. Il arrête d'abord nos regards sur le Calvaire, sur la victime que la croix étreint de ses bras sanglants ; il nous rappelle la parole de pardon, tombée des lèvres du divin Crucifié ; et puis avec une autorité souveraine, non plus sur le ton du conseil, mais avec l'accent du commandement, il dit au cœur ulcéré du vindicatif : « Rassasiée d'opprobres et d'ignominies, au sein des plus inexprimables tortures, l'*Innocence* a pardonné ; et toi,

*pécheur*, tu hésiterais à sacrifier ta haine ? Pécheur ! tu as besoin d'indulgence ; si sanglant que soit l'outrage, immole avant tout ton ressentiment ; l'indulgence pour toi est à ce prix ; *pas de miséricorde pour l'âme sans miséricorde* ».

Et puis, l'Évangile se garde bien de ruiner une vertu pour en conseiller une autre ; elle se garde d'exalter la superbe pour procurer le pardon des offenses. La sagesse païenne étouffait le feu du ressentiment sous les flots de l'orgueil soulevé ; c'est avec les eaux de l'amour que l'Évangile éteint ce formidable incendie. Méprisez vos ennemis, disait le stoïcien ; mais le Christ : *Aimez vos ennemis*.

## V.

### *Vous êtes mes amis.*

O qu'elle est grande, la miséricorde de notre Créateur ! Nous sommes d'indignes serviteurs, et il nous appelle ses amis. Quel insigne honneur pour des hommes, d'être appelés les amis de Dieu ! Mais, avec la gloire de votre titre, apprenez les fatigues de vos combats. Vous êtes mes amis, si vous gardez mes ordonnances. Comme s'il disait ouvertement : L'exaltation vous émeut de joie, mais n'oubliez pas les labeurs au prix desquels on y parvient.

Les enfants de Zébédée demandaient à s'asseoir, l'un à la droite, l'autre à la gauche de Dieu ; ils entendent cette réponse : *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ?* (Matth. XX, 22)

Ils ambitionnaient donc un trône de gloire ; la Vérité les ramena à la voie pour y arriver. Comme s'il disait : Une place d'honneur vous charmerait déjà, mais avant subissez les travaux qui la procurent : c'est le calice (d'ignominie) qui donne droit à la gloire. Si votre âme aspire aux douceurs (de la joie), goûtez avant (aux amertumes) de la douleur.

## VI.

### *Je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.*

Tous ces secrets qu'il apprit de son Père, ne sont-ce pas les joies de l'amour surnaturel, ces fêtes de la patrie supérieure, dont il donne journallement un avant-goût à l'âme, par une effusion de sa charité ? Car l'amour des choses surnaturelles en implique l'intelligence, parce que l'amour en soi est une



connaissance. Il leur avait donc révélé tous les mystères des cieux, en allumant dans leur cœur les feux de l'amour suprême.

Mais ces amis de Dieu, le Prophète les avait contemplés, quand il disait : *Vous avez honoré vos amis d'une façon toute particulière, et leur puissance s'est affermie extraordinairement* (Psalm. CXXXVIII, 17).

Les élus de Dieu, en effet, domptent la chair, fortifient l'esprit, commandent aux démons, resplendissent de vertus, méprisent ce qui passe, prophétisent, par la parole et les œuvres, la patrie éternelle ; leur amour pour elle ne cesse pas à la mort, et le supplice les y fait entrer. On peut les tuer ; les vaincre est impossible. Leur puissance a donc une force incomparable.

Mais des cœurs si magnanimes sont rares peut-être ? Il (le Prophète) ajoute : *Si je veux les compter, leur nombre surpassera les grains de sable de la mer* (Psalm. CXXXVIII, 18). Regardez le monde, il est plein de martyrs : connus de Dieu seul, ils surpassent pour nous les grains de sable de la mer, parce que nous ne pouvons les dénombrer.

## VII.

***Je vous ai placés afin que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure.***

Je vous ai placés (dans mon Église) pour être dociles à la grâce, je vous ai plantés pour aller par la volonté et produire en agissant le fruit des bonnes œuvres<sup>1</sup>. J'ai dit : pour aller par la volonté, car la volonté est comme la marche de l'âme.

De plus, la nature du fruit à produire est indiquée : *Et que votre fruit demeure*. Le résultat de toutes les fatigues subies pour le siècle présent, dure à peine jusqu'à la mort. La mort, à son arrivée, détruit le fruit de nos travaux. Mais ce qu'on fait pour la vie éternelle survit à la mort, et commence à se montrer alors que s'évanouit le fruit des travaux charnels. La récompense des premiers commence où finit celle des seconds.

Que l'âme donc, qui connaît les fruits éternels, dédaigne les fruits passagers. Produisons des fruits qui demeurent. Portons

de ces fruits qui dans la mort, fin de toutes choses, trouvent leur commencement.

Que le fruit d'un travail fait pour Dieu commence à la mort, le Prophète en témoigne, quand il dit : *Lorsqu'il accorde le sommeil à ses bien-aimés, c'est (l'heure pour eux de) l'héritage du Seigneur* (Psalm. CXXVI, 2, 3). Celui qui vient à s'endormir dans un état de mort, est privé de cet héritage ; mais, au moment de leur sommeil, les bien-aimés l'obtiennent, parce que la mort met les élus de Dieu en possession du ciel.

1. Trouverez-vous, dirons-nous à certains catholiques, dans vos auteurs païens que vous tenez en si haute estime, pour lesquels vous professez une admiration superstitieuse et vraiment idolâtrique, trouverez-vous quelque chose qui approche de cette doctrine élevée qui indique à l'homme, avec tant de fermeté, sa véritable destination ici-bas ; qui le soulève un peu au-dessus de la terre et le fasse songer à ses immortelles destinées ? Fatale puissance du préjugé ! Le paganisme dans l'éducation nous ronge, nous dévore ; c'est à lui surtout qu'il faut demander compte de cette ignorance religieuse de la classe bourgeoise et lettrée, de cet affaiblissement, chez elle surtout, du sentiment catholique, de cette prédominance des appétits sensuels ; et tous ces lamentables résultats ne vous font pas tomber les écailles des yeux !

Et les motifs, je vous prie, de notre aveugle attachement au système en vigueur ? *Il y a*, dit-on, *des maximes d'une saine morale dans les écrits des Anciens*. Oui ; mais, à côté, que de maximes fausses et pernicieuses ! que d'ivraie pour altérer et corrompre ces bonnes semences !... *Quoi !* vous avez sous la main un livre, complément et perfection de la Loi et des Prophètes, un livre qui n'est rempli que d'esprit et de vie, et où la doctrine la plus sublime s'allie, sans aucun mélange adultère, à la morale la plus pure ; un livre, code souverain de la vie, régulateur suprême des pensées et des sentiments : l'Évangile en un mot, l'Évangile et son magnifique commentaire, dans les immortels écrits des Pères ; et voilà que, fermant les yeux sur ces richesses incomparables, vous allez chercher, pour en faire la base de notre enseignement, des productions païennes sous prétexte qu'on y trouve çà et là quelques rayons de vérité plus ou moins affaiblis !... C'est-à-dire qu'à une mine riche, féconde, inépuisable, vous préférez un filon ! et quelques gouttes d'eau à l'Océan ! Étrange sagesse !... Pour éclairer l'âme des générations naissantes, vous préférez les lueurs pâles et tremblantes d'une pauvre lampe au resplendissement du soleil de la vérité en plein midi !

Vous avez belle grâce vraiment à traiter d'esprits dévoyés ceux qui veulent vous ramener dans la voie droite.

Mais, dit-on encore, nous voulons façonner de bonne heure nos enfants à l'art de bien dire, les former au beau langage, et les initier à la

connaissance de la pure latinité ; la langue des Pères est un latin barbare.

Remarquez qu'à *priori*, l'énoncé de cette proposition est ce qu'il y a au monde de plus mal sonnante et de plus scandaleux. Il serait étrange au premier coup d'œil que la pensée des Pères, si nette et si limpide, si élevée et si vive, si solide et si profonde, n'eût trouvé, pour se produire, que des mots étranges, bizarres, choquants pour le bon goût et barbares. Cette contradiction monstrueuse, entre le fond et la forme, serait inexplicable aux yeux de quiconque a réfléchi sur la liaison étroite, intime, de l'idée et de l'expression ; mais descendons un peu au fond de la question :

1° Dans le latin païen, on remarque une grande recherche dans le choix des mots. La spontanéité de l'expression dans le latin chrétien nous paraît préférable.

2° La phrase païenne est polie jusqu'au raffinement, élégante jusqu'à la coquetterie, ornée jusqu'à la profusion. La phrase chrétienne rejette ces puérils atours, ce luxe immodéré de décorations, et se contente d'une noble et gracieuse simplicité.

3° L'idiome païen est harmonieux, périodique, artistement cadencé, et pour s'accommoder aux exigences de l'oreille, il ne craint pas de sacrifier, par des inversions forcées, une qualité fondamentale du style : la clarté. L'idiome chrétien ne manque certes pas de nombre, d'harmonie, mais il n'eut jamais de ces ménagements superstitieux pour le sens de l'ouïe, jamais d'obscurité dans l'expression ni d'embrouillement dans la construction des mots.

4° La langue profane est sans retenue, pleine d'impudence. « Elle *brave indignement l'honnêteté*. » dit Nicolas Boileau, témoin non suspect. La langue ecclésiastique est toujours chaste et réservée. La première, avec son fard, ses parures recherchées, ses nudités scandaleuses, donne l'idée d'une courtisane effrontée ; la seconde, par sa noble simplicité, ses grâces décentes, donne l'idée d'une vierge pudique.

### VIII.

***Et tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.***

Si tout ce que nous demandons au nom du Fils, le Père nous l'accorde, pourquoi donc saint Paul a-t-il prié trois fois le Seigneur sans être exaucé ? pourquoi cette réponse : *Ma grâce te suffit, car ta vertu se perfectionne dans l'infirmité* (II Cor. XII, 9) ? Est-ce que ce prédicateur si éminent n'a pas demandé au nom du Fils ? Mais alors pourquoi n'a-t-il pas obtenu ce qu'il a demandé ? Et comment est-il vrai que tout ce que nous demandons au Père au nom du Fils, le Père l'accorde, si

l'Apôtre a demandé au nom du Fils à être délivré de l'ange de Satan, et cependant n'a pas obtenu ce qu'il a demandé ?

Mais parce que le nom du Fils est Jésus, et que Jésus veut dire Sauveur, celui-là demande au nom du Sauveur, qui demande ce qui est vraiment conforme au salut. Et toute prière qui ne s'y rapporte pas, n'est plus faite au Père au nom de Jésus. C'est pourquoi Paul n'est pas exaucé, parce que la délivrance de sa tentation n'est pas utile à son salut.

## IX.

### *Conclusion.*

Vous voilà rassemblés sous nos yeux, mes très-chers frères, pour la solennité d'un saint Martyr ; vous fléchissez le genou, vous vous frappez la poitrine, vous récitez des prières, et les pleurs arrosent votre visage. Mais examinez, je vous prie, vos demandes ; voyez si vous les faites au nom de Jésus, c'est-à-dire si vous sollicitez les joies du salut éternel. Gardons la maison de Jésus, ce n'est pas Jésus que vous cherchez, si dans le temple de l'Éternité vous demandez, contre toute convenance, des choses périssables.

Celui-ci, dans sa prière, demande l'habitation, celui-là le vêtement, cet autre la nourriture. Assurément, dans le besoin, il est permis de demander ces biens temporels au Dieu tout-puissant. Mais nous devons avoir toujours présent à l'esprit le commandement que nous a fait notre Rédempteur : *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît* (Matth. VI, 33).

## BASILIQUE DES SAINTS PROCÈS ET MARTINIEN, LE JOUR DE LEUR FÊTE.

### *S. Luc, IX, 23-27.*

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, et qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie pour moi la sauvera. Que sert à l'homme de gagner tout le monde aux dépens de lui-même et en se perdant lui-même ? Car celui qui rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'Homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra dans sa gloire et dans celle de son Père et des saints anges. Je vous le dis en vérité, il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents, qui ne mourront point qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu.

### I.

#### *Notre Seigneur, médecin du genre humain.*

Notre Seigneur et Rédempteur, en venant au monde (comme) homme nouveau, a donné des préceptes nouveaux au monde. Car il a combattu notre ancienne vie, toute remplie de vices, par la nouveauté de sa vie. Le vieil homme, en effet, l'homme charnel, connaissait-il autre chose que l'avarice, et, suivant l'occurrence, le vol ou la convoitise ? Mais le céleste Médecin, à chacun de nos vices, a opposé des remèdes contraires.

Suivant les règles de la médecine, le froid s'oppose au chaud, et réciproquement ; de même notre Seigneur a combattu nos vices par des vertus opposées : la luxure par la continence, l'avarice par la libéralité, la colère par la douceur, l'orgueil par l'humilité.

### II.

*Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même.*

En proposant ces préceptes nouveaux, il avait déjà dit à ceux qui le suivaient : *Quiconque, ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut pas être mon disciple* (Luc. XIV, 33). Comme s'il disait ouvertement : Suivant la pente de la vie ancienne,

vous convoitez le bien d'autrui ; distribuez le vôtre par un élan de la vie nouvelle.

Mais écoutons ce qu'il dit dans ce passage : *Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même*. Plus haut, il prescrit le sacrifice de nos biens ; ici, c'est l'abnégation de nous-mêmes. L'homme, sans grand effort, peut-être renoncerait à ses biens ; mais la difficulté suprême pour lui, c'est le renoncement à soi-même. En fait, se dépouiller de son avoir, c'est trop peu ; se dépouiller de soi, voilà le comble de la vertu.

### III.

#### *Pourquoi renoncer à ce qu'on possède ?*

Mais le Seigneur a prescrit à ses disciples de renoncer à leurs richesses, parce qu'en entrant dans la milice de la foi, nous nous engageons tous à lutter contre les esprits malins. Or les esprits infernaux sont libres de tout avoir matériel. Ces adversaires sont tout nus, et c'est tout nus qu'il faut les combattre. Un athlète vêtu, luttant contre un autre qui ne l'est pas, est plus tôt terrassé, parce qu'il donne prise. Et tous les biens terrestres ne sont-ils pas pour notre corps comme une enveloppe ?

Que celui donc qui s'apprête à combattre le démon, rejette ses vêtements pour n'être pas vaincu. Qu'il n'ait aucune attache aux biens de ce monde, à ses fragiles jouissances, de peur que ce vêtement ambitionné, donnant prise sur lui, ne serve à le terrasser.

### IV.

#### *Pourquoi se renoncer soi-même ?*

Cependant le détachement des biens ne suffit pas, sans le détachement de soi-même. Mais que signifie cette parole : Se détacher de soi-même ? Si nous nous quittons nous-mêmes, où irons-nous, hors de nous ?... Mais autre est l'homme dégradé par le péché, autre il fut au sortir des mains du Créateur. L'homme, ouvrage de Dieu, n'est pas l'homme ouvrage de l'homme. C'est de ce dernier homme, tout dégradé par notre

faute, qu'il nous faut détacher, pour rester nous-mêmes et tels que nous fit la grâce de Dieu.

Ainsi le superbe qui, se convertissant au Christ, devient humble, s'est renoncé lui-même.

Il en est de même du luxurieux qui, changeant de vie, pratique la continence.

Un avare qui cesse de convoiter le bien d'autrui et répand le sien en largesses, sans contredit s'est détaché de lui-même. Sans doute il est le même en substance, il n'est plus le même en malice.

Ainsi nous nous renonçons nous-mêmes, nous nous détachons de nous-mêmes en résistant à la pente du vieil homme, pour tendre à l'état où nous appelle l'homme nouveau.

Qu'elle dise donc, la Vérité, qu'elle dise : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même.* Si l'on ne se détache de soi-même, on ne peut approcher du guide qu'il faut suivre. C'est ainsi que le végétal transplanté prend un plus riche accroissement ; on l'arrache, pour ainsi dire, afin de lui donner plus de vie. C'est ainsi que le grain ensemencé se dissout avant de se multiplier sur une tige toute rajeunie<sup>1</sup>.

1. Comparaisons admirables de justesse et de simplicité, et qui nous font toucher du doigt pour ainsi dire la parole et la doctrine toujours si profonde de l'Évangile.

## V.

### *Qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive.*

On porte sa croix de deux manières : d'abord en affligeant son corps par le jeûne ; de plus, en partageant, par la compassion, les malheurs du prochain. Saint Paul porta sa croix de ces deux manières, lui qui disait : *Je traite rudement mon corps, je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé* (I Cor. IX, 27).

Voilà la croix de la chair par la mortification : écoutons maintenant la croix de l'esprit par la compassion des maux du prochain : *Qui est faible, dit-il, sans que je m'affaiblisse (avec lui) ? Qui est scandalisé sans que je brûle (de douleur) ?* (II Cor. XI, 20) Car ce prédicateur accompli portait la croix du corps

pour donner l'exemple de la mortification ; et parce qu'il ressentait en lui-même les maux et les infirmités d'autrui, il portait la croix de l'esprit.

## VI.

### *Celui qui voudra sauver sa vie en ce monde la perdra.*

Il est dit au fidèle : *Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera.* Comme si on disait à un laboureur : Si vous conservez votre blé, vous le perdez ; si vous le semez, vous le renouvez. Qui peut ignorer, en effet, que le blé ensemencé disparaît et se dissout en terre ? mais du sein de sa décomposition il renaît verdoyant pour se renouveler.

Mais comme la sainte Église a des temps de persécution et des temps de paix, notre Rédempteur distingue ces deux époques dans ses préceptes. Car en temps de persécution il faut livrer sa vie, et en temps de paix sacrifier ses désirs terrestres.

## VII.

### *De quoi sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à se perdre ?*

De là cette parole : Que sert à l'homme de gagner l'univers aux dépens de lui-même et en se perdant ? Lorsque l'ennemi cesse de nous persécuter, il faut veiller à la garde de son cœur avec plus de sollicitude que jamais. Car la paix nous laissant vivre en repos, on se laisse gagner par l'ambition. Certes on la réprime avec efficacité, cette ambition, si l'on considère sérieusement la condition de celui que cette passion domine.

Pourquoi, en effet, cette ardeur à thésauriser avec une vie passagère ? Ainsi, en considérant la rapidité du trajet, chacun comprendra que le peu qu'il possède est suffisant. La brièveté de notre voie condamne nos longs désirs.



### VIII.

*Celui qui rougira de moi et de mes paroles, je rougirai de lui devant mon Père.*

On se dit en soi-même : « Nous ne rougissons pas du Seigneur ni de ses disciples, puisque nous les confessons ouvertement ». Je réponds qu'au milieu de ce peuple chrétien, il s'en trouve qui confessent le Christ uniquement parce qu'ils sont entourés de chrétiens. Car si le nom du Christ n'était pas en si grand honneur aujourd'hui, le nombre de ceux qui le confessent, serait moins grand dans la sainte Église.

La profession de foi ne suffit donc pas (aujourd'hui) pour prouver la foi.

Au temps des persécutions, les fidèles pouvaient rougir, être dépouillés de leurs biens, dégradés de leurs dignités et déchirés de coups. Mais en temps de paix, il est d'autres preuves pour nous rendre compte à nous-mêmes de notre foi.

Souvent nous craignons le mépris du prochain, nous refusons de supporter une parole offensante ; si deux cœurs se divisent, on rougit de faire les premières avances... Et souvent celui qui s'est irrité contre son contradicteur, désire se réconcilier ; mais la honte l'empêche de faire les premières démarches, pour réparer son tort.

Mettons-nous sous les yeux la conduite de la Vérité. Voilà que saint Paul, cet illustre prédicateur, nous dit : *Nous remplissons la charge d'ambassadeurs du Christ ; nous vous conjurons, au nom du Christ, de vous réconcilier avec Dieu* (II Cor. V, 20). Nos péchés ont mis la division entre nous et Dieu, et cependant Dieu le premier nous envoie ses ambassadeurs, qui emploient la prière pour nous décider à la paix. Honte donc pour l'orgueil humain ! confusion pour quiconque ne fait pas, le premier, réparation au prochain.

### IX.

*Il y en a ici qui ne mourront pas avant d'avoir vu le royaume de Dieu.*

Dans ce passage le royaume de Dieu désigne l'Église de la terre<sup>1</sup>. Or, la vie terrestre de quelques disciples devait être

assez longue pour voir achevé cet édifice mystique ; de là cette promesse consolante qui leur est faite : Il y en a ici qui ne mourront pas avant d'avoir vu le royaume de Dieu.

À des disciples grossiers, il fallait une promesse du domaine de la vie présente, pour affermir plus solidement leur foi en la vie future.

Ainsi, pour tirer de l'Égypte, cette terre de servitude, le peuple d'Israël, Dieu met en perspective la terre des promesses ; il le prédestine aux richesses des cieux, mais il l'attire par l'appât des biens de la terre. Car sans ces faveurs d'un ordre infime, ce peuple charnel n'eût pas cru aux réalités d'un ordre supérieur. De même, en cet endroit, la Vérité parlant à des disciples grossiers, leur promet qu'ils verront le royaume de Dieu sur la terre, pour qu'ils espèrent plus fermement le royaume de Dieu dans le ciel.

C'est pourquoi, nous qui voyons l'exaltation de ce royaume dans le monde, espérons en celui dont la foi nous promet la possession dans les cieux. Car il y a des chrétiens de nom qui ne le sont pas par la foi ; ils ne croient qu'aux choses qui tombent sous les sens ; les réalités invisibles n'excitent pas leurs désirs ; ils n'en soupçonnent pas même l'existence.

Nous sommes près des reliques de saints martyrs, mes frères. Auraient-ils livré leur corps au supplice, s'ils n'eussent pas tenu pour indubitable l'existence d'une autre vie, digne d'être conquise au prix de leur sang ? Et voilà que les disciples de cette foi sont illustrés de l'éclat des miracles. Près de leur froide dépouille, les vivants viennent et trouvent la guérison de leurs maux, les parjures viennent et sont tourmentés par le démon, les possédés viennent et sont délivrés. Quelle ne doit pas être leur vie au sein même de la vie, si tant de miracles révèlent leur vie, même au séjour des morts ?

1. Le nom de Royaume donné à l'Église est significatif ; il révèle la véritable constitution de l'Église, et renverse une des bases du gallicanisme.

Mais qu'est-ce que le gallicanisme ? On peut ramener cette doctrine à deux maximes fondamentales :

1° La première soustrait la souveraineté temporelle à l'autorité spirituelle, et par là même la déclare complètement indépendante de la loi divine. Principe fécond en révolutions ! il ruine indirectement le

pouvoir des rois ! Le pouvoir en effet libre de tout frein n'a plus alors d'autre règle que l'intérêt et les caprices de l'arbitraire ; les peuples, livrés sans défense au despotisme le plus illimité, n'ont plus pour s'y soustraire que la ressource extrême de la révolte et de l'insurrection.

... Dans les siècles antérieurs, la papauté, clef de voûte du monde social européen, planait au-dessus des peuples et des rois, pour être à la fois le palladium des franchises des premiers, et la sauvegarde de l'autorité des seconds ; cet ordre de choses finit par déplaire, l'orgueil des princes se lassa de l'influence tutélaire de l'autorité spirituelle. Il se trouva des théologiens qui proclamèrent leur indépendance ; ces courtisans crurent peut-être servir la cause de la royauté ; les événements ont montré qu'ils la frappèrent au cœur. Que de sceptres brisés, que de dynasties renversées, que de ruines amoncelées depuis que cette funeste doctrine a prévalu !

2° La seconde maxime fondamentale du gallicanisme place *le concile au-dessus du pape*, et altère et détruit l'idée que l'Évangile (à l'endroit qui nous occupe) nous donne de la divine constitution de l'Église. C'est facile à comprendre : de la nature d'une société, dépend la nature du pouvoir qui la régit ; et on définit le pouvoir, en dénommant la société. Dire qu'une société est démocratique, c'est faire entendre que le pouvoir suprême appartient à tous ; dire qu'elle est aristocratique, c'est indiquer que la souveraineté réside dans une partie des citoyens, dans un corps d'élite ; dire qu'elle est monarchique, c'est proclamer que la plénitude de la puissance est concentrée sur un seul. Or, Jésus-Christ appelle son Église un *royaume* (ou une monarchie) : donc il fait entendre qu'un seul y est souverain ; donc la théorie gallicane, en plaçant le concile au-dessus du pape, renverse la constitution divine de l'Église, puisqu'elle fait résider la souveraineté dans un être collectif, dans le corps épiscopal.

Cette doctrine pernicieuse, dont la France a particulièrement subi les ravages, n'est pas morte encore, bien qu'elle aille en s'affaiblissant de plus en plus. Appelons de tous nos vœux le jour où l'on pourra célébrer ses trop tardives funérailles. Bossuet, on le sait, eut le malheur de lui prêter l'appui de son génie. Mais ce grand nom ne doit pas nous imposer. Certes notre foi a d'autres bases qu'un respect superstitieux pour le génie ! Comme l'a dit un philosophe chrétien, aussi docte qu'éloquent : « Dans les âmes catholiques il n'y a point de fétichisme envers le talent », qui depuis six mille ans nous accoutume à ses faux pas et à ses chutes. Jésus-Christ parlant par son organe, le Souverain Pontife, voilà notre unique boussole et la règle unique de nos croyances.

## X.

### *Trait historique.*

Voici un trait aussi court à rapporter que considérable en valeur, et que quelques pieux vieillards m'ont raconté. Au temps des Goths vivait une matrone d'une éminente piété, qui se rendait assidûment dans cette basilique.

Un jour, elle était venue prier selon sa coutume, lorsqu'en sortant elle rencontra deux religieux qu'elle prit à leur extérieur pour des étrangers. Dans cette pensée, elle ordonne qu'on leur fasse une aumône ; mais le serviteur chargé de cette commission n'avait pas encore eu le temps d'aller à eux, que déjà les inconnus s'approchant de plus près : Tu nous assistes aujourd'hui, dirent-ils ; nous, au jour du jugement, nous te chercherons et t'assisterons de tout notre pouvoir. À ces mots, ils s'évanouirent.

La matrone effrayée se remit en prières, et très longtemps fondit en larmes. Et, depuis cette apparition, sa persévérance dans la prière s'accrut de toute la fermeté de sa foi en cette promesse.

Or, ce qui peut se voir est plutôt du ressort de la science que de la foi. Le Seigneur a donc voulu que la vie future devint pour nous plutôt un objet de science que de foi, puisque ceux qu'il y introduit invisiblement, il daigne nous faire connaître, par des signes visibles, qu'ils vivent auprès de lui.

## XI.

### *Conclusion.*

Faites-en, mes très-chers frères, des défenseurs de vos intérêts dans l'examen sévère à subir au tribunal suprême. Certes, si demain quelque juge redoutable devait approfondir votre cause, vous en seriez préoccupé tout aujourd'hui ; votre fraternité chercherait un avocat, et, par d'instantes prières, l'engagerait à venir l'assister auprès d'un si grand juge.

Voilà que, juge inexorable, Jésus-Christ va paraître ; les anges, les archanges forment autour de lui son formidable conseil. C'est là le tribunal qui doit discuter notre cause, et cependant nous ne cherchons pas maintenant des défenseurs. Nos

défenseurs, les voici, les saints martyrs ; ils aiment qu'on les prie, ils cherchent à être cherchés, pour ainsi dire. Donnez-vous donc ces auxiliaires, ces protecteurs, car pour être dispensé de punir les pécheurs, il veut être prié aussi le juge notre Seigneur, qui étant Dieu vit et règne avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## BASILIQUE DE SAINT-JEAN-DE-LATRAN, LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

*S. Luc, XIX, 41-47.*

En ce temps-là, comme Jésus approchait de Jérusalem, et voyant la ville il pleura sur elle, disant : Si tu avais connu, même en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. C'est pourquoi il viendra des jours pour toi où tes ennemis t'environneront de tranchées, et ils t'enfermeront et ils te serreront de toutes parts ; et ils te raseront, et ils te détruiront entièrement, toi et tes enfants, qui sont dans tes murs, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de la visite. Ensuite, étant entré dans le temple, il commença par en chasser ceux qui achetaient et qui vendaient, leur disant : Il est écrit : Ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le temple.

### I.

#### *Comme Jésus approchait de Jérusalem.*

Ce court récit de l'Évangile, je veux, s'il est possible, le parcourir rapidement. Il décrit le renversement de Jérusalem par les empereurs romains Vespasien et Titus. Ils sont désignés dans ces paroles : *Il viendra des jours pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées.*

Et cette parole : *Ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre*, a aussi sa justification dans le déplacement de la même cité.

### II.

#### *Parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite.*

La suite indique de quel crime le renversement de cette cité fut le châtiment : *Parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite.* Car le créateur de toutes choses, par le mystère de son incarnation, daigna la visiter, mais elle oublia la crainte et l'amour du Seigneur.

C'est encore pour ce motif qu'un prophète, pour confondre le cœur humain, invoque en témoignage les oiseaux du ciel : *Le milan, dit-il, connaît, dans le ciel, quand son temps est venu ; la tourterelle, l'hirondelle, la cigogne, savent discerner le temps de*

*leur passage, mais mon peuple n'a pas connu le temps du jugement du Seigneur.*

### III.

#### ***En voyant la ville, il pleura sur elle.***

Déjà le sac de Jérusalem et la destruction de son temple nous sont connus ; tirons maintenant, des faits extérieurs, une application (morale), et dans le renversement des édifices et des murailles, voyons avec effroi la ruine des âmes.

*En voyant la cité, il pleura sur elle, disant : Si tu avais connu.* Il a pleuré une fois en prophétisant la ruine de Jérusalem. Dans la personne de ses élus, il pleure tous les jours sans interruption, en voyant certaines âmes se pervertir après une vie régulière.

Il gémit sur ces âmes qui ne comprennent pas la cause de ces gémissements, car suivant la parole de Salomon : *Elles se réjouissent quand elles ont fait le mal, et triomphent dans les choses les plus criminelles* (Prov. II, 14). Si elles voyaient suspendu sur leurs têtes l'arrêt de leur damnation, de concert avec les élus, elles gémiraient sur elles-mêmes.

### IV.

#### ***Si tu connaissais même en ce jour ce qui peut te procurer la paix, etc.***

La parole qui suit est parfaitement applicable à l'âme destinée à périr : *Si tu connaissais au moins, en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux.* L'âme dérégulée a son jour ici-bas, où elle goûte des joies passagères. Les biens qu'elle possède lui procurent une sorte de paix. Car elle jouit des richesses terrestres, elle s'enorgueillit des honneurs, se livre aux plaisirs énervants de la chair, et le châtement que l'avenir lui réserve, ne lui inspire aucun effroi ; c'est bien là sa paix et son jour.

## V.

*Mais tout cela est maintenant caché à tes yeux.*

Aussi est-il ajouté : *Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux*, car l'âme pervertie, tout enfoncée dans les choses temporelles, se dissimule le malheur qui l'attend, et se livrant ainsi aux jouissances de la vie présente, ne court-elle pas, les yeux fermés, aux brasiers (de l'enfer) ?

## VI.

*C'est pourquoi il viendra des jours pour toi, etc.*

L'âme humaine a-t-elle jamais de plus grands ennemis que les esprits malins ? Ils l'assiègent au sortir du corps ; la font esclave de l'amour charnel, et la caressent par de trompeuses jouissances ; ils l'entourent de tranchées, et pour l'associer, bon gré, mal gré, à leur réprobation, ils la serrent de près, en sorte qu'acculée, pour ainsi dire, à l'extrémité de la vie, elle ne puisse trouver aucune issue pour leur échapper. Juste punition ! elle négligea le bien quand il était possible, alors il est trop tard.

## VII.

*Parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite.*

La cause des maux qu'elle souffre lui est signalée : *Parce que*, est-il dit, *tu n'as pas connu le temps de ta visite*. L'âme livrée au mal, le Dieu tout-puissant la visite ordinairement de plusieurs manières : d'abord et d'une manière continuelle par ses préceptes ; de plus, tantôt par les coups de l'adversité, tantôt par des prodiges de bonté, afin que vaincue par la douleur elle vienne à résipiscence, ou que, subjuguée par les bienfaits, elle rougisse de sa vie criminelle. Mais, comme dans son aveuglement opiniâtre elle a méconnu le temps de sa visite, à la fin de la vie elle est livrée à ses ennemis : une sentence irrévocable l'associe à leur supplice éternel.



### VIII.

*Et, étant entré dans le temple, il en chassa les marchands.*

Après le récit de la destruction de Jérusalem qui figure, selon nous, la ruine de l'âme, (l'Évangile) ajoute incontinent : *Étant entré dans le temple, il commença par en chasser ceux qui vendaient ou achetaient.*

Le temple de Dieu, c'est notre âme elle-même. Les pensées perverses qu'elle enfante, en vue de nuire au prochain, sont comme des voleurs dans une caverne. L'âme du fidèle, en effet, n'est plus une maison de prières, mais une caverne de voleurs, lorsqu'au mépris de l'équité, et foulant aux pieds la simplicité de la justice, elle ose entreprendre contre les droits du prochain.

### IX.

#### *Conclusion.*

À la vraie foi, il faut donc unir les œuvres saintes. Lavons chaque jour dans les larmes nos souillures passées ; que nos bonnes œuvres, fruit de l'amour de Dieu et du prochain dépassent le niveau de nos anciennes iniquités ; ne refusons jamais à nos frères un service à notre portée. On n'est membre véritable de notre Rédempteur, qu'à la condition d'aimer Dieu et de compatir<sup>1</sup> au prochain.

1. Compatir aux souffrances du prochain ! Comparez sur ce point la doctrine des sages tant prônés du paganisme, avec les enseignements de l'Évangile.

Le stoïcien, pour conserver imperturbable son impassibilité, cherchait à étouffer ce germe de pitié naturelle que le Créateur a mis en nous, en trempant, pour ainsi dire, son âme dans une doctrine barbare ; *la compassion*, dit Sénèque, *est le vice d'une âme faible*. Organe de sa secte, Marc-Aurèle formule cette sentence révoltante : « *Ne te lamente pas avec ceux qui pleurent* ». Mais écoutez le *sentimental*, le *tendre* Virgile : *Le sage*, dit-il, *se garde de la compassion ; il voit d'un œil sec les souffrances de l'indigent : Neque ille, aut doluit miserans inopi*. Quel froid égoïsme, quelle doctrine desséchante !

Mais voyez le christianisme ; il emploie tous ses puissants moyens d'action pour nous attendrir sur des maux qui nous sont étrangers. *Il faut pleurer avec ceux qui pleurent : Flere cum flentibus*. Nous sommes membres d'un même corps, et l'un d'entre nous ne doit pas souffrir sans que tous les autres ne compatissent (ne souffrent avec lui). La

compassion est une condition du salut, et la dureté de cœur, dont l'orgueilleux philosophe se parait fastueusement comme d'une vertu, est, au regard de l'Évangile, un vice digne de tout anathème, et qui exclut à jamais du royaume de l'éternel amour.

## X.

### *Trait historique.*

Pour exciter vos âmes à l'amour de Dieu et du prochain, je désire rapporter un miracle que raconte mon fils, ici présent, le diacre Epiphanius, originaire de l'Isaurie, limitrophe de la Lycaonie, où s'accomplit le prodige.

Il dit qu'en cette province vécut un moine, nommé Martyrius, que sa piété rendait extrêmement recommandable. Sorti de son monastère, il allait en visite dans un autre. Voilà que, chemin faisant, il rencontre sur la route un lépreux qu'un excès de fatigue empêchait de regagner sa demeure. Il avait, disait-il, son gîte dans le monastère situé sur la route, et où se rendait Martyrius.

Prenant en pitié la lassitude du lépreux, l'homme de Dieu étendit aussitôt à terre le manteau qui le couvrait, y plaça le lépreux, l'enveloppa de tous côtés, le mit sur ses épaules, et avec ce fardeau il reprit son chemin.

Il approchait déjà des portes du monastère, lorsque le père spirituel se mit à crier de toutes ses forces : Accourez, vite ouvrez les portes du couvent, voilà le frère Martyrius qui porte le Seigneur.

Mais à peine Martyrius eut-il touché le seuil, que le prétendu lépreux s'élança de son cou, et prenant la forme qui le révèle aux hommes comme Rédempteur du genre humain, comme Jésus-Christ, à la fois Dieu et homme, il remonta au ciel sous les yeux de Martyrius : Martyrius, lui dit-il, en s'élevant, tu n'as pas rougi de moi sur la terre, je ne rougirai pas de toi dans les cieux.

Aussitôt qu'il fut entré au monastère : Frère Martyrius, lui dit le supérieur, où est celui que tu portais ? Si j'avais su qui c'était, répondit le religieux, je l'aurais saisi par les pieds. Il ajoutait qu'en le portant il lui semblait ne rien porter. Ce n'est

pas étonnant ! Comment, en effet, aurait-il senti le poids, puisqu'il portait celui par qui il était porté ?

Ce fait nous révèle toute la valeur de la compassion fraternelle, toute l'intimité d'union que les entrailles de la miséricorde nous font contracter avec le Dieu tout-puissant. Car y a-t-il corps humain plus sublime que le corps du Christ, exalté par-dessus tous les anges ? Y a-t-il corps humain plus abject qu'un corps de lépreux, tout sillonné de tumeurs et de plaies, d'où s'exhale une odeur insupportable ?

Or, il a pris la forme d'un lépreux, pour nous faire entendre que si nous avons à cœur de l'assister dans le ciel, il faut, sans écouter les répugnances, nous humilier sur la terre et nous abaisser par la compassion jusqu'aux plus abjects et aux plus méprisés de nos frères.

## BASILIQUE DE SAINT-PIERRE, LE LENDEMAIN DE PÂQUES

**S. Luc, XXIV, 13-35.**

*L'Évangile de ce jour raconte le voyage des deux disciples d'Emmaüs. Notre Seigneur se joignit à eux sur le chemin ; ils ne le reconnurent pas ; ils le forcèrent à entrer avec eux dans une maison et à partager leur repas. Et ils le reconnurent à la fraction du pain.*

### I.

***Ils le forcèrent d'entrer en lui disant : Demeurez, avec nous, car il est tard et le jour est loin de son déclin.***

Sans interpréter chaque parole en particulier, je vais exposer le sens (général) du récit évangélique, pour ne pas fatiguer votre dilection par un trop long discours. Vous l'avez entendu, mes très-chers frères : deux disciples faisant voyage ensemble, le Seigneur leur apparaît dans le chemin, mais sans rien laisser transpirer qui puisse le révéler. En paraissant étranger, il voulait éprouver s'ils exerceraient l'hospitalité à son égard.

Mais la Vérité marche avec eux : dès lors impossible qu'ils soient étrangers à la charité ; ils offrent donc à l'inconnu l'hospitalité. Mais pourquoi dire *ils offrent*, alors qu'il est écrit : *Ils le forcent d'accepter*. De cet exemple, il faut inférer qu'on ne doit pas seulement offrir, mais imposer l'hospitalité aux étrangers.

### II.

***Ils le reconnurent à la fraction du pain.***

Une table est dressée, des mets sont servis, et Dieu, qui leur demeure caché dans l'explication de la Sainte Écriture, se manifeste à eux dans la fraction du pain. Ainsi, ce n'est pas de l'audition des préceptes de Dieu, mais de leur accomplissement, que l'illumination vient à leur esprit.

Par conséquent, si quelqu'un désire grandir dans l'intelligence de la parole, qu'il pratique avec ardeur ce qu'il a pu déjà comprendre. Voilà que le Seigneur parle, et il reste inconnu ; il est hébergé, et il daigne se découvrir. Aimez donc, mes très-

chers frères, l'hospitalité, chérissez les œuvres de charité. C'est dans ce but que Pierre a écrit : *Exercez entre vous l'hospitalité sans murmure* (I Petr. IV, 9), et que la Vérité même a dit : *J'ai eu besoin de logement et vous m'avez logé* (Matth. XXV, 35).

### III.

#### *Trait historique.*

Voici un fait très accrédité et qui a pour garant le récit de nos anciens. Un père de famille, avec toute sa maison, exerçait avec un grand zèle l'hospitalité. Journallement il admettait des étrangers à sa table ; un jour, un entre autres se présenta, il fut bien accueilli.

Le père de famille, suivant son humilité ordinaire, voulait lui verser de l'eau sur les mains ; il se retournait pour prendre le vase, mais tout-à-coup il ne trouva plus son hôte. Cette disparition subite le jeta dans l'admiration ; mais, dans la nuit, le Seigneur lui dit dans une vision : Les autres jours tu m'as reçu dans mes membres, mais hier c'est moi, dans ma personne, que tu as hébergé.

Voilà qu'en venant pour le jugement il dira : *Ce que vous avez fait à l'un des moindres de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait* (Matth. XXV, 40). Voilà qu'avant le jugement il recherche, même en personne, ceux qui l'hébergent (dans ses membres), et cependant nous sommes sans zèle aucun pour dispenser le bienfait de l'hospitalité.

Comprenez, mes frères, l'excellence de cette vertu. Recevez le Christ à vos tables, pour mériter qu'il vous admette au banquet éternel. Donnez l'hospitalité au Christ maintenant étranger, pour qu'au jugement il ne vous méconnaisse pas comme des étrangers, mais qu'il vous reçoive comme siens dans son royaume, par la grâce de ce même Dieu qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## BASILIQUE DE SAINT-PIERRE, LE SECOND DIMANCHE APRÈS PÂQUES.

*S. Jean, X, 11-16.*

En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens : Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire et celui qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent point, ne voit pas plutôt venir le loup qu'il abandonne les brebis et s'enfuit ; et le loup ravit et disperse les brebis. Or, le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se met point en peine des brebis. Pour moi, je suis le bon pasteur, et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et il faut que je les amène, et elles entendront ma voix et il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur.

### I.

***Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.***

Le récit évangélique que vous venez d'entendre, instructif pour vous, est effrayant pour nous. Voilà que l'Être essentiellement bon nous dit : *Je suis le bon pasteur*. De plus, il met sous nos yeux le modèle de cette bonté qu'il nous faut imiter, en ajoutant : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis*.

Il a fait ce qu'il enseigne, il a pratiqué ce qu'il commande. Ce bon pasteur a donné sa vie pour ses brebis, pour cacher son corps et son sang dans notre sacrement et nourrir de sa chair les brebis qu'il avait rachetées<sup>1</sup>. Il nous a tracé la voie du mépris de la mort, et présenté la forme où il faut nous mouler (pour ainsi dire).

Notre premier devoir est de sacrifier, par charité, nos biens matériels pour ses brebis, le dernier est de livrer pour elles, même notre vie, si la nécessité l'exige. C'est en passant par le premier degré, le plus infime, que l'on arrive au second, plus élevé. Mais comme le fond remporte sur l'accessoire, que la vie est supérieure, sans comparaison, aux biens terrestres, comment donnera-t-il sa vie pour les brebis (de Dieu), celui qui refuse pour elles ses richesses ?

1. Les philosophes du paganisme dont nous parlons plus haut, en transformant en vertu l'insensibilité et l'impassibilité devant la douleur d'autrui, allaient d'abord contre nature et violaient ce beau sentiment qui s'éveille en nous à la vue de la souffrance et qui nous porte instinctivement à la soulager ; mais de plus ils méconnaissaient, ils foulaient aux pieds les prescriptions du christianisme *du commencement*, ou de la religion primitive ; car Dieu dès l'origine avait appris à l'homme, par son exemple, la pitié, une pitié élémentaire. Par la création, Dieu *sans se donner lui-même à l'homme*, lui avait donné quelque chose de lui ; cette bonté du Créateur fut le type, l'exemplaire de la bonté antique. « *L'homme partagea le superflu de ses biens avec son semblable, à l'imitation de celui qui avait communiqué à l'homme comme la surabondance des richesses inépuisables de son être.* » (Gerbet.) Et le précepte de l'aumône, qui se trouve dans les traditions de tous les peuples, se dérive de cet enseignement originel.

Mais remarquons-le, la bienfaisance antique ne s'élève pas au-dessus de la pratique de l'aumône et des autres œuvres du même genre ; l'homme de la religion primitive ne sait encore donner que son avoir. Si Dieu n'avait pas donné l'exemple d'une bonté supérieure, où l'homme aurait-il trouvé l'idée d'une bienfaisance plus parfaite ?

Mais dans la plénitude des temps, Dieu s'incarne, il s'immole sur le Calvaire, il répand tout son sang pour l'homme, et pour se donner plus pleinement à lui, il institue l'Eucharistie ! Dès lors l'horizon de la bonté s'agrandit, un nouvel ordre de bienfaisance est inauguré, l'homme servira son semblable non plus seulement aux dépens de ce qu'il possède, mais aux dépens de tout ce qu'il est. La bonté se transforme en charité ; fille du christianisme primitif, la première ne connut que le *bienfait* ; fille du christianisme pleinement développé, la seconde connaîtra de plus le sacrifice. La première s'arrête à l'aumône ; c'est la charité dans son enfance : la seconde s'élève jusqu'au martyr ; c'est la charité parvenue à l'âge viril.

## II.

### ***Le mercenaire voit venir le loup, et il abandonne les brebis.***

Il est appelé mercenaire et non pasteur, celui qui pâit les brebis du Seigneur, non par charité, mais en vue des avantages temporels. En fait, il est mercenaire, celui qui, tenant la place du pasteur, ne recherche pas l'utilité des âmes. Il ne respire que profits matériels, met sa joie dans les honneurs de sa dignité, toutes ses jouissances dans ses revenus temporels, et tout son bonheur dans les hommages qui l'entourent. Voilà tout le salaire qu'ambitionne un mercenaire.

Mais pour le discerner du pasteur, il faut absolument une occasion périlleuse ; car, en temps de paix, le mercenaire aussi bien que le vrai pasteur demeure ordinairement à la garde des brebis ; mais l'arrivée du loup révèle l'esprit qui anime dans le gouvernement du troupeau.

C'est un loup sur les brebis qu'un homme d'injustice et de violence, opprimant les fidèles et les petits. Mais celui qui n'avait que les apparences du pasteur, laisse le troupeau, prend la fuite, car la résistance à l'oppression lui présente un péril qu'il n'a pas le cœur d'affronter. Il fuit, non en se déplaçant, mais en privant de ses secours (les victimes). Il fuit, parce qu'il reste muet à la vue de l'injustice. Il fuit, parce qu'il cherche un asile dans le silence.

### III.

#### *Le loup vient et enlève les brebis.*

Il est un autre loup qui chaque jour, sans interruption, déchire, non pas les corps, mais les âmes ; c'est le malin esprit qui rôde, plein de ruses, autour de la bergerie des fidèles, cherchant à tuer les âmes. C'est de lui que le texte ajoute aussitôt : *Et le loup ravit et disperse les brebis.*

Le loup vient et le mercenaire s'enfuit, lorsque l'esprit malin, déchirant par les tentations les âmes des fidèles, celui qui tient la place de pasteur ne s'émeut pour elles d'aucune sollicitude. Les âmes périssent, lui jouit sans souci des avantages temporels.

Le loup ravit et disperse les brebis, lorsque (le démon) entraîne à la luxure celui-ci, enflamme la cupidité de celui-là, exalte l'orgueil de l'un, allume la colère de l'autre, en lui fait sentir les aiguillons de l'envie, et qu'enfin ses ruses nous font tomber dans ses pièges.

Tous ces ravages n'enflamment pas le zèle du mercenaire, n'allument pas en lui une étincelle de charité. Uniquement sensible aux avantages extérieurs, la ruine spirituelle du troupeau le laisse indifférent.



#### IV.

##### ***Le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire.***

La seule cause de la fuite du mercenaire, c'est qu'il est mercenaire. Comme s'il disait clairement : Il doit fuir, dans le danger, celui qui, sans charité pour les brebis, ne pâit le troupeau que par amour du lucre.

Amoureux des honneurs, passionné pour les biens matériels, il n'ose s'exposer au danger, de peur de perdre l'objet de ses affections. Mais après avoir signalé les vices du faux pasteur, Jésus-Christ propose à notre imitation le modèle (du véritable) : *Je suis, dit-il, le bon pasteur.*

#### V.

##### ***Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent.***

Il ajoute : *Je connais mes brebis*, c'est-à-dire je les aime, *et mes brebis me connaissent*. Comme s'il disait ouvertement : Ceux qui m'aiment m'obéissent, et quiconque n'aime pas la vérité ne la connaît pas encore.

Vous connaissez déjà, mes très-chers frères, le danger du Pasteur, apprenez aussi le vôtre. Voyez si vous êtes les brebis du Seigneur, voyez si vous le connaissez, si vous possédez la lumière de la vérité ; si vous la possédez, je ne dis pas par la foi ou l'adhésion de l'esprit, mais par l'amour et les bonnes œuvres. Car, *Celui qui prétend connaître Dieu et ne garde pas ses commandements, est un menteur.*

#### VI.

##### ***Comme mon Père me connaît, je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis.***

Aussi, en cet endroit, le Seigneur ajoute aussitôt : *Comme mon Père me connaît, je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis*. Comme s'il disait clairement : La connaissance que j'ai de mon Père et que mon Père a de moi, consiste en ce que je donne ma vie pour mes brebis ; c'est-à-dire, la charité qui me fait mourir pour mes brebis, révèle tout mon amour pour mon Père.

Mais comme il était venu pour racheter, non seulement le juif, mais encore le gentil, il ajoute : *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et il faut que je les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur.* Le Seigneur avait en vue notre Rédemption, à nous, venus de la gentilité, lorsqu'il parlait d'amener d'autres brebis (au bercail).

Chaque jour, mes frères, cette parole s'accomplit sous vos yeux ; vous la voyez aujourd'hui réalisée par la conversion des gentils. Des deux troupeaux, il ne fait qu'un seul bercail, parce qu'il unit le juif et le gentil par les nœuds d'une foi commune, comme en témoigne cette parole de Paul : *Il est notre paix, lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un seul* (Ephes. II, 14).

## VII.

***Mes brebis entendent ma voix et je leur donne la vie éternelle.***

Il dit encore de ses brebis : *Mes brebis entendent ma voix, et je les connais, et elles me suivent, et je leur donne la vie éternelle.* Parlant encore d'elles, il dit un peu plus haut : *Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé et trouvera des pâturages.* Ses brebis trouvent des pâturages, parce que quiconque le suit d'un cœur simple jouit d'un aliment indéfectible. Que désignent en effet ces pâturages ? Ne sont-ce pas les joies spirituelles à jamais incorruptibles du Paradis ? Car la nourriture des élus, c'est la face de Dieu qui pour eux présente sans cesse, sans cesse inonde leur âme de vie.

Ils s'enivrent de cet aliment, ceux qui ont échappé déjà aux lacets des séductions mondaines. Là sont les chœurs mélodieux des anges, et la société des citoyens célestes célébrant avec transport la fin des tristes labeurs de ce pèlerinage. Là, sont les chœurs inspirés des prophètes, et le collège des apôtres qui doit juger le monde. Là se trouve l'armée victorieuse d'innombrables martyrs, dont le bonheur se proportionne à l'atrocité du supplice. Là, les confesseurs qui se reposent dans les joies que leur constance a conquises. Là, ces fidèles dont la fermeté résista aux amollissements des voluptés du siècle. Là, ces saintes femmes victorieuses à la fois de leur sexe et du monde. Là, ces enfants dont la vertu sur la

terre précéda les années. Là, ces vieillards, enfin, qui, bien qu'affaiblis par l'âge, furent pleins de vigueur pour les travaux de la vertu.

Recherchons donc, mes très-chers frères, ces pâturages, pour y participer aux joies de cette multitude de citoyens (célestes). Que leur joyeux triomphe stimule notre zèle. Voilà que dans les cieux les élus se livrent aux transports de leur joie ; ils se félicitent à l'envi du bonheur de se trouver ensemble ; et notre coeur cependant reste froid pour l'éternité ! il ne brûle pas de désirs pour elle ; les fêtes enivrantes des cieux n'excitent pas notre envie ; nous sommes privés de ces joies sans en être affectés... Que notre zèle s'enflamme donc, mes frères, que notre foi se réchauffe, que nos désirs s'embrasent pour les délices supérieures : les aimer ainsi, c'est y tendre. Nul obstacle ne doit nous ébranler ; un voyageur ne se détourne pas du but qu'il veut atteindre, à cause des aspérités du chemin. Les attraites de la prospérité ne doivent pas nous séduire ; il serait insensé le voyageur qui, ébloui de la beauté des prairies qui longent la route, perdrait de vue le terme du voyage. Aspirons donc à la patrie céleste de toutes les puissances de notre âme ; que le monde n'ait plus d'attrait pour nous ; et si vraiment nous sommes les brebis du divin pasteur, nous serons, à la fin de la voie, rassasiés dans les pâturages éternels.

## BASILIQUE DE SAINT-PIERRE, LE JOUR DE L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

*S. Marc, XVI, 14-20.*

En ce temps-là, les onze disciples étant à table, Jésus leur apparut et leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, parce qu'ils n'avaient point cru ceux qui l'avaient vu ressuscité. Et il leur dit : Allez par tout l'univers ; prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé ; et celui qui ne croira point sera condamné. Et voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues ; ils manieront les serpents, et s'ils boivent quelque breuvage empoisonné, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains aux malades et ils seront guéris. Le Seigneur Jésus, après leur avoir ainsi parlé, fut élevé dans le ciel ; et il est assis à la droite de Dieu. Et eux, étant partis, ils prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant sa parole par les miracles qui l'accompagnèrent.

### I.

#### *Il leur reprocha leur incrédulité.*

Que les disciples aient été lents à croire à la résurrection du Seigneur, ce fut moins, pour ainsi dire, une faiblesse de leur part qu'une future garantie pour nous. Car Marie-Madeleine, si prompte à croire, m'est moins utile que Thomas si lent à donner sa foi. En effet, il touche en doutant les cicatrices des blessures, et il guérit dans notre cœur la blessure du doute.

Pour insinuer aussi la vérité de la résurrection du Seigneur, il faut remarquer ces paroles : *Mangeant avec eux, il leur commanda de ne point partir de Jérusalem* (Act. I, 4) ; et un peu plus bas : *Sous leurs yeux, il s'éleva (dans les airs) et il entra dans une nuée qui le déroba à leur vue* (ibid., 9). Pesez ces paroles, remarquez ces actions significatives : *mangeant, il s'éleva*. Il mange et il s'élève, pour démontrer, en prenant de la nourriture, la réalité de sa chair.

De son côté, saint Marc rapporte qu'avant son ascension, le Seigneur reprocha à ses disciples l'infidélité et la dureté de leur cœur. Le Seigneur leur adresse ces reproches au moment de s'en séparer corporellement, afin que ces paroles d'adieux laissassent dans leur âme une impression ineffaçable.

## II.

*Et il leur dit : Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature.*

Quand il les a repris de leur dureté, voici les instructions qu'il leur donne : *Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature.* Est-ce que le saint Évangile, mes frères, devait être prêché même aux animaux privés d'intelligence, même aux choses insensibles, pour qu'il puisse dire à ses disciples : *Prêchez-le à toute créature ?* Mais sous le nom de toute créature c'est l'homme qui est désigné.

Car les pierres existent, mais elles ne vivent pas, elles ne sentent pas. Les herbes et les plantes existent ; de plus elles vivent, mais elles ne sentent pas. Les brutes existent, vivent, sentent, mais n'ont pas l'intelligence. Les anges existent, vivent, sentent et sont intelligents.

Mais l'homme est un abrégé de l'univers<sup>1</sup>. Car comme la pierre, il existe ; comme le végétal, il vit ; comme l'animal, il sent ; comme l'ange il a l'intelligence. Si donc l'homme a quelque chose de commun avec toute créature, dans une certaine mesure, toute créature c'est l'homme.

Donc l'Évangile est prêché à toute créature lorsqu'il est prêché à l'homme seul, parce que la prédication s'adresse alors à l'usufruitier de toute la terre, et au centre où aboutit toute la création matérielle. Par ce mot *toute créature*, on peut encore entendre les diverses nations de la gentilité.

1. Parcourez d'un coup d'œil l'échelle immense des êtres, depuis l'atome imperceptible jusqu'à Dieu ; vous ne trouverez que des corps et des esprits : l'ensemble des premiers forme le monde de la matière, l'ensemble des seconds constitue le monde des intelligences... Supprimez l'homme par la pensée : il y a lacune, interruption dans la chaîne indéfinie des êtres ; les deux mondes sont séparés par un abîme ; l'homme est donc le nœud nécessaire qui les relie l'un à l'autre. Aussi est-il placé aux limites respectives de ces deux mondes, avec cette différence que l'homme, par son corps, occupe le sommet de la création matérielle ; il est dans cet ordre le point culminant, le centre où tout vient aboutir ; tandis que, par l'esprit, il occupe le dernier échelon dans la hiérarchie des intelligences, et l'ange, placé à l'extrémité inférieure du dernier des chœurs, par cela seul qu'il est pur esprit, est supérieur à l'homme, intelligence incarnée ou emprisonnée dans la chair... Le poids

des organes, en effet, l'appesantit et paralyse la puissance de ses facultés.

Toujours est-il que dans l'homme ces deux substances de nature si diverse, le *corps* et l'*esprit*, se touchent, s'embrassent, s'unissent hypostatiquement, suivant l'expression consacrée dans la langue catholique, et que rien n'est plus vrai que le mot de saint Grégoire : *L'homme est un abrégé de l'univers*. Les anciens avaient entrevu cette vérité. *L'homme*, disaient-ils, *est un petit monde*. Mais ce qu'ils n'ont pas soupçonné, et ce que nous savons, grâce aux lumières de la révélation, ce sont les glorieuses destinées réservées au corps humain et au monde physique lui-même.

La graine se dissout et se putréfie dans le sein de la terre avant de renaître à la surface sur une tige rajeunie et renouvelée. De même, le corps humain se décompose dans le tombeau, mais ce tombeau est pour lui comme un creuset : il s'y dépouille de ses infirmités, de sa mortalité et, au temps venu, il doit en sortir incorruptible, spiritualisé, couronné de splendeur... Substantiellement uni à l'âme, il participera à la glorification de celle-ci.

Ce n'est pas tout : le monde matériel lui-même participera à cette illustration du corps, après avoir été purifié. Déjà, au temps de Noé, il reçut comme un baptême d'eau par le déluge ; il a reçu un baptême de sang par l'immolation de Jésus-Christ, car si *l'autel était à Jérusalem*, dit Origène, *le sang de la victime baigna l'univers*. A la consommation des siècles, il recevra un baptême de feu, et sera renouvelé comme le corps de l'homme.

### III.

#### *Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé.*

Chacun dira peut-être en lui-même : Je crois, je serai sauvé. Il dit vrai, si les œuvres répondent à sa foi. De la cette parole de saint Jean : *Celui qui prétend connaître Dieu, et ne garde pas ses commandements, est un menteur* (I Joan. II, 4). Cela posé, la réalité de la foi se vérifie par la considération de la vie. Nous sommes en effet de vrais croyants, si notre conduite est l'expression fidèle de notre croyance.

Au jour de notre baptême nous avons promis de renoncer à toutes les œuvres, à toutes les pompes de l'antique ennemi. Que chacun donc fasse un retour sur soi-même, et s'il garde après le baptême les promesses qui l'ont précédé, que sans crainte d'erreur, il se félicite, il est vrai fidèle. Mais il a foulé aux pieds tous ses engagements, s'il s'est livré aux pratiques mauvaises, à l'amour illicite des pompes du monde.

#### IV.

##### *Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru.*

Mes frères, parce que vous n'opérez aucun de ces miracles, faut-il en conclure que la foi vous manque ? Ces prodiges furent nécessaires à la naissance de l'Église. Car la foi, pour se développer, avait besoin d'être nourrie de miracles ; c'est ainsi qu'en plantant un arbuste, nous ne cessons de l'arroser que lorsqu'il a pris racine, et qu'il s'est solidement affermi dans le sol. De là cette parole : *Le don des langues est un signe non pour les fidèles, mais pour les infidèles.* De plus la sainte Église, chaque jour, opère sur les âmes les merveilles que les Apôtres opéraient sur les corps. Car le prêtre ne chasse-t-il pas les démons, lorsqu'il impose les mains sur les fidèles pour les exorciser ?

Et les fidèles, dont les lèvres muettes pour tous les discours mondains du vieil homme, ne résonnent plus que pour célébrer les saints mystères et raconter les louanges et la puissance du Créateur, (ces fidèles) ne parlent-ils pas une langue nouvelle ? Ils manient aussi les serpents ceux dont les pieuses exhortations arrachent la haine du cœur du prochain. De même ceux qui entendent, sans le suivre, un conseil pervers, boivent, sans ressentir aucun mal, un breuvage empoisonné. Et ceux qui, voyant chanceler un frère dans les voies de la vie, le raffermissent par l'autorité du bon exemple, n'imposent-ils pas les mains à un malade pour le guérir ?

Miracles d'autant plus grands qu'ils sont spirituels, d'autant plus élevés, qu'ils ressuscitent, non les corps, mais les âmes ! Ces prodiges, mes très-chers frères, si vous le voulez, avec l'aide de Dieu vous pouvez les opérer.

#### V.

##### *Et le Seigneur Jésus fut élevé au ciel.*

L'ancien Testament nous parle de l'enlèvement au ciel du (prophète) Élie. Mais il y a le ciel aérien et le ciel éthéré<sup>1</sup>. Le ciel aérien est voisin de la terre ; aussi disons-nous : les oiseaux du ciel, parce que nous les voyons voler dans l'air.

Or c'est dans le ciel aérien qu'Élie fut enlevé, pour être aussitôt déposé dans une mystérieuse région de la terre, afin de jouir d'une profonde paix, dans son corps et dans son âme, jusqu'à la fin du monde, où il viendra payer sa dette à la mort. Car il a différé sa mort, il ne l'a pas évitée. Mais notre Rédempteur ne l'a pas ajournée, il l'a vaincue. En ressuscitant il l'a détruite, et en montant au ciel il a proclamé la gloire de sa résurrection.

Il faut remarquer encore qu'Élie, aux termes de l'Écriture, fut emporté sur un char, pour montrer clairement que, pur homme, il avait besoin d'un secours étranger. Mais notre Rédempteur, ce n'est pas un char, ce ne sont pas les anges qui l'ont porté (dans les cieux) : pour planer sur l'univers, sa vertu propre suffisait à l'auteur de l'univers.

Le ciel il l'habitait avant d'y retourner, de même en la quittant il restait sur la terre. Car s'il monte au ciel en tant qu'homme, il remplit en tant que Dieu et la terre et le ciel.

1. On doit distinguer trois cieux, que nous allons décrire, en suivant, une progression ascendante.

1° l'*atmosphère*, cet océan vapoureux qui enveloppe la terre, où volent les oiseaux, où flottent les nuages. Le texte hébraïque désigne ce ciel sous le nom d'*étendue*, mot que la Vulgate a rendu par *firmamentum*, firmament. Il fut créé, selon le récit de la Genèse, au second jour.

2° L'*éther* ou *empyrée*. Ce sont ces espaces illimités qui s'étendent par delà le ciel atmosphérique, où se trouvent les étoiles fixes et où circulent les planètes. Parmi les astres qui l'embellissent, les uns ont été créés lumineux, ou du moins ont été plus tôt éclairés que les autres, et l'Écriture l'insinue en les appelant « astres du matin, *astra matutina* ». Les autres, comme le soleil, la lune, ont sans doute été créés en même temps que les astres du matin, mais à l'état d'obscurité et de confusion puisqu'ils ne sont devenus lumineux ou lumineux qu'au quatrième jour.

3° Le ciel désigne encore le sein même de Dieu. C'est jusqu'à ce troisième ciel que saint Paul fut ravi. Dieu le favorisa d'une illumination supérieure, et lui révéla les sublimes secrets de l'ordre surnaturel.



## VI.

### *Il est assis à la droite du Père.*

Saint Marc nous dit : *Il est assis à la droite de Dieu* ; et saint Étienne : *Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu*. Pourquoi donc saint Marc représente-t-il assis celui qu'Étienne voit debout ? Mais vous savez, mes frères, que la première attitude est celle du juge, la seconde est celle du soldat ou de celui qui l'assiste.

Or Jésus-Christ monté au ciel est désormais juge universel, et de plus il doit à la fin des temps prononcer sur le sort de tous ; c'est pourquoi (l'évangéliste) le représente assis après son ascension. Et si au fort de son laborieux combat Étienne le voit debout, c'est qu'il a secondé la victoire du martyr sur l'impiété de ses bourreaux.

## VII.

### *Les Apôtres étant sortis, prêchèrent partout.*

Que dirons-nous de ces paroles et quel souvenir devons-nous en conserver dans notre âme ? C'est que l'obéissance a suivi le précepte, et les miracles, à leur tour, ont suivi l'obéissance. Mais puisque sous l'impulsion divine nous avons, par une rapide explication parcouru le récit évangélique, il nous reste un mot à dire de la noblesse même d'une si grande solennité.

Il nous faut considérer attentivement, mes très-chers frères, qu'aujourd'hui a été détruit le décret de notre damnation, et révoquée la sentence qui nous condamnait à la corruption. Car ce corps humain auquel il fut dit : *Tu es poussière et tu retourneras en poussière* (Genes, III, 19), est aujourd'hui monté au Ciel.

Elle s'applique à cette solennité la parole du Psalmiste : *Jésus y montant aux cieux, y conduit (en triomphe) l'humanité captive ; il a répandu ses dons sur les hommes* (Ephes. IV, 8). Jésus en effet dans son ascension associe à sa gloire l'humanité condamnée à la corruption, en ce qu'il lui communique le privilège de son incorruptibilité.

De plus, il a répandu ses dons sur les hommes, parce qu'en envoyant du ciel le Saint-Esprit, il a donné à l'un de parler

avec sagesse, à l'autre de parler avec science ; parce qu'un autre a reçu le don des miracles, un autre celui de guérir les maladies ; à celui-ci il a donné de parler diverses langues, il a donné à celui-là de les interpréter.

Habacuc parle aussi de la glorieuse ascension de Jésus : *Le soleil*, dit-il, *s'est élevé, et la lune s'est affermie dans son orbite* (Habac. III, 11, sec. LXX). Or, qui désigne-t-il par le soleil, sinon le Seigneur ? et par la lune, sinon l'Église ? Le soleil s'est élevé et la lune s'est affermie dans son orbite, lorsque le Seigneur est monté au ciel et que la prédication de la sainte Église a grandi en autorité.

De là cette parole de Salomon : *Le voici qui vient, en sautant sur les montagnes, et passant par-dessus les collines* (Cant. II, 8). Car en venant pour nous racheter, il a fait des sauts, pour ainsi dire.

Voulez-vous, mes très-chers frères, vous en former une idée ? Du ciel il est descendu dans le sein d'une femme ; de là dans une crèche ; de la crèche il est allé à la croix, de la croix au sépulcre, et du sépulcre il est remonté au ciel. Il a fait pour nous plusieurs sauts, afin de nous porter à courir après lui, et nous faire crier du fond du cœur : *Entraînez-nous après vous, et nous courrons à l'odeur de vos parfums* (Cant. I, 3).

Que notre cœur monte donc à sa suite, mes très-chers frères, au séjour où suivant notre foi son corps est monté. Fuyons les désirs terrestres, que rien ne nous attache en ce bas monde, nous qui avons un père dans les cieux.

Et nous avons à considérer sérieusement que celui qui s'est montré plein de douceur, reviendra terrible ; et que les préceptes qu'il nous a donnés avec mansuétude, il en exigera avec rigueur l'accomplissement. Que personne donc ne fasse peu de cas des délais accordés pour faire pénitence ; que personne, pendant que son salut est possible, ne néglige de s'en occuper ; car le Rédempteur mettra dans notre jugement d'autant plus de sévérité, qu'avant le jugement il aura usé à notre égard d'une plus grande longanimité.

Méditez profondément cette vérité, mes frères. Si l'agitation des choses (humaines) ballote encore votre âme, sachez néanmoins enfoncer l'ancre de votre espérance (au rivage) de

la patrie éternelle, et affermissez-vous, de toutes les puissances de votre être, au sein de la véritable lumière.

Voilà que le Seigneur est monté au ciel ; nous l'avons entendu ; que cet objet de notre foi ne sorte pas de notre mémoire.

Et si l'infirmité du corps nous enchaîne encore à la terre, suivons-le du moins des pas de notre amour. Il ne fait pas défaut à un désir dont il est le principe, ce Dieu, Jésus-Christ notre Sauveur qui vit et règne avec Dieu le Père dans l'unité du Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## BASILIQUE DE SAINT-PIERRE, LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

*S. Jean, XIV, 23-31.*

En ce temps-la, Jésus disait à ses disciples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point ne garde point mes paroles ; et la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ceci : Demeurez encore avec moi. Mais le consolateur, qui est le Saint-Esprit que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit : Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point et ne s'épouvante point. Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, assurément vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi. Je vous le dis maintenant, avant que cela arrive, afin que vous croyiez lorsqu'il sera arrivé. Je ne m'entretiendrai plus longtemps avec vous, car voilà le Prince de ce monde qui vient ; et cependant il n'a nul droit sur moi. Mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a ordonné.

### I.

*Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole.*

J'ai l'intention de parcourir rapidement les paroles du récit évangélique, afin de m'arrêter plus longtemps sur la considération de cette grande solennité. Aujourd'hui le Saint-Esprit, avec un bruit soudain, est descendu sur les disciples. Il a pénétré de son amour des cœurs jusqu'alors charnels, et tandis qu'au dehors apparaissent des langues enflammées, au dedans les âmes s'embrasent, car, recevant Dieu sous la forme visible du feu, en eux s'allume la douce flamme de l'amour. Le Saint-Esprit en effet est amour.

De là cette parole de saint Jean : Dieu est charité (I Joan. IV, 8, 16). Celui donc qui désire Dieu de tout son cœur, possède déjà l'objet de son amour. Et l'amour de Dieu serait impossible à qui déjà ne posséderait pas Dieu.

Or, si on demande à chacun de vous : Aimez-vous Dieu ? chacun de vous répond, en toute confiance et sans aucune

hésitation : Je l'aime. Mais au commencement de notre Évangile, vous avez entendu ce que dit la Vérité : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole*. La production des œuvres, voilà donc la marque de l'amour. Aussi, dans son Épître, le même saint Jean nous dit : *Celui qui dit : j'aime Dieu, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur* (ibid., 20).

## II.

### *Et nous viendrons à lui.*

Pesez (dans votre esprit), mes très-chers frères, combien est insigne cet honneur : avoir un Dieu pour hôte dans la demeure de son âme ! Certes, si quelque riche, si quelque ami puissant devait vous visiter, vous seriez pleins de zèle pour écarter de votre demeure toute impureté capable d'offusquer, à son entrée, les yeux de cet ami. Purifiez donc les souillures du péché, vous qui préparez à Dieu la demeure de votre âme.

## III.

### *Et nous ferons en lui notre demeure.*

Voyez ce que dit la Vérité : *Nous viendrons et nous ferons en lui notre demeure*. Il vient dans certains cœurs, mais il n'y fait pas sa demeure ; en effet, le repentir leur attire un regard favorable de Dieu, mais au moment de la tentation, ils oublient leur repentir. Ils retombent ainsi dans leur vie criminelle comme s'ils ne l'avaient jamais pleurée.

Mais un cœur qui vraiment aime Dieu, qui garde sa parole, le Seigneur y vient et y fait sa demeure ; car l'amour divin pénètre ce cœur, au point que la tentation ne saurait l'en déprendre. Celui-là donc aime vraiment qui ne se laisse pas vaincre par une délectation mauvaise.

Rentrez donc en vous-mêmes, mes très-chers frères. Recherchez si vraiment vous aimez Dieu. Interrogez sur cet amour, et la langue, et le cœur, et la vie. Jamais l'amour de Dieu n'est oisif. Il opère de grandes choses partout où il est ; s'il refuse d'agir, ce n'est pas l'amour.

#### IV.

##### *Le Saint-Esprit vous enseignera toutes choses.*

Gardez-vous d'attribuer au prédicateur ce que ses lèvres vous font comprendre ; car sans le maître intérieur (le Saint-Esprit), sa langue s'agiterait, pour ne produire au dehors qu'un bruit inutile. La parole du prédicateur est la même pour tous, mais pour tous elle n'a pas le même sens.

Pourquoi cela ? Pourquoi cette parole, identique pour tous, est-elle, en tombant sur les cœurs, diversement comprise ? C'est que cette parole, qui s'adresse à tous indistinctement, le maître intérieur en donne particulièrement l'intelligence à quelques-uns, et que la prédication n'instruit pas sans l'onction intérieure du Saint-Esprit.

#### V.

##### *Descente du Saint-Esprit.*

Nous avons expliqué rapidement les paroles du texte sacré, fixons maintenant notre attention sur cette grande fête.

Vous l'avez entendu, le Saint-Esprit apparaît sur les Apôtres sous forme de langues de feu, et leur communique la science de toutes les langues. Que signifie ce prodige, sinon que la sainte Église, animée du même esprit, parlerait les langues de tous les peuples ?

L'orgueil des architectes de Babel brisa l'unité de la langue humaine<sup>1</sup>, l'humilité ramena pour ces fidèles disciples l'unité du langage. À l'humilité, la puissance ; à l'orgueil, la confusion.

1. Quel but les hommes se sont-ils proposé en construisant la tour de Babel ? Dans plusieurs livres remis aux mains de l'enfance, on donne à cette question des réponses diverses et qui ne semblent pas toutes suffisamment réfléchies. Passons-les successivement en revue pour en faire sentir l'in vraisemblance.

1° On dit d'abord que les hommes bâtirent cette tour pour s'y réfugier en cas d'un nouveau déluge.

Mais le souvenir du déluge était vivant parmi les hommes : Noé, ses trois fils, leur avaient fait la peinture effrayante de cette formidable inondation ; et alors que cette immense catastrophe devait leur donner la plus haute idée de la toute-puissance de Dieu, ils s'en seraient formé une idée assez mesquine pour croire qu'ils pouvaient, par une industrie

quelconque, se soustraire à la puissance de son bras ! Mais voici quelque chose de plus décisif encore. A deux reprises différentes, Dieu avait rassuré Noé et ses enfants contre le retour d'un déluge universel. Pour prévenir tout doute, il n'avait mis aucune condition à l'engagement qu'il prenait de ne plus bouleverser la terre par un semblable cataclysme. Il avait même choisi l'arc-en-ciel comme signe confirmatif de sa parole, *comme un sacrement de sa promesse*, pour user du mot de Bossuet. Or, est-il croyable qu'après de telles assurances fidèlement transmises par la tradition et religieusement conservées dans la mémoire des hommes, est-il croyable que les descendants de Noé se soient follement préoccupés de la crainte d'un nouveau déluge ?

...

2° On dit, en second lieu, que les hommes construisirent cette tour d'une élévation prodigieuse pour monter au ciel ; c'est-à-dire pour ravir à Dieu, malgré lui, la récompense qu'il promet à la vertu, pour s'emparer de haute lutte du séjour des félicités éternelles.

C'est supposer trop gratuitement que les hommes de ce temps avaient perdu l'esprit. Le faux de cette opinion saute aux yeux... Disons quelques mots sur l'origine probable de cette imagination.

La fable est une altération plus ou moins grossière, plus ou moins indécente des faits de l'histoire ou des dogmes de la révélation primitive. « *Toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse* » ; et la construction d'une tour *dont le sommet devait toucher le ciel*, a bien pu donner naissance à la fable des géants entassant Pélion sur Ossa pour escalader le ciel et détrôner Jupiter. A son tour ce récit mythologique a peut-être exercé quelque influence sur l'imagination de ceux qui ont adopté l'opinion singulière que nous exposons.

Pour le dire en passant, de Maistre n'a pas craint d'écrire que la mythologie *étincelle de vérités* : elles y sont, il est vrai, altérées, dénaturées et *encroûtées*, comme le dit énergiquement l'illustre écrivain, par les erreurs qui les surchargent, et où le ridicule trop souvent le dispute à l'infamie. La connaissance du *vrai* est donc indispensable pour dégager le *résidu divin* de l'alliage impur qui le dégrade. Donc étudions d'abord les faits de l'histoire sacrée, les vérités dogmatiques et morales de la religion pour être à même de *délivrer le bien du mal* et de discerner le vrai du faux, et n'allons pas commencer par saturer l'enfance de cet amas d'extravagances et de turpitudes mythologiques qui, en appauvrissant son esprit, trop souvent souillent son imagination et gâtent son cœur.

3° On dit enfin que les hommes ont bâti Babel par vaine gloire et pour éterniser leur nom.

Cette opinion est plus sérieuse, la Vulgate l'autorise, de fort graves interprètes l'ont adoptée ; aux yeux de Bossuet en particulier, *la tour de Babel est le premier monument de l'orgueil... des hommes*.

Mais la vanité humaine n'a pas seule présidé à la construction de cet édifice, et la nature du châtement infligé jette le plus grand jour sur la question qui nous occupe.

Dieu voulait que les hommes peuplassent la terre entière, tel fut dès l'origine le plan providentiel. Il avait manifesté sa volonté sur ce point au père du monde primitif, à Adam ; il l'avait signifiée d'une manière non moins formelle au père du second monde, à Noé, à ses enfants. Les hommes ne pouvaient l'ignorer, mais charmés de la beauté du ciel, de la riche végétation d'un pays arrosé par l'Euphrate et le Tigre, ils résolurent de demeurer ensemble ; la ville qu'ils voulaient bâtir devait leur servir de centre commun, et la tour élevée jusqu'aux nues devait être comme un phare pour les diriger dans les immenses plaines du Sennaar. La communauté de langage, puissant moyen d'association entre les hommes, favorisait ce projet de cohabitation. Mais Dieu brise l'unité de la langue humaine, il produit subitement plusieurs idiomes. Par là même, il disloque le genre humain. Il crée diverses nations en contraignant les hommes à se grouper par dialectes et les force à se disséminer sur les différents points de la surface terrestre.

## VI.

### *Pourquoi il apparaît sous la forme de feu.*

Mais nous avons à rechercher pourquoi le Saint-Esprit, coéternel, au Père et au Fils, apparaît sous la forme de feu ; pourquoi tout à la fois sous la forme de feu et de langues ; pourquoi il se montre tantôt sous la forme d'une colombe, et tantôt sous l'image du feu ; pourquoi il descend sur le Fils unique sous l'emblème de la colombe, et sur les Apôtres sous le symbole du feu.

L'esprit coéternel au Père et au Fils se montre sous l'image du feu, parce que Dieu est un feu incorporel, ineffable, invisible, comme Paul en témoigne : *Notre Dieu est un feu consumant* (Hebr. XII, 29). Or, Dieu est appelé feu parce qu'il dévore la rouille du péché. Parlant de ce feu divin : *Je suis venue, a dit la Vérité, répandre le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il l'embrase ?* (Luc. XII, 49)

## VII.

### *Pourquoi sous la forme de langues.*

Le Saint-Esprit apparaît sous la forme de langues de feu, parce qu'aux âmes qu'il remplit, il communique, avec le don des



langues, les ardeurs (de la charité). La langue du docteur est ardente, parce qu'en prêchant l'œuvre de Dieu, elle enflamme l'auditeur. Et la prédication n'est qu'un vain bruit, si elle n'allume pas l'incendie de l'amour.

Cet incendie, fruit de la parole, les lèvres de la Vérité même le firent éprouver à ceux qui disaient : *N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant en nous, lorsqu'il nous parlait durant le chemin, et qu'il nous expliquait les Écritures ?* (Luc. XXIV, 32) En effet, au son de la parole (sainte), le cœur s'embrase, le froid de l'engourdissement a cessé, et l'âme tout agitée de désirs surnaturels, brise avec les concupiscences terrestres. L'amour véritable qui possède une âme, la crucifie dans les larmes ; mais au milieu de ces ardeurs crucifiantes, elle se nourrit avec délices de ses propres crucifiements.

### VIII.

#### *Pourquoi sous la forme de colombe.*

Le Saint-Esprit a pris la forme de la colombe et du feu, parce qu'il rend simples et ardentes les âmes qu'il remplit, simples par la pureté, ardentes par le zèle. Car, pour plaire à Dieu, il faut allier le zèle à la simplicité, et la simplicité au zèle. Aussi la Vérité même nous dit-elle : *Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes* (Matth. X, 16).

Sur quoi il faut remarquer que le Seigneur n'a pas voulu donner, pour modèle à ses disciples, la colombe sans le serpent, ni le serpent sans la colombe, afin que la prudence du serpent vivifiât la simplicité de la colombe, et que la simplicité de la colombe tempérât la prudence du serpent.

C'est donc à bon droit que l'Esprit saint, source à la fois de la simplicité et de l'ardeur pour le bien, a pris l'emblème de la colombe et du feu ; de sorte que tout cœur, au contact sanctifiant de cet Esprit, associé à la tranquillité de la mansuétude, les ardeurs du zèle pour la justice.

## IX.

### *Pourquoi en forme de colombe sur notre Seigneur.*

Enfin, recherchons pourquoi, sur Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, il est descendu sous forme de colombe, et sous forme de feu sur les Apôtres.

Certainement, le Fils unique de Dieu est juge du genre humain ; mais qui supporterait sa justice, s'il voulait nous juger en toute rigueur ? S'étant fait homme pour les hommes, il s'est montré miséricordieux pour les hommes. Il n'a pas cherché à frapper, mais à relever les pécheurs. Il a voulu d'abord les reprendre avec douceur, pour avoir plus tard à les sauver au jour du jugement.

L'Esprit donc a dû descendre, sous forme de colombe, sur ce Dieu qui ne venait pas encore, dans un élan de justice, pour frapper le pécheur, mais qui devait user, à son égard, de longanimité.

## X.

### *Pourquoi en forme de feu sur les Apôtres.*

Au contraire, il a dû paraître, en forme de feu, sur les Apôtres, parce que, simples mortels et par là même pécheurs, il fallait les enflammer de zèle contre eux-mêmes, et les porter à expier, par la pénitence, des péchés que Dieu dans sa miséricorde voulait bien pardonner. Ainsi (le Saint-Esprit) est descendu sur le Seigneur en forme de colombe, pour insinuer que ce Dieu de bonté tolère, dans sa clémence, nos iniquités ; il est descendu sur les hommes en forme de langue de feu, pour nous dire qu'animés d'un saint zèle nous devons scrupuleusement rechercher nos péchés, et les consumer, sans relâche, dans les ardeurs de la pénitence.

## XI.

### *Miracles du Saint-Esprit sur saint Pierre.*

Passons maintenant à la considération des dons du Saint-Esprit.

Quelle fut la faiblesse, la pusillanimité de Pierre avant la descente du Saint-Esprit, j'en appelle au témoignage de la

servante. La voix seule d'une femme le déconcerta, et la crainte de la mort lui fit renier la Vie. Et Pierre renia sur la terre celui que le larron confessa sur la croix.

Mais cet homme si timide voyons ce qu'il devient après la venue de l'Esprit. Le grand-prêtre et les anciens tiennent conseil ; les Apôtres sont frappés de verges, et défense leur est intimée de parler au nom de Jésus. Pierre alors, d'une contenance assurée : *Il vaut mieux, répond-il, obéir à Dieu qu'aux hommes, car nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu. Et (les Apôtres) sortirent du conseil, tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* (Act. IV & V). Voilà qu'il triomphe du supplice qu'il a subi, ce Pierre qui tremblait naguère à une parole. Tout à l'heure, à la voix d'une servante qui le questionne, il perd contenance ; après la venue du Saint-Esprit, il brave, criblé de coups, la puissance des magistrats.

## XII.

### *Sur les Saints de l'ancien et du nouveau Testament.*

Il est bon de fixer les regards de la foi sur la puissance de ce céleste ouvrier et de considérer (son influence) sur les saints personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament. J'ouvre donc les yeux (de la foi) et je vois David, Amos, Daniel, Pierre, Paul, Matthieu ; mais en voulant considérer les merveilleuses opérations du Saint-Esprit, je me sens défaillir dans cette contemplation. Il pénètre de sa vertu un jeune joueur de cithare, et il en fait un Psalmiste ; un pâtre de gros bétail, ouvrant l'écorce du sycomore, et il le transforme en prophète ; un jeune homme qui pratique l'abstinence, et il en fait un juge de vieillards. Il pénètre de sa vertu un (pauvre) pécheur, et il le change en prédicateur. Il fait d'un Paul persécuteur, le docteur des nations, d'un publicain, un évangéliste. Ô le puissant maître que cet Esprit ! La science qu'il veut donner, il la communique en un clin d'œil. Il n'a qu'à toucher l'âme pour l'instruire : son contact à lui seul est une illumination.

## BASILIQUE DE SAINTE AGNÈS, LE JOUR DE SA FÊTE. (1)

*S. Matthieu, XXV, 1-13.*

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. Il y en avait cinq d'entre elles qui étaient folles et cinq qui étaient sages. Les cinq folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles. Les sages, au contraire, prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes. Et comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. Mais sur le minuit, on entendit un grand cri : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui. Aussitôt toutes ces vierges se relevèrent et accommodèrent leurs lampes. Mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. Les sages leur répondirent : De peur que ce que nous en avons ne suffise pas pour vous et pour nous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en ce qu'il vous en faut. Mais, pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva ! et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. Enfin, les autres vierges vinrent aussi et lui dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : Je vous le dis en vérité : Je ne vous connais point. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

### I.

*Le royaume des cieux est semblable à dix vierges.*

Souvent je vous exhorte, mes très-chers frères, à fuir le péché, à éviter les souillures de ce monde ; mais aujourd'hui le récit du saint Évangile me porte à vous dire : Même au sujet de vos bonnes œuvres, tenez-vous dans une grande défiance ; craignez que le bien que vous faites n'ait pour mobile la faveur ou l'estime des hommes, et que ce bien, éclatant au dehors, ne soit à l'intérieur dépourvu de mérite<sup>1</sup>.

Mais recherchons d'abord quel est ce royaume des cieux et pourquoi il est comparé à dix vierges, partagées en vierges sages et en vierges folles. Il faut savoir que souvent l'Écriture appelle royaume des cieux, l'Église de la terre. C'est de ce royaume que parle le Seigneur dans un autre endroit : *Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils enlèveront hors de son royaume tous les scandales* (Matth. XIII, 41) ; car dans le

royaume de la béatitude où règne une paix profonde, il ne peut se trouver de scandales à ôter.

Mais parce que dans la sainte Église les bons sont mêlés aux méchants, les réprouvés aux élus : c'est à bon droit qu'elle est assimilée à des vierges sages et à des vierges folles. Car il s'en trouve en grand nombre qui résistent aux attraits extérieurs, s'élèvent en espérance jusqu'aux biens invisibles, macèrent leur chair, soupirent de tous leurs désirs après la patrie céleste, et, dans l'attente des récompenses éternelles, dédaignent pour leurs travaux les louanges humaines. Leur gloire, ce n'est pas sur les lèvres des hommes qu'ils la placent, ils la mettent à couvert au fond de leur conscience.

Il en est (aussi) en grand nombre qui affligent la chair par le jeûne, mais ils veulent s'attirer en jeûnant l'estime des hommes ; ils prêchent l'Évangile, répandent dans le sein du pauvre d'abondantes aumônes ; mais à coup sûr, ils sont des vierges folles, puisqu'ils n'ambitionnent pour récompense que des louanges éphémères.

1. Quelle pureté, quelle perfection, quelle sublimité dans cette doctrine !

Dans les principes de la morale évangélique, pour qu'un acte soit méritoire au point de vue surnaturel, il ne suffit pas qu'il soit bon en soi ou dans son objet... Le mobile qui fait agir exerce, sur la moralité ou la valeur de cet acte, une influence décisive. Expliquons notre pensée. Comme la Religion prescrit de soulager l'indigence du nécessiteux, il est indubitable que l'aumône est un acte bon et louable en soi. L'exercez-vous uniquement par un motif de compassion naturelle ? L'œuvre bonne en soi et dans son motif n'est cependant méritoire que d'une récompense temporelle. Un élément surnaturel, un motif suggéré par la foi vient-il se surajouter à la pitié naturelle ? l'aumône acquiert une valeur infinie, et seule la gloire éternelle en est le prix équivalent. Mais si vous la faites par vaine gloire, votre aumône est frappée de stérilité : la vanité comme un vent brûlant l'a flétrie, desséchée, elle n'inspire à Dieu qu'un profond dégoût. Cette œuvre est éclatante au dehors, suivant l'expression de saint Grégoire (elle est bonne en soi), mais elle est intérieurement viciée et corrompue ; elle ressemble à ce fruit qui croît aux lieux maudits où s'éleva jadis la criminelle Sodome : d'une couleur séduisante, ce fruit ne contient à l'intérieur qu'une cendre impure et rebutante.

Écoutez maintenant le prince des orateurs de l'ancienne Rome, et aussi le plus illustre de ses sages. Cicéron ne sait donner à l'activité humaine d'autre aiguillon que la gloire. Ce vaniteux philosophe ne s'en cache pas : « La gloire, dit-il, est comme le père des beaux-arts ; c'est le foyer

où s'allume l'ardeur de tout talent, de tout génie : *Honos alit artes, omnesque accenduntur ad studia gloriā* ». Suivez cette maxime antichrétienne, et toutes vos œuvres seront inutiles pour l'éternité ; que dis-je ? elles seront dignes d'anathème, parce qu'elles seront toutes gangrenées par l'orgueil. Certes, il est une autre source où l'âme humaine puise une incomparable énergie, l'amour de Dieu ! Voilà le vrai foyer où doivent s'allumer les ardeurs du zèle. L'auteur des Tusculanes oublie que Dieu, principe de toutes choses, doit en être constamment la fin ; il n'a pas l'air de se douter que tout acte humain, qui directement ou indirectement n'a pas Dieu pour terme définitif, est, au regard de la foi comme aux yeux de la plus haute philosophie, un énorme désordre.

## II.

***Les cinq folles ayant pris leurs lampes ne prirent pas d'huile avec elles.***

Aussi est-il ajouté : *Les cinq folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent pas d'huile avec elles. Les sages, au contraire, prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes.* L'huile figure l'éclat de la gloire ; les vases représentent nos cœurs, siège de toutes nos pensées. Les vierges sages donc ont l'huile dans leurs vases, parce que l'éclat de leur gloire est tout à l'intérieur, aux termes de ce texte de saint Paul : *Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience.*

Mais les vierges folles n'ont pas d'huile dans leurs vases, parce que leur gloire n'est pas au fond de leur conscience, elle est sur les lèvres des hommes.

Remarquons que toutes ont des lampes, bien que toutes n'aient pas d'huile, parce que souvent la vie des réprouvés comme celle des élus présente des œuvres bonnes en soi ; mais ceux-là seulement vont au-devant de l'époux avec de l'huile, qui de leurs actes extérieurs ne veulent recueillir qu'une *gloire intérieure.*

## III.

***Comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes, et s'endormirent.***

*Comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent,* parce que le juge, différant son arrivée pour le

dernier jugement, les élus et les réprouvés s'endorment du sommeil de la mort. Dormir<sup>1</sup>, en effet, c'est mourir. Sommeiller c'est, avant la mort, tomber dans la langueur, car c'est l'excès de la maladie qui amène le sommeil de la mort.

1. *Dormir* dans la langue chrétienne veut dire *mourir*. Éloquent mémorial du dogme de la résurrection des corps ! On sent assez, que cette signification nouvelle du mot *dormir* est une création du christianisme... C'est pour le même motif que la demeure des morts est appelée cimetièrre ou dortoir. « Parole d'heureux présage, touchante dénomination, qui place le tombeau sous la protection de l'espérance, et qui ôte à la mort son horreur, en nous la faisant envisager comme un sommeil un peu plus long que le sommeil de la nuit, mais qui doit être suivi d'un réveil éternel. ».

#### IV.

***Au milieu de la nuit, un cri se fit entendre : Voici l'époux qui vient.***

Au milieu de la nuit un cri se fait entendre, annonçant l'arrivée de l'époux, parce que le jour du jugement survient avec tant de subtilité qu'il est impossible de prévoir son arrivée. De là cette parole : *Le jour du Seigneur viendra, comme un voleur, durant la nuit* (I Thess. V, 2).

Alors toutes les vierges se lèvent, parce que les élus et les réprouvés sortent du sommeil de la mort. Elles ornent leurs lampes, c'est-à-dire quelles comptent en elles-mêmes leurs bonnes œuvres, dont la béatitude éternelle doit être la récompense.

Les lampes des vierges folles s'éteignent, parce que leurs bonnes œuvres, d'un extérieur éclatant aux yeux des hommes, deviennent intérieurement ténébreuses à l'arrivée du juge. Et elles ne reçoivent de Dieu aucune récompense, parce que, pour leurs bonnes œuvres, elles ont recherché et obtenu les louanges des hommes.

#### V.

***Les cinq folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile.***

Les folles demandent de l'huile aux sages, qu'est-ce à dire ? Évidemment, c'est qu'à l'arrivée du juge trouvant le vide dans leur conscience, elles cherchent un témoignage extérieur.

Comme si, aveuglées par la présomption, elles disaient à leurs voisines : Vous le voyez, c'est le manque de bonnes œuvres qui nous fait repousser ; racontez donc le bien que vous nous vîtes faire.

Mais les sages répondent : *De peur que le peu que nous avons ne suffise pas pour vous et pour nous.* Car en ce jour, à peine si chacun pourra se rendre un suffisant témoignage ; comment dès lors témoigner et pour soi et pour autrui ?

Aussi ajoutent-elles : *Allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez ce qu'il vous en faut.* Les vendeurs d'huile, ce sont les flatteurs, car ceux qui, par de vaines louanges, relèvent d'un éclat extérieur les dons qui nous sont départis, nous vendent en quelque sorte de l'huile. C'est manifestement de cette huile que parle le Psalmiste : *Que l'huile du pécheur n'engraisse pas ma tête* (Psalm. CXL, 5). *Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva ;* en effet, tandis qu'elles sont en quête d'un témoignage étranger pour leur vie, le juge arrive, le juge qui, avec les œuvres, voit aussi le fond des cœurs. Et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces ; et la porte fut fermée.

## VI.

***Vers minuit, on entendit un grand cri : Voici l'époux.***

Ô qui pourra comprendre ce qu'il y a d'admirable dans cette parole : L'époux arriva ! et de doux dans celle-ci : Elles entrèrent avec lui aux noces ! et d'amer dans cette dernière : Et la porte fut fermée ! Car celui qui vient ébranle, à son arrivée, les éléments, et sa présence fait trembler le ciel et la terre.

De là cette parole du prophète : *Encore un peu de temps, et j'ébranlerai et la terre et le ciel* (Aggæ. II, 7 ; Hebr. XII, 26). A son tribunal comparait le genre humain tout entier. Pour punir le crime et récompenser la vertu, il a sous ses ordres, les Anges, les Archanges, les Trônes, les Principautés et les Dominations.

Pensez, mes très-chers frères, à l'effroi du pécheur en présence d'un juge si terrible, alors que le châtiment sera inévitable ! Et



quelle confusion, alors que tous les Anges et tous les hommes seront témoins de son infamie !

Le prophète voyait distinctement ce jour, quand il l'appelle : *un jour de colère, un jour de tristesse et de serrement de cœur, un jour d'affliction et de misère, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuages et de tempêtes, un jour de retentissement de la trompette* (Soph. I, 15).

Mais quelle ne sera pas la joie des élus qui auront mérité d'entrer aux noces avec lui ! Les gémissements alors ne feront pas ouvrir la porte du ciel, qui jamais ici-bas n'est fermée au repentir.

Le repentir ! il sera profond alors, mais inutile ; alors plus de pardon pour qui laisse passer le temps propice au pardon ! Aussi saint Paul nous crie : *Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le temps du salut* (II Cor. VI, 2). Et le Prophète : *Cherchez le Seigneur pendant qu'on peut le trouver, invoquez-le pendant qu'il est proche* (Isai. LV, 6).

## VII.

***Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Il leur répondit : Je ne vous connais pas.***

Le Seigneur est sourd aux prières des vierges folles, parce que la porte du royaume une fois fermée, celui qui pouvait être secourable ne le sera plus désormais. Car il est ajouté : *Enfin les autres vierges vinrent aussi et lui dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : Je vous le dis en vérité, je ne vous connais pas.* Dieu refuse alors d'exaucer les prières de celui qui n'a pas voulu écouter ses ordres sur la terre. L'homme qui a perdu le temps propice au repentir, en vain se présente, en suppliant, aux portes du ciel.

C'est pourquoi, par l'organe de Salomon, le Seigneur nous dit : *Je vous ai appelés, et vous n'avez pas voulu m'écouter ; j'ai tendu la main, et il ne s'est trouvé personne qui m'ait regardé ; vous avez méprisé tous mes conseils, vous avez négligé mes réprimandes. Je rirai aussi à votre mort, et je vous insulturai lorsque ce que vous craigniez vous sera arrivé* (Prov. I, 24, seq.).

Nous voici, ouvrez, s'écrient-elles ; et accablées par la douleur d'être repoussées, elles gémissent en invoquant le maître, et en disant : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous*. Elles prient, mais sans être entendues ; car, alors, Dieu délaisse comme des inconnus ceux qui, dans ce moment, ne sont pas devenus siens par les mérites de leur vie.

### VIII.

*Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.*

Vient ensuite avec à-propos une exhortation générale aux disciples ; il est dit : *veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure*. Car Dieu reçoit à merci le pécheur repentant. Or, si chacun savait l'époque de sa mort, faisant deux parts de sa vie, il donnerait la première aux plaisirs et la seconde à la pénitence. Mais le Dieu qui promet le pardon au repentir, n'assure pas le lendemain au pécheur. Il est donc toujours à craindre ce jour suprême que jamais on ne peut prévoir.

Voilà que ce jour même<sup>1</sup>, où nous parlons, nous est accordé, comme un délai, pour faire pénitence, et cependant nous refusons de pleurer les fautes commises ; que dis-je ? nous grossissons même la matière de notre repentir. Et si nous sommes atteints d'une maladie dont les symptômes annoncent une mort prochaine, nous demandons pour faire pénitence une prolongation de vie, nous la demandons de toute l'ardeur de nos désirs ; à peine l'avons-nous obtenue que nous n'en faisons aucun cas.

1. Ce que saint Grégoire dit d'un jour, on peut à bon droit le dire de l'ensemble des jours que Dieu nous a mesurés. Au regard de la foi, la vie, comme on l'a dit avec tant de justesse, n'est qu'un délai que la justice divine accorde à l'homme coupable pour faire pénitence. Grande vérité ! heureux qui la comprend avec l'intelligence du cœur, *mente cordis*, suivant l'expression de l'Écriture. C'est là cette intelligence qui détermine la volonté et influe sur les œuvres !

### IX.

*Trait historique.*

Je vais rapporter un trait éminemment propre à édifier votre charité, si elle l'écoute et le médite avec attention. Un homme

d'extraction noble vivait dans la province de Valérie, il avait nom Chrysaorius ; mais peu châtié dans son langage, le peuple l'appelait Chrysérius. Il était fort opulent, mais ses vices égalaien ses richesses ; gonflé d'orgueil, plongé dans les voluptés charnelles, il était dévoré d'une ardente cupidité.

Le Seigneur résolut de mettre un terme à tant de désordres ; Chrysaorius, comme je le tiens d'un homme pieux, son parent, qui vit encore, fut frappé de maladie et réduit à la dernière extrémité. Sur le point de mourir il ouvrit les yeux, il vit autour de lui sous une forme horrible les esprits de ténèbres qui l'assiégeaient avec fureur, impatients de l'emporter aux prisons de l'enfer.

Pâle, tremblant, baigné de sueur, il demande à grands cris un délai. D'une voix effrayée et à perte d'haleine il appelle son fils, Maxime que j'ai connu religieux, l'étant déjà moi-même : Maxime, s'écrie-t-il, accours, je ne t'ai jamais fait aucun mal, prends-moi sous ta protection.

Maxime, hors de lui, arrive en toute hâte : éplorés et poussant des cris de douleur, tous les siens s'assemblent autour de lui ; pour eux les esprits malins sont invisibles, mais leur présence se révèle dans le trouble, la pâleur, les frissonnements du moribond, épouvanté de leur forme hideuse ; il s'agite en tous sens sur son lit : s'il s'étend sur le côté gauche, il ne peut supporter leur aspect ; s'il se tourne vers le mur, ils y sont.

Il se met alors à crier de toutes ses forces : Grâce, grâce au moins jusqu'au matin ; mais au milieu de ces cris perçants la mort l'arracha de sa demeure charnelle.

A nous donc, mes très-chers frères, de réfléchir sérieusement (à cette fin sinistre) ; ne laissons pas le temps se perdre maintenant sans profit pour nous, et pour pratiquer la vertu nous n'aurons pas de délai à demander, alors que déjà nous serons violemment chassés de notre corps. L'heure de notre mort doit nous être toujours présente ; constamment il faut placer en face de notre pensée cet avertissement du Rédempteur : *Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.*

## BASILIQUE DE SAINTE AGNÈS, LE JOUR DE SA FÊTE. (2)

*S. Matthieu, XIII, 44-52.*

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Le royaume des cieus est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme trouve et qu'il cache, et dans la joie qu'il a, il va vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ. Le royaume des cieus est encore semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui, en ayant trouvé une de grand prix, va vendre tout ce qu'il a et l'achète. Le royaume des cieus est encore semblable à un filet jeté dans la mer, qui prend toutes sortes de poissons. Et lorsqu'il est plein, les pêcheurs le tirent sur le bord, où s'étant assis, ils mettent ensemble tous les bons dans des vases, et ils jettent dehors les mauvais. Il en sera de même à la fin du monde. Les anges viendront et ils sépareront les méchants du milieu des justes, et ils les jetteront dans la fournaise de feu. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Avez-vous bien compris tout ceci ? Ils répondirent : Oui. Et il ajouta : C'est pourquoi tout docteur instruit de ce qui regarde le royaume des cieus, est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes.

### I.

#### *Le royaume des cieus est semblable à un trésor.*

Le royaume des cieus est comparé à des choses sensibles, afin que l'âme s'élève du connu à l'inconnu. Il est (donc) assimilé à un trésor caché dans un champ, *qu'un homme trouve et qu'il cache, et dans la joie qu'il a, il va vendre tout ce qu'il possède et achète ce champ.*

Sur ces paroles il faut remarquer que si le trésor trouvé est (suffisamment) caché, c'est pour le conserver. Car la vie présente est, pour nous, comme une voie où nous marchons vers la patrie. Or le long de cette Voie les esprits malins sont embusqués comme des voleurs. Celui donc qui porte en chemin son trésor à découvert, s'expose de gaîté de cœur au pillage.

Je ne veux pas dire pourtant qu'il faille cacher au prochain nos bonnes œuvres, puisqu'il est écrit : *(que les hommes) à la vue de vos bonnes œuvres, glorifient votre Père qui est dans le ciel ;*

mais le bien que nous espérons ne doit pas avoir la gloire extérieure pour mobile<sup>1</sup>.

Quant au trésor (lui-même), il figure le désir céleste ; et le champ où est caché le trésor, c'est l'ordre que produit l'amour surnaturel. Assurément il achète ce champ, au prix de tout le reste, celui qui, suivant l'impulsion de cet amour surnaturel, renonce à toutes les voluptés charnelles, et foule aux pieds tous les désirs terrestres, insensible désormais à tous les appétits de la chair.

1. *Le bien que nous espérons ne doit pas avoir la gloire extérieure pour mobile.* Cicéron, comme nous l'avons vu, n'imagine pas d'autre aliment à l'activité humaine que la vaine gloire. Il est donc juste aux antipodes de l'Évangile ou de la vérité.

Sa prétendue morale tend à donner le plus énorme développement à l'orgueil, ce *vice détestable aux yeux de Dieu et des hommes*, et contre lequel Jésus-Christ a fulminé tous ses anathèmes, cette passion terrible, source féconde, pour l'âme qu'elle domine, d'amers déplorables, d'inquiétudes sans cesse renaissantes et de tourments sans fin.

Organe de la doctrine chrétienne, saint Grégoire veut que l'amour de Dieu soit le ressort puissant qui donne le branle à notre zèle, à notre activité ; il condamne comme un désordre la recherche de l'estime et des applaudissements des créatures, et ses enseignements nous portent à l'humilité, cette vertu l'objet de toutes les complaisances de Dieu et qui force même les suffrages des hommes ; vertu qui attire du ciel les bénédictions les plus abondantes, puisque *les eaux de la grâce s'amoncellent dans le creux des vallées, emittis fontes in convallibus* ; mais vertu qui est un asile assuré contre toutes les tourmentes et les troubles du cœur ; et s'il est plus facile de compter les flots de l'Océan au fort de la tempête que les mouvements tumultueux d'une âme agitée par l'orgueil, une paix délicieuse, un calme plein de sérénité règne dans l'âme vraiment humble. Oui, l'humilité est le véritable secret du bonheur. Nous en avons pour garant le témoignage de la vérité même : *Discite a me quia... sum humilis corde... et invenietis requiem animabus vestris.*

## II.

### *Le royaume des cieux est semblable à un marchand.*

Le royaume des cieux est comparé encore à un marchand qui cherche de belles perles, et qui, en ayant trouvé une de grand prix, vend tout pour l'acheter, parce que celui qui a connu, aussi parfaitement que possible, la douceur de la vie céleste, abandonne volontiers tout ce qu'il aimait sur la terre.

En comparaison de cette vie, tout le reste (pour lui) a bien peu de prix ; il renonce à ses possessions, il distribue ses trésors ; il ne brûle que pour les biens célestes ; rien sur la terre qui puisse l'attirer ; il trouve sans attrait ce qui le charmait naguère, parce que l'éclat de la perle précieuse resplendit seul dans son âme.

En parlant de cet amour Salomon a dit, à bon droit : *L'amour est fort comme la mort* (Cant. VIII, 6). De même que la mort tue le corps, de même l'amour de la vie éternelle tue l'amour des choses corporelles, et rend le cœur qu'il possède pleinement, comme insensible aux désirs terrestres.

### III.

#### *Exemple de sainte Agnès.*

Et la Sainte, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, n'eût pas livré pour Dieu la vie de son corps, si son âme déjà n'eût été morte aux désirs terrestres. Élevé au comble de la vertu, son cœur résiste à la terreur des tourments comme à l'appât des récompenses. Ferme en présence des magistrats et des rois entourés de leur puissance, elle est plus forte que le bourreau, plus sublime que le juge.

Et maintenant, nous, si faibles quoique du sexe fort, que dirons-nous, à la vue d'une jeune vierge qui, pour monter au ciel, brave le tranchant du fer ; nous impuissants à réprimer les éclats de la colère, l'enflure de l'orgueil, les tourments de l'ambition, les désordres honteux de la luxure ? S'il ne nous est pas donné de conquérir le royaume des cieux par les combats du martyre, rougissons du moins de nous refuser à Dieu, (même) au sein de la paix.

Dieu ne dit à personne aujourd'hui : Meurs pour moi ; mais : Mortifie seulement tes désirs criminels. Si donc en temps de paix nous refusons de crucifier les désirs de la chair, comment, en temps de persécution, pourrons-nous livrer, pour la gloire de Dieu, cette même chair aux tortures ?

#### IV.

##### *Le royaume des cieux est semblable à un filet.*

Le royaume des cieux est encore semblable à un filet jeté dans la mer, et qui prend toutes sortes de poissons. Quand il est plein, on le tire sur le bord ; les bons (poissons) sont recueillis dans des vases, et les mauvais, jetés dehors.

La sainte Église est comparée à un filet, parce qu'elle a été confiée à des pécheurs, et qu'elle tire tout fidèle du sein des flots de ce siècle pour l'amener au rivage du royaume céleste, et l'empêcher d'être englouti dans les profondeurs de la mort éternelle<sup>1</sup>.

Elle prend toutes sortes de poissons, parce qu'elle invite à la rémission des péchés le sage et l'insensé, l'esclave et l'homme libre, le riche et le pauvre, le faible et le puissant. De là cette parole que le Psalmiste adresse à Dieu : *Toute chair viendra à vous* (Psalm. LXIV, 3). Or ce filet est tout rempli, lorsque la somme du genre humain, arrivé à son terme, est complétée. On le tire et l'on s'assied au rivage ; car, comme la mer figure le monde, le rivage de la mer figure la fin du monde. Mais à ce terme fatal, les bons poissons sont recueillis dans des vases, et les mauvais jetés dehors, parce qu'alors les élus sont introduits dans les tabernacles éternels, et les réprouvés sont précipités dans les ténèbres extérieures.

Maintenant le filet de la foi renferme confondus les justes et les pécheurs comme des poissons bons et mauvais. C'est au rivage que se révèle le contenu du filet ou de la sainte Église. Il est vrai, les poissons qu'on a pris ne peuvent pas changer, mais nous, mauvais avant d'être pris, nous pouvons nous transformer et devenir bons. C'est pourquoi songeons, une fois dans le filet sacré, à n'être pas rejetés au rivage.

Car, en ce jour suprême, que deviendra l'infortuné qui, arraché de la présence du juge et séparé de la société des élus, sera livré en proie aux flammes éternelles ?

1. Figure belle, pleine de simplicité et de grandeur !... La *magnificence des images*, comme aussi la sublimité des pensées ; l'ardeur, la véhémence du sentiment ; l'onction la plus pénétrante ; la richesse, la force, la profondeur du raisonnement, tels sont les traits principaux qui caractérisent l'éloquence des Pères.

L'éloquence païenne, faible de pensées par comparaison, pauvre de vérités, infirme de raisonnement, dissimule cette indigence du fond par l'éclat, le poli, l'élégance de la forme ; par les mots recherchés, par les combinaisons étudiées, par l'arrangement symétrique des phrases, enfin par le soin scrupuleux ou plutôt superstitieux de ne jamais blesser l'oreille, mais de la chatouiller, au contraire, par le concours habilement ménagé de sons harmonieux.

D'ailleurs la parole des sages du paganisme est douteuse, hésitante, vacillante ; ils cherchent, ils tâtonnent comme dans les ténèbres... Nos saints docteurs écrivent au grand soleil de la foi ; leur parole est ferme, et assurée ; c'est une affirmation pleine de grandeur et d'autorité. En se comparant aux docteurs païens, tous ensemble pourraient dire la parole du grand Apôtre : *Græci sapientiam quærun, nos autem prædicamus.*

## V.

### *Il en sera ainsi à la fin du monde.*

Le Seigneur nous met sur la voie de cette même comparaison dans les quelques paroles qu'il ajoute : *Il en sera de même à la consommation du siècle. Les anges viendront et ils sépareront les méchants du milieu des justes, et ils les jetteront dans la fournaise de feu. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.*

Cette parole demande plutôt à être crainte qu'à être expliquée. Elle dénonce avec clarté les tourments des pécheurs, elle menace du supplice éternel, sans aucune ombre d'obscurité, afin que personne ne puisse alléguer son ignorance pour excuse. Aussi voyez la suite : *Avez-vous bien compris tout ceci ? Ils répondent : Oui, Seigneur.*

## VI.

### *Tout docteur instruit de ce qui regarde le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes.*

Comme s'il disait ouvertement : Le prédicateur complet est celui qui ne se borne pas à peindre nos destinées nouvelles et les délices du ciel, mais qui décrit encore les effrayants supplices de l'enfer, en sorte que la terreur des vengeances de Dieu ébranle les âmes insensibles à ses récompenses. Car il est dit de l'enfer : C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.



Mais puisque les joies présentes sont suivies de perpétuels gémisséments, fuyez, mes très-chers frères, les vaines réjouissances du temps, si le pleur<sup>1</sup> de l'éternité vous effraie. Car partager à la fois le bonheur du siècle sur la terre, et la gloire de Dieu dans le ciel, est chose incompatible. Comprimez donc les éclats de la joie mondaine, et maîtrisez les appétits désordonnés de la chair.

Que tout ce que le siècle présent nous offre de séductions, nous devienne amer à la pensée du feu éternel ; que tout ce qui naît au cœur de joies puériles, la mâle sévérité de la discipline le réprime avec énergie, et renonçant par vertu à des douceurs éphémères, vous jouirez sans effort des éternelles délices, par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ.

1. *Pleur*, au singulier, est un barbarisme magnifique dont Bossuet est l'auteur, et que toute oreille française entend et admire !

## BASILIQUE DE SAINT SÉBASTIEN, MARTYR, LE JOUR DE SA FÊTE.

*S. Luc, XIV, 25-33.*

En ce temps-là, Jésus dit au peuple : Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, et sa femme et ses enfants, et ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Car qui est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour, ne suppose pas auparavant, à loisir, la dépense qui sera nécessaire, pour voir s'il aura de quoi l'achever, de peur qu'ayant jeté les fondements, et ne pouvant achever, tous ceux qui verront cet édifice imparfait ne commencent à se moquer de lui, en disant : Cet homme a commencé de bâtir, mais il n'a pu achever. Or, quel est le roi qui, se mettant en campagne pour combattre un autre roi, ne consulte auparavant, à loisir, s'il pourra marcher avec dix mille hommes contre un ennemi qui s'avance vers lui avec vingt mille ? S'il ne le peut pas, il lui envoie des ambassadeurs, lorsqu'il est encore bien loin, et lui fait des propositions de paix. Ainsi quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.

### I.

*Les biens que notre Seigneur nous promet sont plus grands que les sacrifices qu'il nous demande.*

Au prix des biens excellents, immenses qui nous attendent dans les cieux, toutes les richesses de la terre sont bien viles. Car au regard de la félicité suprême, les possessions terrestres sont un fardeau et non pas un secours. Mise en parallèle avec la vie de l'éternité, la vie du temps est plutôt une mort qu'une vie. En effet le dépérissement journalier d'une chair corruptible, qu'est-il autre chose qu'une longue continuité de la mort ?

Mais être mêlé aux chœurs des anges ; participer avec les esprits bienheureux à la gloire du créateur ; contempler Dieu face à face, être inondé de la lumière infinie, et à l'abri de toute crainte de la mort, jouir à jamais du privilège de l'incorruptibilité, oh ! quelle langue pourrait raconter, quel cœur pourrait comprendre ces joies de la cité supérieure !

Mais sans de grands travaux, impossible de parvenir à ces grandes récompenses. Aussi Paul, cet illustre prédicateur, a

soin de nous le dire : *On n'est couronné qu'après avoir légitimement combattu* (II Tim. II, 5).

## II.

*Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, etc.*

Que la grandeur des récompenses anime donc notre courage, mais que les fatigues du travail ne nous rebutent pas. La Vérité (ne dissimule pas ces difficultés) à ceux qui viennent à elle : *Si quelqu'un vient à moi, dit-elle, et ne hait pas son père et sa mère, et sa femme et ses enfants, et ses frères et ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.*

Mais on peut demander : Comment on nous commande de haïr nos parents et nos proches, à nous qu'on oblige à aimer nos ennemis ? De plus Paul nous dit : *Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Église* ; et le Maître au contraire : *Celui qui ne hait pas sa femme ne peut pas être mon disciple.*

Est-ce que le juge professe une doctrine et que son héraut en proclame une autre ? Est-ce que nous pouvons à la fois aimer et haïr ? Mais si nous pesons attentivement l'esprit du précepte, nous pouvons, en distinguant, satisfaire à ces deux obligations. Aimons ceux qui nous sont unis par les liens du sang, mais s'ils se dressent devant nous pour nous entraver dans les voies de Dieu, que la haine et la fuite en fassent pour nous des inconnus.

## III.

*Et même sa vie.*

Mais le Seigneur, pour montrer que cette haine à l'égard du prochain ne procède pas de l'indifférence, mais de la charité, ajoute incontinent : *et même sa propre vie.* On doit donc haïr le prochain comme on doit haïr sa vie même. Par conséquent il est manifeste que la haine et l'amour du prochain doivent s'allier ensemble, lorsqu'on le hait comme on se hait soi-même ; et la haine pour nous-mêmes est légitime lorsque nous résistons à nos désirs charnels, que nous brisons nos penchants dépravés, et que nous comprimons énergiquement

la volupté. Ainsi donc en se combattant pour s'améliorer, on se hait tout à la fois et on s'aime. De même il faut appliquer au prochain notre haine avec discernement ; il faut aimer sa personne et ne haïr en lui que ce qui entrave nos pas dans les voies de Dieu.

#### IV.

*Celui qui ne porte pas sa croix et qui ne vient pas après moi, etc.*

Quant à la manière d'exercer cette haine contre sa vie, la vérité nous l'indique en disant : *Celui qui ne porte pas sa croix, et qui ne vient pas après moi, ne peut pas être mon disciple.* Car la croix est mise pour crucifiement.

Et nous portons la croix du Seigneur de deux manières : ou en affligeant la chair par le jeûne, ou en partageant par la compassion les douleurs du prochain. Car celui qui s'afflige des souffrances d'autrui, porte la croix dans son âme.

Mais il faut le savoir : Il en est qui pratiquent le jeûne, non pas pour Dieu, mais par vaine gloire. Un fort grand nombre, aussi, au lieu d'une compassion spirituelle, n'accordent au prochain qu'une compassion toute charnelle qui favorise les vices, et non la vertu de (l'âme affligée).

Ces (deux classes de personnes) ont bien l'air de porter la croix, mais elles ne suivent pas le Seigneur. Aussi la même vérité déclare-t-elle avec raison : *Celui qui ne porte pas sa croix et qui ne vient pas après moi, ne peut être mon disciple.* Car porter sa croix et suivre le Seigneur, c'est se mortifier ou compatir par un élan de charité divine ; et si c'est par un motif terrestre, on porte bien sa croix, mais on ne marche pas à la suite du Seigneur.

#### V.

*Quel est celui qui, voulant bâtir une tour, etc.*

A la suite de ces préceptes sublimes, vient naturellement la comparaison d'un sublime édifice à bâtir : *Car qui est celui d'entre vous, qui, voulant bâtir une tour, ne suppute pas*

*auparavant, à loisir, la dépense qui sera nécessaire pour voir s'il aura de quoi l'achever ?*

A toutes nos entreprises doit présider une sérieuse délibération. Celui qui bâtit une tour fait auparavant les préparatifs (nécessaires). Si donc nous voulons bâtir la tour de l'humilité<sup>1</sup>, prenons auparavant nos mesures contre ces biens du siècle qui mettent obstacle (à cette construction).

Il y a de la différence, en effet, entre l'édifice matériel et l'édifice spirituel : le premier se construit en entassant les richesses ; le second en les distribuant ; on fait les frais du premier, en réunissant les fonds qui manquent ; on fait les frais du second, en renonçant aux trésors qu'on possède.

<sup>1</sup> L'humilité ! Encore un mot de création évangélique. L'acception qu'il a dans la langue chrétienne est nouvelle, comme la vertu ou le sentiment qu'il exprime.

Dans le latin païen *humilitas* veut dire, au physique et au moral : *bassesse, vileté* ; il désigne quelque chose d'abject et de méprisable. Dans le latin chrétien, *humilitas* désigne un sentiment digne de la plus haute estime, une vertu du premier ordre, la racine et le fondement même de toutes les vertus, suivant l'expression des docteurs : *radix et fundamentum omnium virtutum*.

On peut remarquer aussi que l'*humanité*, ce je ne sais quoi de bienveillant, de sympathique, de tendre que nous éprouvons pour un semblable, pour *l'homme en général*, fut à peu près étrangère aux Romains. On ne trouve pas dans leur langue un mot qui soit la traduction fidèle de ce sentiment : *humanitas* en effet veut dire urbanité, politesse, aménité.

A l'exemple du divin Maître nous rapprochons l'humilité de la tendresse de cœur ou de la mansuétude, à cause du nœud fort intime qui les unit : ces deux vertus sont inséparables, comme les deux vices contraires. Rien de plus dur que l'orgueil, rien de plus doux que l'humilité.

## VI.

***De peur que ceux qui le verront ne commencent à se moquer de lui.***

Dans toutes nos actions nous devons nous tenir en garde contre nos ennemis invisibles, qui épient sans cesse nos œuvres, et triomphent au premier défaut qu'ils y découvrent. Usons donc en faisant le bien de la vigilance la plus attentive

contre ces esprits malins ; sans quoi, victimes de leurs insinuations perverses, nous serons le jouet de leur joie moqueuse.

### VII.

*Quel est le roi qui, allant combattre un autre roi, etc.*

A la comparaison tirée de la construction d'un édifice, en succède une autre d'un ordre plus élevé. Car il ajoute : *Quel est ce roi qui se mettant en campagne pour combattre un autre roi, ne consulte auparavant, à loisir, s'il pourra marcher avec dix mille hommes contre un ennemi qui s'avance vers lui avec vingt mille ?*

Un roi s'avance contre un roi, il y a égalité de condition ; si, cependant, il reconnaît son infériorité, le premier envoie une ambassade pour demander la paix. Oh ! quelles larmes seront assez éloqu岸tes pour solliciter notre pardon, nous qui, justiciables de notre roi et non ses égaux, comparaissons à son tribunal redoutable !

### VIII.

*S'il ne le peut pas, il lui envoie des ambassadeurs, et lui fait des propositions de paix.*

Qu'avons-nous donc à faire, mes frères ? Rien autre chose que d'envoyer une ambassade pour demander la paix, tandis qu'il est encore loin. *Il est encore loin*, est-il dit, parce qu'il ne paraît pas encore pour le jugement.

Envoyons vers lui nos larmes en ambassade, envoyons nos œuvres de miséricorde, immolons sur son autel des hosties de propitiation, reconnaissons notre impuissance à soutenir son jugement, considérons sa puissance invincible et demandons la paix ; voilà de notre part l'ambassade qui apaisera notre roi qui s'avance.

## IX.

### *Trait historique.*

Beaucoup d'entre vous, mes très-chers frères, ont connu Cassius, évêque de Narni, qui célébrait si régulièrement les saints mystères. Il ne passait presque pas un seul jour de sa vie sans offrir au Père tout-puissant l'hostie de propitiation. À cette coutume sainte répondait pleinement sa vie toute de sacrifice. Car tout ce qu'il avait, il le distribuait en aumônes, et au moment d'immoler la victime sainte, hostie vivante, il fondait tout en larmes, et se consumait de componction.

L'histoire de sa vie et de sa mort je la tiens d'un diacre de mœurs exemplaires, et que ses soins avaient formé. Suivant son récit, le Seigneur apparut une nuit au prêtre (assistant du pontife) : Va, lui dit-il, et dis à l'évêque : Persévère dans ta vie, poursuis ton œuvre, que tes pieds, que tes mains ne se lassent point ; à la fête des Apôtres tu viendras à moi, et tu recevras ta récompense.

Le prêtre se lève, mais comme on touchait à la fête des Apôtres, il n'osa annoncer à l'évêque le jour d'une mort si prochaine. La nuit suivante le Seigneur lui apparaît encore, lui reproche vivement sa désobéissance, et lui intime dans les mêmes termes l'ordre déjà donné. Le prêtre alors se lève comme pour obéir, mais il néglige encore de découvrir sa révélation. Dieu se montre à lui dans une troisième vision, mais cette fois les coups accompagnent les paroles ; il fallut ce traitement rigoureux pour amollir la dureté de son cœur.

Cette grêle de coups l'ayant rendu plus docile, il va trouver l'évêque ; celui-ci déjà s'était rendu selon sa coutume au tombeau du bienheureux martyr Juvénal, pour offrir le saint sacrifice. Il se jette à ses pieds en versant des larmes abondantes, et ne se relève qu'aux instances répétées de l'évêque, qui le presse d'expliquer la cause de sa désolation.

Avant de raconter la suite de sa vision, il découvre ses épaules, il montre les plaies qui les sillonnent, (ces plaies) témoins de la vérité et de sa faute. L'évêque frémit à cette vue et demande à connaître l'auteur de cette cruauté.

C'est pour vous, répondit-il, que j'ai enduré ce sanglant traitement. L'étonnement et la terreur de l'évêque redoublent.

Le prêtre alors révèle le secret de sa vision, et lui répète mot à mot l'ordre du Seigneur : Persévère dans ta vie, poursuis ton œuvre, que tes pieds, que tes mains ne se lassent pas ; à la fête des Apôtres tu viendras à moi, et tu recevras ta récompense.

A ce discours, pénétré d'une vive componction, l'évêque se met en prière ; il devait offrir le saint sacrifice à la troisième heure (9 heures du matin) , mais sa longue prière se prolongeant, il le différa jusqu'à la neuvième (3 heures du soir). A dater de ce jour, sa piété prit sans cesse de nouveaux accroissements.

Or il avait coutume d'aller tous les ans à Rome pour la fête des Apôtres ; mais intimidé de cette révélation, il dérogea cette année à son usage. Durant six ans, à la même époque, il fut préoccupé des mêmes craintes. Il eût peut-être douté de la vérité de la vision, si les coups n'avaient pas confirmé les paroles.

La septième année s'écoule, et cependant il arrive bien portant jusqu'à la veille de la solennité qu'il attend avec anxiété. Mais durant les saintes vigiles il ressent les premières atteintes de la fièvre, et, le jour de la fête venue, il se déclare hors d'état de célébrer la sainte messe. Il cède pourtant aux sollicitations, il offre le saint sacrifice dans l'oratoire de sa demeure, et communie de sa main toute l'assemblée. Après la célébration des saints mystères, il se remet au lit, et voyant autour de lui ses prêtres et ses serviteurs, il les exhorte, comme dernier adieu, à se conserver toujours dans les liens de la charité. Tout à coup il interrompt sa pieuse exhortation et s'écrie : L'heure est venue. Aussitôt il présente lui-même aux assistants le voile qui doit couvrir sa tête, suivant l'usage reçu quand on va rendre le dernier soupir. Il expira bientôt après, et c'est ainsi que cette âme sainte sortit de sa prison corruptible, pour entrer au sein des joies éternelles.



## BASILIQUE DE SAINT LAURENT, MARTYR, LE SAMEDI DES QUATRE-TEMPS DE SEPTEMBRE.

*S. Luc, XIII, 6-13.*

En ce temps-là, Jésus disait à la foule cette parabole : Un homme avait un figuier planté dans sa vigne, et venant pour y chercher du fruit il n'en trouva pas. Alors il dit à son vigneron : Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et je n'en trouve point. Coupez-le donc ; car pourquoi occupe-t-il encore la terre ? Le vigneron lui répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, afin que je cultive au pied et que j'y mette du fumier. Peut-être poussera-t-il du fruit ; sinon, vous le couperez.

### I.

*Un homme avait un figuier planté dans sa vigne.*

Que représente ce figuier, sinon la nature humaine ? Comme le figuier, elle fut plantée en bonne terre ; mais, devenant coupable par un abus de sa liberté, elle refusa de porter le fruit de l'obéissance. Formée à l'image de Dieu, elle a dédaigné, en se dégradant de sa dignité, de conserver sa position, son état primitif.

### II.

*Voilà trois ans que je viens chercher du fruit.*

A trois reprises différentes, le maître de la vigne est venu au figuier, parce que (le Seigneur) a recherché le genre humain avant la loi, sous la loi, sous la grâce, employant tour à tour la patience, les avertissements, sa visite.

Il est venu avant la loi, en ce qu'il a fait connaître à chacun, par la raison naturelle, ses devoirs envers le prochain. Il est venu sous la loi, parce qu'il a instruit par ses préceptes. Il est venu après la loi sous la grâce, parce que sa charité l'a rendu présent parmi nous<sup>1</sup>.

1. Quelle largeur de vues ! quelle portée et quelle justesse dans ce coup d'œil de saint Grégoire ! Il devient par là manifeste que Dieu est mort pour tous et que, voulant le salut de tous, il a toujours communiqué à tous les lumières suffisantes pour y parvenir ; et qu'avant la loi, comme après la loi, jamais il n'a fait défaut à l'homme.

### III.

#### *Et je n'en trouve point.*

Mais cependant il se plaint de n'avoir point trouvé de fruit à ces trois époques, parce qu'il y a des âmes incorrigibles ; ni les inspirations de la loi naturelle, ni les enseignements des préceptes, ni le miracle de son incarnation, rien ne saurait les réformer.

Mais que signifie le vigneron ? si ce n'est l'ordre des prêtres. En gouvernant l'Église, ils cultivent la vigne du Seigneur, et le prince des ouvriers de cette vigne fut l'apôtre saint Pierre. Quoique indignes, nous le continuons en travaillant à votre perfection, par l'instruction, les prières, les exhortations.

### IV.

#### *Coupez-le ; pourquoi occupe-t-il la terre ?*

La parole adressée au vigneron au sujet de l'arbre infructueux doit inspirer une grande frayeur : *Coupez-le ; pourquoi donc occupe-t-il la terre ?* Chacun de nous, à sa manière, occupe (inutilement) la terre, comme l'arbre stérile, si, dans la position qu'il a dans la vie présente, il ne produit pas le fruit des bonnes œuvres.

Le figuier sans fruit se dresse au-dessus du sol ; au-dessous le terrain est improductif. L'ombre épaisse que projette son feuillage, ne permet pas aux rayons du soleil d'arriver à la terre. Ainsi les serviteurs d'un maître pervers, n'ayant que de pervers exemples sous les yeux, demeurent également stériles, parce qu'ils sont privés de la lumière de la vérité<sup>1</sup>.

De là cette parole du maître de la vigne : *Pourquoi donc occupe-t-il la terre ?* Car il occupe (inutilement) la terre celui qui gêne l'âme d'autrui ; celui qui ne fait pas valoir, par les bonnes œuvres, la place à lui dévolue.

1. Rien de plus ingénieux que cette interprétation... En général le saint docteur tire un parti admirable de cette parabole évangélique ; il en fait sortir, avec une grâce merveilleuse, les applications les plus justes et les plus inattendues.

## V.

*Seigneur, laissez-le encore cette année, afin que je le cultive au pied.*

C'est notre rôle d'intercéder pour ces âmes. Car écoutons ce que dit le vigneron : *Seigneur, laissez-le encore cette année, afin que je le cultive au pied.* Cultiver au pied du figuier, qu'est-ce autre chose qu'adresser des reproches aux âmes stériles ? car toute fosse est un abaissement de terrain<sup>1</sup>. Toutes les fois donc que nous réprimandons un pécheur, nous obéissons à un devoir, comme le vigneron qui cultive au pied un arbre infructueux.

1. *Toute fosse est un abaissement de terrain* ; comme toute réprimande est une humiliation pour le pécheur, idée nécessaire pour continuer la figure. On a déjà remarqué que saint Grégoire poursuit et développe une métaphore avec une grande fidélité, une rare perfection.

## VI.

*Et j'y mettrai du fumier.*

Après cette culture, écoutons ce qui arrive : *Et j'y mettrai du fumier.* Qu'est-ce que ce fumier, sinon la mémoire des péchés ? Car c'est bien le nom qui convient aux péchés de la chair.

Nous donc toutes les fois que nous reprochons ses péchés à une âme sensuelle et que nous rappelons à sa mémoire ses turpitudes passées, nous répandons en quelque sorte une mesure de fumier au pied d'un figuier stérile, afin qu'avec la grâce du repentir elle puise dans cette boue une sève réparatrice.

Et lorsque l'âme s'anime aux gémissements de la pénitence, et qu'amendée elle enfante des œuvres saintes, c'est, pour ainsi dire, le contact de la pourriture qui a restitué la fécondité à la racine du cœur. C'est donc grâce au fumier que l'arbre reverdit, parce que c'est dans la considération du péché que l'âme renaît à la pratique des bonnes œuvres.

## VII.

### *S'il ne porte pas de fruits, vous le couperez.*

Il en est, en grand nombre, que les reproches ne peuvent amener à résipiscence ; ils sont stériles aux yeux de Dieu, bien qu'ils conservent dans le siècle les apparences de la vie. Mais écoutons ce qu'ajoute le vigneron : *Peut-être poussera-t-il du fruit ; sinon, vous le couperez.*

Parce que en effet une âme à qui les reproches ne peuvent communiquer la fécondité, trouvera sa ruine dans ce refus de revenir à la vie par la pénitence : elle a beau présenter à cette heure un feuillage verdoyant ; comme elle est sans fruit, elle tombera bientôt sous les coups de la cognée.

Ayons donc sous les yeux ce figuier stérile. Pensons à nos iniquités passées, appliquons ces viles immondices (nos iniquités) à la racine du cœur, pour redonner à celui-ci la sève et la fécondité.

Et si nous ne pouvons pratiquer les vertus héroïques, Dieu veut bien se contenter de nos gémissements<sup>1</sup>. Un commencement de justice, le regret des fautes passées, nous le rendra propice. Nos pleurs auront une courte durée, bientôt ils seront essuyés ; à des larmes passagères succèdent des joies éternelles, par Jésus-Christ notre Seigneur, qui, Dieu, vit et règne avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

1. Condescendance admirable, inspiration pleine d'indulgence, puisée dans le cœur de ce Dieu qui ne veut pas la mort du pécheur mais sa vie, qui ne veut pas qu'on brise le roseau cassé, ou qu'on éteigne la mèche qui fume encore ; Dieu, dit l'orateur à l'âme pécheresse qui l'écoute, Dieu n'exige pas de vous tout d'abord la perfection, la pratique des vertus sublimes, il se contentera d'un sentiment initial de repentir ! Rien de plus encourageant...

Remarquez aussi que saint Grégoire finit souvent ses homélies par ces mots : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, etc. C'est aussi la formule obligée qui termine toutes les oraisons de l'Église. Pourquoi ? C'est afin de rappeler à l'homme que tout don surnaturel dérive de Jésus-Christ ; que la grâce de Jésus-Christ est nécessaire pour pratiquer la vertu. Vérité capitale, méconnue par ces Stoïciens superbes qui prétendaient n'avoir besoin que d'eux-mêmes pour se perfectionner, ne demandant au Dieu suprême que la fortune et les années, et se faisant forts de trouver la vertu dans leur propre fonds. *Det vitam*, dit un écho

de cette secte, le poète Horace, *det opes, æquum mi animum ipse parabo*. « Il faut demander à Dieu les richesses et prendre la vertu en soi-même ; c'est le jugement de tous les mortels », dit le stoïcien Cotta : *Judicium hoc omnium mortalium est fortunam a Deo petendam, a seipso sumendam esse sapientiam*. Telle est encore l'erreur de ces sages modernes, ennemis de la grâce de Jésus-Christ et prôneurs infatigables de la nature de l'homme, comme si la justice pouvait être un fruit de son cru !...

Pour être sage avec sobriété, pour ne pas nous briser contre un écueil afin d'en éviter un autre, nous devons dire : 1° que dans la doctrine catholique la grâce est nécessaire pour opérer une œuvre quelconque de l'ordre surnaturel ; 2° que l'homme déchu peut encore faire quelque bonne œuvre de l'ordre naturel, par les seules forces de la nature, mais qu'il ne peut pas sans un secours spécial de la grâce, opérer toute bonne œuvre de l'ordre naturel ; ni à plus forte raison éviter tous les péchés. Donc pour être vraiment juste la grâce lui est indispensable.

## BASILIQUE DE SAINT MENNAS, LE JOUR DE SA FÊTE.

*S. Luc, XXI, 9-19.*

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : *Quand vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne vous effrayez pas ; car il faut que ces choses arrivent d'abord, mais ce ne sera pas sitôt la fin.* Alors, ajoutait-il, la nation se soulèvera contre la nation, le royaume contre le royaume. Il y aura en divers lieux de grands tremblements de terre, des pestes et des famines, et il paraîtra des choses épouvantables dans le ciel et des signes extraordinaires. Mais, avant tout cela, ils se saisiront de vous, et vous persécuteront, vous traînant dans les synagogues et les prisons, et vous serez conduits devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom. Et cela vous servira pour rendre témoignage. Mettez-vous donc bien dans l'esprit de ne point préméditer ce que vous devez répondre ; car je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront résister ni contredire. Vous serez livrés par vos pères et par vos mères, par vos frères, par vos parents, par vos amis, et on fera mourir plusieurs d'entre vous, et vous serez haïs de tous à cause de mon nom. Toutefois, il ne périra pas un cheveu de votre tête. C'est par votre patience que vous posséderez vos âmes.

### I.

*Lorsque vous entendrez parler de guerres et de séditions.*

Comme une distance assez considérable nous sépare de la ville, de peur qu'une heure trop avancée n'entrave notre retour, nous allons rapidement parcourir le récit du saint Évangile. Notre Seigneur et Rédempteur nous dénonce les fléaux avant-coureurs de la fin du monde, afin que l'arrivée de ces maux nous effraie d'autant moins que nous les aurons connus par avance, car un trait prévu frappe avec moins de force.

Il nous dit donc : *Quand vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne vous effrayez pas ; car il faut que ces choses arrivent d'abord ; mais ce ne sera pas sitôt la fin.* Pesons ces paroles du Sauveur, qui nous annoncent à la fois un mal intérieur et un mal extérieur, car la guerre se fait avec les ennemis du dehors, et les séditions ont lieu entre concitoyens.

## II.

### ***Ne craignez point ; la fin ne viendra pas de suite.***

Mais ces maux bien qu'arrivés déjà, la fin ne viendra pas de suite. Aussi ajoute-t-il : *La nation se soulèvera contre la nation, le royaume contre le royaume. Il y aura en divers lieux de grands tremblements de terre, des pestes et des famines, et il paraîtra des choses épouvantables dans le ciel et des signes extraordinaires.* Ou comme portent certains exemplaires : *Des choses épouvantables dans le ciel, et des tempêtes.*

La dernière tribulation est précédée de beaucoup de tribulations ; il y aura d'abord des calamités nombreuses, avant-courrières des maux éternels qui doivent suivre. Et la fin ne viendra pas incontinent après les guerres et les séditions, puisque une quantité de maux précurseurs doivent annoncer le mal sans fin.

## III.

### ***La nation se soulèvera contre la nation.***

Mais jetons un coup d'œil rapide sur chacun de ces nombreux fléaux précurseurs, et dont les uns nous viendront du ciel, les autres de la terre, les autres des éléments, les autres enfin des hommes.

Car il dit : *La nation s'élèvera contre la nation*, voilà le trouble des hommes ; *il y aura en divers lieux de grands tremblements de terre*, voilà un effet de la colère du Ciel ; *il y aura des pestes*, voilà un désordre dans l'économie des corps ; *il y aura des famines*, voilà la stérilité de la terre ; *il paraîtra des choses épouvantables dans le ciel, et des tempêtes*, voilà le dérangement dans l'atmosphère ; et parce que tout doit être consommé, avant la consommation tout se bouleverse, et comme tout fut pour nous occasion de péché, tout nous devient instrument de supplice, suivant cette parole : *Tout l'univers combattra pour Lui contre les insensés* (Sap. V, 21).

Car tout ce qui nous fut donné pour l'entretien de la vie, nous l'avons fait servir au péché ; mais toutes ces créatures, que nous avons criminellement détournées de leur fin, deviennent pour nous des fléaux vengeurs. En effet, les douceurs de la

paix nous endorment dans une funeste indolence. Enchantés du pèlerinage de la terre, nous oublions les demeures de la patrie. Nous mettons la santé au service des passions mauvaises, et l'opulence qui devrait pourvoir aux besoins légitimes de la vie, par un abus coupable, sert d'aliment aux voluptés criminelles. Nous abusons même de la douce sérénité de la température, la faisant tourner au profil des délectations terrestres. Il est donc juste que nous soyons flagellés par toutes ces créatures, qui, par une injuste tyrannie, étaient asservies à nos passions.

#### IV.

##### *Mais auparavant, ils mettront les mains sur vous.*

Tous ces coups terribles, que frappe la main de Dieu, ne sont pas immérités, c'est la juste punition des péchés du monde ; aussi l'Évangile énonce-t-il comme antérieurs (à ces maux) les crimes des hommes : *Mais avant tout cela, ils se saisiront de vous, et vous persécuteront, vous traînant dans les synagogues et les prisons, et vous serez conduits devant les rois et les gouverneurs, à cause de mon nom.* Comme s'il disait ouvertement : Le désordre des cœurs a précédé le désordre des éléments, ainsi devient manifeste la cause de ce bouleversement de la nature.

*Mais cela vous servira de témoignage* ; de témoignage d'abord contre les persécuteurs qui donnent la mort, de témoignage aussi contre les spectateurs de ces supplices qui n'imiteront pas l'héroïsme des victimes. Car la mort des justes<sup>1</sup> est un puissant encouragement pour les bons, et un titre de condamnation pour les méchants ; en sorte que ces derniers trouvent une mort sans excuse, où, émules de leurs modèles, les justes puisent la vie.

1. Les justes dont il est ici question sont les martyrs, qui, pour rendre témoignage à la vérité, ont bravé avec une invincible constance la fureur des tyrans et épuisé la rage des plus cruels bourreaux... Est-il besoin de dire que les grands hommes de l'antiquité n'approchent pas de ces héros du christianisme, et que les païens n'ont pas même soupçonné les fortes vertus qui produisent ces généreux athlètes.



## V.

***Ne vous mettez point en peine de ce que vous devez répondre.***

L'annonce de tant de fléaux terribles pouvait jeter de faibles cœurs dans le trouble ; c'est pourquoi il ajoute une parole de consolation : *Mettez-vous donc bien dans l'esprit de ne point préméditer ce que vous devez répondre ; car je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront résister ni contredire.*

Comme s'il disait clairement à ses membres infirmes : Ne vous épouvantez pas, ne craignez pas ; vous soutenez l'assaut, mais c'est moi qui combats ; vous proférez les paroles, mais c'est moi qui parle.

## VI.

***Vous serez livrés par vos pères et par vos mères.***

Il ajoute : *Vous serez livrés par vos pères et par vos mères, par vos frères, par vos parents, par vos amis, et on fera mourir plusieurs d'entre vous.* Qu'un étranger nous persécute, nous ressentons une douleur moins vive ; mais le supplice est plus cruel si l'auteur de nos maux est celui sur l'amour duquel nous comptons, parce qu'aux souffrances du corps se joint le sentiment douloureux d'une amitié perdue.

C'est pourquoi le Seigneur, par l'organe du Psalmiste, a dit du traître Judas : *Si celui qui était mon ennemi m'eût chargé de malédictions, je l'aurais plutôt souffert ; mais c'est vous qui viviez dans un même esprit avec moi, qui étiez le chef de mon conseil, et dans mon étroite confiance, et qui trouviez tant de douceur à vous nourrir des mêmes viandes que moi* (Psalm. LIV, 13, seq.).

Comme s'il disait sans obscurité de celui qui le trahit : La trahison fut pour moi d'autant plus cruelle qu'elle est venue d'un homme réputé mon ami ; donc tous les élus, en leur qualité de membres d'un corps dont Jésus-Christ est le chef adorable, doivent partager la destinée de celui-ci, et trouver pour ennemis à la mort, ceux-là mêmes que pendant la vie ils regardaient comme amis.

## VII.

### *Il ne périra pas un cheveu de votre tête.*

Mais comme ces prédictions touchant les peines de la mort sont attristantes, il s'empresse de consoler par la joie de la résurrection en disant : *Il ne périra pas un cheveu de votre tête.* Vous savez, mes frères, qu'une incision sur un membre irrite notre sensibilité, sur un cheveu elle n'éveille aucune douleur.

Il dit donc à ses martyrs : *Il ne périra pas un cheveu de votre tête* ; comme s'il disait ouvertement : Pourquoi craignez-vous de perdre un membre doué de sensibilité, alors que ce qu'il y a en vous de plus dénué de sentiment ne saurait périr ?

## VIII.

### *C'est par votre patience que vous posséderez vos âmes.*

Il dit ensuite : *C'est par votre patience que vous posséderez vos âmes.* Ainsi la possession de l'âme consiste dans la vertu de patience, parce que la patience est la racine et la gardienne de toutes les vertus. Or, par la patience nous possédons nos âmes, parce qu'en apprenant à nous dominer, nous devenons par là maîtres de nous-mêmes.

La patience consiste à supporter sans s'émouvoir les persécutions du prochain, à n'éprouver aucune animosité contre celui qui en est l'auteur.

Car celui qui subit un affront avec une douleur concentrée et qui épie l'occasion d'user de représailles, n'a qu'un simulacre de patience. Il est écrit en effet : *La charité est patiente, elle est douce.* Elle est patiente, en ce qu'elle supporte les injustices d'autrui ; elle est douce, en ce qu'elle aime ceux qui la font souffrir.

Il faut savoir que souvent l'impuissance où nous sommes de nous venger nous donne des airs de patience. Mais celui qui ne rend pas le mal pour le mal, parce qu'il est dans l'impuissance de nuire, celui-là, comme nous l'avons dit, n'a pas certainement la réalité de la patience, parce que cette vertu réside non dans une vaine apparence, mais au fond du cœur.

Il faut de plus savoir ce qui souvent arrive aux personnes offensées. Au moment de l'injustice ou de l'outrage, leur âme, en dépit de la douleur, conserve son équilibre et fait montre de patience ; mais un instant après, l'affront qu'elles ont subi leur venant à l'esprit, le feu du plus violent ressentiment les surexcite, elles cherchent des moyens de vengeance, et la douceur pratiquée au moment de l'outrage s'évanouit à la réflexion.

## IX.

### *Deux genres de martyre.*

Mais puisque nous célébrons aujourd'hui la fête d'un martyr, n'allons pas croire sa vertu de patience au-dessus de notre imitation : car si avec le secours du Seigneur nous avons sérieusement à cœur de pratiquer cette vertu, au sein même de la paix de l'Église nous mériterons la palme du martyre. En effet, il y a deux sortes de martyres : un martyr à la fois de l'âme et du corps, et un martyr de l'âme (seulement) ; et nous pouvons être martyrs de ce dernier genre, sans que le fer du bourreau nous arrache la vie. Mourir en effet de la main d'un persécuteur, c'est un martyr extérieur, éclatant ; mais supporter les affronts, aimer un ennemi, c'est un martyr invisible, spirituel<sup>1</sup>.

1. Le saint docteur distingue ici à bon droit deux genres de martyre, et s'il faut un effort de courage pour sacrifier sa vie, il faut quelque chose de plus quelquefois pour subir patiemment une persécution prolongée et comme une longue continuité d'affronts, d'insultes, d'outrages : martyr intérieur dont Dieu seul connaît le prix et que seul il peut dignement récompenser.

## X.

### *Trait historique.*

Je ne crois pas inutile de proposer à votre émulation un modèle de patience. L'un de nos contemporains, nommé Étienne, abbé du monastère situé aux environs de la ville de Réate, personne d'une éminente sainteté, fut doué d'une patience singulière. Il existe encore un grand nombre de

personnes qui l'ont connu, et qui racontent sa vie comme sa mort.

Son langage était peu cultivé , mais sa vie était savante. L'amour de la patrie céleste lui avait inspiré de l'éloignement et du mépris pour toutes les richesses de ce monde. Il fuyait les compagnies bruyantes, adonné qu'il était aux longues et fréquentes oraisons.

Cependant tels étaient ses merveilleux progrès dans la patience, qu'il regardait comme son ami celui qui lui avait causé quelque chagrin. Il répondait aux affronts par la bienveillance. Au milieu de son dénuement éprouvait-il quelque dommage, c'était à ses yeux un gain immense, et il tenait tous ses contradicteurs pour autant d'auxiliaires.

Lorsque la mort au jour suprême le pressa de sortir de sa demeure corporelle, la foule s'assembla pour recommander son âme à cette âme sainte qui allait quitter ce monde. Les assistants réunis se tenaient debout autour de son lit, et voilà que, parmi eux, les uns voient entrer des anges sous une figure sensible, mais sans pouvoir proférer une parole ; pour les autres, le prodige est tout à fait invisible, mais tous sont saisis de la plus vive frayeur, au point que nul d'entre eux n'a la force de rester jusqu'au départ de cette âme sainte. Ceux qui ont vu la merveille, comme ceux qui ne l'ont pas vue, tous s'enfuient entraînés par la même terreur, et le moribond n'a pas un seul témoin de son trépas.

Jugez par là, mes frères, combien le Tout-Puissant sera formidable quand il viendra comme un juge sévère, s'il épouvante à ce point quand il vient pour bénir et pour récompenser ! Voilà à quel degré de gloire l'a élevé la pratique de la patience, au sein même de la paix de l'Église ! Pouvons-nous douter qu'il ait grossi la phalange des saints martyrs, lui que les esprits bienheureux vinrent recevoir, comme l'attestent des témoins oculaires ? Ce n'est pas le fer qui a tranché ses jours, et cependant, martyr en son âme, il a reçu au sortir de la vie la couronne de la patience. L'expérience quotidienne prouve la vérité de cette parole dite avant nous : « La sainte Église, tout émaillée des fleurs des élus, a ses lis dans la paix, ses roses dans la guerre. »

## Table des matières

Basilique de saint Pierre, apôtre, le jour de l'Épiphanie.....	1
Basilique de saint Laurent, martyr, le second dimanche après la Pentecôte.	7
Basilique des saints Jean et Paul, le troisième dimanche après la Pentecôte. .....	20
Basilique des saints apôtres Jacques et Philippe, le second dimanche après la Pentecôte.....	34
Basilique de saint Laurent, martyr, le dimanche de la Septuagésime.....	46
Basilique de saint Paul, le dimanche de la Sexagésime.....	54
Basilique de saint Clément.....	60
Basilique de saint Félix, le jour de sa naissance.....	68
Basilique de Saint-Pierre, le dimanche de la Quinquagésime.....	73
Basilique de Saint-Jean-de-Latran, le premier dimanche de Carême.....	78
Basilique de saint Pancrace, le jour de sa fête.....	82
Basilique des saints Procès et Martinien, le jour de leur fête.....	91
Basilique de Saint-Jean-de-Latran, le neuvième dimanche après la Pentecôte.....	100
Basilique de Saint-Pierre, le lendemain de Pâques.....	106
Basilique de Saint-Pierre, le second dimanche après Pâques.....	108
Basilique de Saint-Pierre, le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur.....	114
Basilique de Saint-Pierre, le jour de la Pentecôte.....	122
Basilique de sainte Agnès, le jour de sa fête. (1).....	130
Basilique de sainte Agnès, le jour de sa fête. (2).....	138
Basilique de saint Sébastien, martyr, le jour de sa fête.....	144
Basilique de saint Laurent, martyr, le samedi des Quatre-Temps de Septembre.....	151
Basilique de saint Mennas, le jour de sa fête.....	156